Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Hit-Parade à Nashville

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Hit-Parade à Nashville

CHAPITRE PREMIER

Il était équipé pour une pénétration en douce : sa combinaison noire de combat, bien sûr, et une artillerie légère : le Beretta à silencieux, le Pellgun à air comprimé, un stylet et quelques liens de nylon pour servir de garrot. Et il s'était noirci le visage et les mains, pour se fondre au maximum dans les ténèbres.

La cible : un entrepôt sans signe particulier, comme il en est des tas dans un port fluvial de l'importance de Memphis : une vaste construction carrée, lugubre, dont on distinguait à peine la masse sombre, accroupie dans l'obscurité sournoise et complice. Un semblant de lueur, pourtant, luisait, vacillante, par les impostes crasseuses du niveau supérieur. Et, au-dessus de la porte de la réception, une ampoule jaunâtre dispensait, sur un périmètre dérisoire, un halo vaguement pisseux, diluant l'encre insondable de la nuit. A part cela, l'entrepôt de « Delta Importers », comme tous ses homologues du port de Memphis, somnolait sagement.

Mack Bolan, pourtant, n'était pas dupe. Il avança vers sa cible, silencieux et souple comme un indiscernable prolongement de la nuit, son instinct de combat flairant tous azimuts, pour détecter la présence ennemie tapie dans l'ombre. La sentinelle fut une proie facile : elle faisait sa ronde sur l'arrière du bâtiment, quand Bolan lui expédia une fléchette empoisonnée de son Pellgun à air comprimé. Et le gus plongea sec dans un sommeil sans rêve. Pour l'instant donc, pas de problème. Mais l'homme en noir jeta un regard grinçant à son chronomètre : c'était une mission délicate – pas vraiment du tout cuit – et le timing était super important.

Là-bas, au-dessus de la rivière, un oiseau de nuit lança un hululement rauque, et les ténèbres frissonnèrent quand, d'un battement d'aile, il fonça sur sa proie. A l'est, les enseignes de néon de la ville endormie répandaient vers le ciel une zone de clarté à peine laiteuse. Ailleurs, tout était noir. Bolan s'accroupit au pied du mur, sans un froissement, les yeux braqués sur les chiffres défilant sur son chronomètre. Décidément, il n'était pas à l'aise dans cette mission, pas vraiment sûr de son coup. Il ne savait même pas

exactement où il mettait les pieds. Mais les dés étaient jetés. Il eut un bref regard vers le nord : ses yeux lui révéleraient peut-être ce que son ouïe n'avait pas décelé. Et il se demanda brusquement s'il n'était pas, en ce moment même, le plus sublime de tous les connards du monde.

Non, décidément, il n'était pas à l'aise. Et le plus sublime des connards risquait fort de ne plus respirer longtemps l'air humide de la nuit… Mais maintenant, il était engagé jusqu'au cou, et l'heure n'était plus aux tergiversations oiseuses.

L'escalade du toit était un jeu d'enfant : un bond, une solide détente des quadriceps, un brin d'acrobatie en douceur, et voilà.

Le grand homme noir avança d'un trait jusqu'à la lucarne, – un jeu d'enfant, là aussi, – d'après les plans minutieusement établis à l'avance. Et pourtant, non. Le cadre de bois était pourri, bouffé aux vers, et risquait de voler en poussière à la moindre pression intempestive. Bolan s'attaqua alors à l'épais panneau de glace avec son stylet, en dégageant péniblement centimètre par centimètre, pour pouvoir y glisser les mains, et le soulever carrément.

De ce trou noir béant, une bouffée d'enfer lui cingla le visage.

D'après les plans, le plancher de la soupente était à trois mètres cinquante environ, en contrebas. Et théoriquement, les lieux étaient déserts. Là encore, jeu d'enfant, si le grand homme avait pu se laisser glisser, en se suspendant par les mains au rebord du trou, mais vu l'état du bois, inutile de l'envisager plus longtemps.

Et c'est là que la situation commença à se pourrir sérieusement.

Une fraction de seconde, Bolan risqua le minuscule faisceau de sa lampe-stylo dans l'ouverture, pour en sonder les profondeurs. La soupente était vide : sur ce point, pas d'erreur. Mais à vue de nez, le plancher n'était pas à moins de quatre mètres cinquante, et rien n'indiquait la solidité de ces lattes de parquet pourries, couvertes de poussière.

Comme toujours, Bolan se décida en un éclair.

Il se recroquevilla, ramenant ses genoux pratiquement sous son menton, et se laissa tomber en chute libre par l'ouverture de la lucarne. Quatre mètres cinquante, ouais, sinon plus… Il se ramassa un peu plus rudement que prévu. Et avec plus de bruit aussi. Il avait pourtant fait jouer au maximum ses genoux et ses chevilles, pour

amortir l'atterrissage. Le vieux plancher de bois craqua, grinça, gémit, sous l'impact brutal et inattendu, mais il tint bon. Et Bolan eut un soupir de reconnaissance pour sa petite providence personnelle, qui ne l'abandonnait jamais dans les cas délicats; puis, dégainant le Beretta, il se glissa silencieusement vers la porte.

Là, il se figea, l'oreille aux aguets, épiant une réaction. Les secondes s'écoulèrent, figées elles aussi, seulement liées par les battements de son cœur et la certitude glacée que tous les cœurs, un jour ou l'autre, cessent de battre.

Il se trouvait dans l'usine à came de la Mafia.

Si le tuyau n'était pas crevé, à cette heure avancée de la nuit, une équipe complète de chimistes s'activait en bas à épurer, raffiner, et mettre en sachets un important chargement d'héroïne brute, en provenance d'Amérique Centrale. Le tout, évidemment, sous l'œil attentionné d'une bonne douzaine de buteurs baraqués, à la solde d'un certain Dandy Jack Clemenza, le tout dernier magnat de l'héroïne, pour le monde occidental.

La cargaison était arrivée le jour même, et vaudrait plus de vingt-deux millions de dollars, quand les chimistes de Clemenza auraient fini de la traficoter. Et la guêpe rôdait dur ces temps-ci, dans la rue, disait-on.

Alors, pas de doute, c'était bien la fête, à Memphis. Et Bolan ne se faisait pas d'illusions : malgré les apparences classiques, traditionnelles même, l'affaire n'était pas vraiment du « cool ». D'après les informations recueillies, les tueurs de Dandy Jack étaient armés de pistolets mitrailleurs, et le Boss lui-même était censé être présent, et ne s'en irait qu'une fois le dernier sachet d'héroïne dûment scellé.

En tout cas, personne apparemment n'avait entendu l'atterrissage pourtant pesant de Bolan. Il fit jouer sans difficulté la serrure pourrie de la porte branlante et avança silencieusement dans l'entrepôt. Le théâtre des opérations était juste en dessous. Il régnait apparemment une activité bien contrôlée, dans cette pénombre sinistre et dans ce silence poisseux. Sur plusieurs longues tables, un véritable arsenal de laboratoire professionnel : vases à filtrations chaudes, brûleurs, mini-alambics, et tout le tremblement. Dix types en combinaison blanche, équipés de masques de toile blanche au niveau de la bouche

et du nez, s'activaient autour des tables. Et, un peu en retrait, dans la pénombre de l'entrepôt, on distinguait assez nettement des silhouettes sans visage, en costards sombres, arborant ostensiblement leurs pistolets mitrailleurs.

Clemenza lui-même se tenait à l'extrémité d'une table. Il pesait, empaquetait, étiquetait avidement.

L'unique éclairage provenait des tables : chaque chimiste avait, placée devant lui, une petite lampe de haute intensité. Le Boss, lui, en avait deux. Personne ne parlait, et l'on n'entendait que des grognements et des monosyllabes, le tout sur le business en cours, uniquement. Bolan repéra huit tueurs, et se demanda s'il y en avait davantage, camouflés quelque part. Ses renseignements en mentionnaient une bonne douzaine; mais dans ce domaine, c'est vrai, on exagérait facilement.

Il restait là, figé dans un silence de mort, l'œil braqué sur son chronomètre : les chiffres des secondes défilaient à toute allure, et disparaissaient dans le néant. Dix minutes s'écoulèrent, plus mortelles qu'une heure entière. Puis douze, puis quinze… Et enfin la faille. Un des chimistes leva la tête, et adressa à Clemenza, quelque chose qui ressemblait à un grognement étouffé. Le magnat de la came aboya sa réponse, visiblement furieux. Le gars se leva et s'éloigna, toujours affublé de son masque blanc. Un tueur lui emboîta immédiatement le pas, et tous deux s'estompèrent dans l'ombre. Bolan entendit un bruit de chasse d'eau quelques instants plus tard. Ouais, c'était bien la faille, l'occasion à saisir.

Les deux gus surgirent à nouveau dans la zone de clair-obscur, et le chimiste regagna sa place. Alors Bolan entra dans la danse : il descendit avec précaution les vieux escaliers grinçants et traversa sans bruit le *no man's land,* telle une ombre glissante intimement mêlée à la semi-obscurité, évitant soigneusement la zone mieux éclairée.

Les toilettes étaient un simple placard dans un coin, sur le devant du bâtiment. Par la porte à claire-voie, la misérable lumière jaunâtre n'était guère qu'un point de repère pour ceux qui, pris d'un besoin urgent, avaient à se diriger dans l'obscurité.

Le grand homme noir, lui aussi, avait un besoin urgent. Un besoin bien particulier même. Planqué dans l'ombre, il attendit.

Cette fois, ce ne fut pas long. A peine était-il en faction qu'il entendit des bruits de pas se rapprocher : deux hommes, apparemment très cool. Puis une combinaison blanche se matérialisa dans le halo de lumière pisseuse des toilettes : un type grand, dégingandé, plutôt maigrichon. Il avait abaissé son masque blanc, et Bolan distingua sa sale gueule d'oiseau de proie. Et sur ses talons, son ange gardien; un vrai dur, bardé de mitraille, sinistre et menaçant.

— Qu'est-ce qui lui prend à ce lourdingue ? grommela tranquillement le chimiste. L'envie de pisser, ça existe, non ?

— T'inquiète pas, ce mec-là il se goure jamais, répliqua l'autre, d'une voix plate, dénuée de toute émotion. Et si tu as quelque chose à dire, adresse-toi à lui, personnellement.

Ils s'étaient immobilisés juste à portée de bras de Bolan.

— Ce que j'en dis…

— Ta gueule ! J'te dis qu'il se goure pas. T'as pas à pisser sur ton temps de travail. Et puis qu'est-ce que tu nous cherches des crosses ? Il t'a laissé aller, non ? Alors, va chier et boucle-la. Et tâche aussi que ça ne dure pas la nuit entière. Compris ?

Le type en blouse blanche lui lança un regard venimeux, avant d'entrer dans les chiottes. Le tueur passa son pistolet mitrailleur en bandoulière, et sortit un clop : lui non plus n'était pas mécontent de faire relâche, quelques instants.

Bolan attendit de voir l'éclat du briquet dans la nuit, puis très paisiblement, il déclara :

— Monte un peu la flamme, tu veux ?

Les yeux du gars lui sortirent presque de leurs orbites, et il manqua s'étouffer en inhalant la fumée. Faut dire que brutalement, il voulut faire beaucoup trop de choses à la fois. Le briquet tomba par terre, et ses deux mains s'emmêlèrent un peu les pinceaux, chacune essayant d'attraper le flingue plus vite que l'autre; la cigarette incandescente disparut dans l'échancrure du costard. Quant au gars, jamais plus il ne retrouverait sa respiration : une main d'acier trempé écrasait tranquillement le petit tuyau palpitant, à la naissance du cou, tandis qu'une autre main tout aussi solide lui tordait l'échine en une position difficilement redressable. Avant même que son briquet ait touché le plancher, c'était un homme mort. Bolan chargea le

macab et son impressionnante arme automatique sur son épaule, et se noya rapidement dans l'obscurité, avant que la blouse blanche dans les chiottes, ait eu le temps de baisser son froc blanc.

Vite fait, bien fait, l'Exécuteur planqua le cadavre et retourna aux chiottes : le type avait à peine dégrafé son pantalon. Il ne comprit jamais d'où ça lui tombait : deux pognes-battoirs s'effondrèrent sur ses épaules avec tant de violence, qu'il se recroquevilla brutalement et ferma les yeux, sans même un soupir d'étonnement.

Bolan remit le froc en place, vérifia la braguette, puis hissa le gars inconscient sur son épaule. Maintenant le chemin le plus court était le meilleur : il se dirigea vers la porte d'entrée, fit sauter le double verrou, et pénétra dans le petit sas de sécurité, ultime obstacle à franchir pour clore cette opération-douceur.

Le gars qui gardait le sas était affalé dans un fauteuil, les deux pieds posés sur le bureau devant lui, un Schmeisser à portée de la main. Ses deux pieds s'écrasèrent au sol, quand il essaya de saisir son arme. Dommage, à une seconde près, il rata la gloire et perdit la vie en même temps. Moins d'une seconde en fait, le temps d'un battement de cœur. Du seuil de la porte, le Beretta cracha, fichant sa grenade silencieuse droit dans le crâne de l'homme trop lent. Le gars s'affaissa dans son fauteuil et y resta, sa tête éclatée pendant lamentablement contre le dossier du siège.

Bolan fit passer le fauteuil et son occupant à l'intérieur de l'entrepôt, pour les dissimuler dans l'obscurité. Puis il se trissa sans demander son reste, avec son prisonnier. Et quand il eut rejoint la nuit, il sut que la mission avait réussi. Mais il ignorait encore où exactement il s'aventurait, et n'était toujours pas très à son aise. Il courut, son fardeau sur l'épaule, en direction du nord où on l'y attendait, mais il ignorait qui.

Non, il ne pigeait toujours pas bien l'objectif de sa mission. Une chose en revanche paraissait claire : Dandy Jack Clemenza avait une sacrée nuit devant lui, et cela déjà justifiait son action.

CHAPITRE II

Le point de rendez-vous était un vieil immeuble en ruine voué à la démolition, situé à quelque trois kilomètres, au nord de l'entrepôt de « Delta Importers ».

Le comble c'est que Bolan ignorait absolument qui l'attendait, là-bas. La vieille carcasse croulante était sinistre, sans la moindre lumière, sans un signe de vie. Il s'arrêta à une cinquantaine de mètres du bâtiment, et posa son fardeau sur le sol et il appela doucement :

— O.K. ! la marchandise est livrée.

Une ombre se détacha du mur de la baraque et avança très lentement.

— Ça suffit ! T'es assez près ! grommela Bolan.

L'ombre s'immobilisa, tandis qu'un minuscule faisceau lumineux révélait le visage de « Petit David » Ecclefield. Petit David était un agent fédéral camouflé, qui exerçait ses talents du côté d'Atlanta – du moins, c'est là que Bolan l'avait connu, en d'autres temps, en d'autres circonstances. A l'époque, ils avaient travaillé ensemble, en douce, bien entendu, et ce soir, ils remettaient ça.

Bolan soupira :

— Faut faire place nette, David, reprit-il, je t'ai préparé le boulot.

— T'inquiète pas, on fera ça proprement, répondit l'autre d'une voix tendue. T'as bien la marchandise ?

— Ouais, je viens de te le dire, assura Bolan.

Le gars s'était remis en marche, mais Bolan l'arrêta sèchement :

— Stop ! Tu le piqueras quand j'aurai tourné les talons, pas avant. Je te laisse aussi le dossier de l'enquête préalable. Tout, là-bas, est exactement comme prévu. Sauf les tueurs : je n'en ai repéré que neuf, et sur ces neuf, j'en ai effacé deux.

— T'avais promis…

— Ouais, j'avais promis d'agir en douceur. Désolé, mais je ne pouvais pas faire plus doux. Tu trouveras un petit matador qui roupille derrière la baraque. Je lui ai refilé une fléchette tranquillisante. Mais méfie-toi : il y a peut-être deux ou trois buteurs

planqués quelque part à l'intérieur, et probablement munis de joujoux automatiques.

— O.K. ! Merci. Et Dandy Jack, t'as glané quelque chose sur lui ?

La voix était creuse, tendue, épuisée.

— Bien sûr, il est là-bas.

— Avec la marchandise ?

— Tu parles ! fit paisiblement Bolan. Tu trouveras assez de talc sur son costard pour le faire rafraîchir pendant au moins douze ans. C'est bien ça que tu veux, non ?

— Ouais, entre autres, soupira Ecclefield. Mais attends un peu, j'ai une dernière chose à te demander.

— Je t'écoute.

— On désire te causer : des gros bonnets. Ils ne devraient pas tarder à arriver. Tu peux attendre encore quelques minutes ?

— Moi oui, répliqua Bolan, mais pas toi. Ils vont découvrir que la combinaison blanche et les deux buteurs sont manquants. T'as pas une seconde à perdre.

— Bon. Eh bien, je…

— Moi, je me retire. Prends ta livraison, et mets-la en lieu sûr. Je reste pas loin. Dis à tes légumes de se montrer, je saturai bien les trouver.

Le Fédé lui adressa un petit salut, et Bolan s'évanouit dans l'ombre. Il gagna un poste d'observation, non loin, et scruta les ténèbres. Deux gars avaient rejoint Ecclefield maintenant, et se précipitaient sur le prisonnier, toujours étendu par terre. Ils le saisirent par les bras et par les pieds, et le trimbalèrent rapidement jusqu'à la baraque.

Ecclefield resta encore immobile quelques instants, les yeux fixés sur l'endroit où Bolan avait disparu. Puis tournant brusquement les talons, il rejoignit les autres.

Ainsi, tout avait marché comme prévu : cinq minutes à peine s'étaient écoulées, depuis le moment où la blouse blanche avait demandé l'autorisation d'aller aux toilettes. Et les autres, là-bas, étaient trop affairés à leur sale besogne, pour réaliser que leur petit copain mettait bien du temps à faire ses besoins. Bolan savait également que cinquante Fédés, armés jusqu'aux dents, étaient planqués quelque part dans l'ombre, attendant de passer à l'attaque.

Et ce n'était pas pour le mettre à l'aise : il se savait l'homme le plus recherché du pays. Raison pour laquelle il n'acceptait jamais les yeux fermés une trêve proposée par la Police officielle : avec elle, on n'était jamais sûr de rien… Ecclefield lui-même n'avait pas toujours été clair à cent pour cent – du moins de l'avis de Bolan – mais l'homme-terreur aurait quand même été soulagé, s'il avait su, dès le début de l'opération, qui menait la danse.

Outre le bataillon de Fédés, on avait également dépêché, prêts à l'emploi, deux ingénieurs chimistes officiels, et un juge fédéral. Bolan était au courant. Ce coup-ci, les autorités voulaient faire sauter la baraque, et pour de bon.

Clemenza, ils voulaient l'avoir, la main dans le talc et le traîner direct devant la Cour. C'est Hal Brognola lui-même, le chef des flics de toute la nation, qui avait branché Bolan sur ce coup, détail assez révélateur de l'intérêt porté en haut lieu au dénommé Dandy Jack. Malgré cela, Bolan avait été surpris de trouver Ecclefield. Il s'attendait à voir l'affaire menée par quelques cols durs du bureau des narcotiques. Clemenza, c'est vrai, n'était pas seulement un trafiquant de drogue, il était aussi un outrage public aux bonnes mœurs des braves gens, et puisqu'on voulait le piquer, et l'effacer du milieu, la drogue c'était pas plus mal : le gars se retrouverait à l'ombre pour quelques années, ça ne faisait pas un pli.

Mais depuis le début de l'opération, Bolan avait l'impression qu'on lui cachait quelque chose.

Et voilà qu'on lui préparait maintenant un genre de tête à tête plutôt bizarre avec un ou plusieurs rigolos, probablement frais émoulus du Pays des Merveilles, alias Washington.

Il sentit les ténèbres vibrer, lourdement, résolument, et sut que les équipes de choc s'apprêtaient à donner l'attaque à l'entrepôt de « Delta Importers ».

Mentalement, il leur adressa ses bons vœux de succès, et se demanda s'il avait encore longtemps à attendre. Brognola lui avait promis qu'il serait libre de s'évanouir où bon lui semblait, avant que l'on tire les premiers feux de Bengale.

Quand il ne pouvait pas contrôler une situation – totalement et à sa manière surtout – Bolan préférait carrément se tenir à l'écart. Et puis, quand la danse aurait commencé, les réactions seraient brutales

et imprévisibles, de part et d'autre, et côté flics en particulier. L'Exécuteur sentit à nouveau ce sentiment de malaise lui coller aux tripes. Il se représenta mentalement la trotteuse de son chronomètre, et se fixa un délai au-delà duquel Mack Bolan disparaîtrait dans la nature. C'est à ce moment précis que le feu d'artifice commença : les armes automatiques pilonnaient dans le lointain, leurs cliquetis martelant les ténèbres; des fusées éclairantes décoloraient brutalement le ciel d'encre, comme de grandes échardes blafardes dans l'obscurité, et la brise nocturne répandait alentour l'écho de voix amplifiées par des micros et des haut-parleurs.

Ça chauffait, là-bas chez « Delta Importers ».

Dans sa tête, Bolan voyait l'enfer de feu, comme s'il y était. Mais brutalement, ses sens furent en éveil, flairant, palpitant, détectant. Imperceptiblement, la nuit s'était mise à trembler, non loin du point de rendez-vous et l'Exécuteur avait perçu inconsciemment un mouvement plus flou encore que le frisson d'une ombre. Prudemment, il se rapprocha, et découvrit, plantés tout contre la baraque en ruine, un peu raides et pas tellement à l'aise, les « rigolos » qu'on lui avait annoncés : ils étaient deux, un homme et une femme : le gars, un mec tout petit, portait une veste de cow-boy à franges, quant à la fille, une blonde pulpeuse, elle arborait vaillamment une mini-jupe de cuir et des bottes de cow-boy.

Il faisait très sombre, et malgré leur accoutrement saugrenu, Bolan les reconnut instantanément. Une sorte de feeling plus sensible que n'importe quelle perception. Ainsi, ces prétendues grosses légumes n'étaient autres que Tommy Anders, comique de music-hall de son état, et au demeurant, le mec le plus marrant du monde, et Toby Ranger, la seule, l'unique, la divine panacée de tous les cœurs solitaires – masculins, il va de soi.

Bolan sortit de l'ombre :

— Ma parole, fit-il, voilà papa-maman ! Et où est passé fiston ?

En guise de réponse, la blonde se précipita sur lui. Il l'attrapa au vol et la serra dans ses bras en une étreinte chaleureuse, avant de la reposer au sol.

— Capitaine-Courageux en chair et en os, murmura-t-elle en se suspendant à son cou. Mon Dieu, mais t'es beau comme un soleil !

Il gloussa, et tapota gentiment son joli postérieur bien rond :

— Et je me sens mieux que Superman, fit-il en riant. Que se passe-t-il ? C'est vous, mes présumées grosses légumes ?

Anders s'était avancé la main tendue, un grand sourire lui déchirant le visage. Mais Bolan, sans prendre sa main, attira le petit bonhomme contre lui pour le serrer dans ses bras. Puis, s'écartant un peu, il regarda ses deux visiteurs inattendus avec un sourire rayonnant.

— J'ai changé mon fusil d'épaule, dit la fille paisiblement. Le bien dorénavant sera le mal, et tout ce qui était beau sera laideur. Je suis contente que tu te sois barbouillé le visage, Bolan. T'es vachement plus chouette comme ça.

C'était super-bizarre quand même de se retrouver ainsi dans la nuit, avec les deux personnes auxquelles il tenait le plus au monde, tandis que plus bas, le fracas de la guerre faisait crépiter l'obscurité. Il demanda :

— Vous êtes mouillés tous les deux dans ce coup ?

Ce fut Anders qui répondit en rigolant :

— Ecoute bien le monsieur, mon gars. Nous deux, on est la *raison même de ce coup,* comme tu dis.

Toby se dégagea des bras de Bolan.

— Reste pas comme ça, à sourire comme un benêt ! On mène la danse, Bolan. T'es avec nous ?

Bolan lui refila un regard vide d'expression. Toby, comme Tommy, faisaient partie d'un corps spécial de Fédés camouflés, auxquels appartenaient également de vieux potes comme Carl Lyons et Smiley Dublin. Bolan avait eu maille à partir avec eux, au cours de la bataille d'Hawaï et depuis, il ne les avait plus revus. A l'époque, ils lui avaient laissé entendre qu'ils allaient opérer « quelque part à l'Ouest », vraisemblablement en Orient.

— On liquide qui, à part Clemenza ? demanda-t-il, laconique.

— Music City, le pays des braves petits gars, et des nanas à guitare. La ville des légendes bien vivantes.

— Il parle de Nashville, des fois que t'aurais pas pigé, précisa Toby en riant. Memphis n'est que la partie visible de l'iceberg du Tennessee. Ici, c'est toi qui as lancé le coup d'envoi de la bagarre, Capitaine-Courageux. Alors on a pensé que peut-être, tu aimerais avoir ta place au finish.

— Désolé, fit Bolan, en fronçant les sourcils, mais j'ai du boulot pressé ailleurs.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il venait juste de liquider le business d'Arizona [i], quand Brognola l'avait fait contacter : « super-urgent » lui avait-on dit. Il avait alors planqué sa caravane de guerre en lieu sûr, et avait bondi dans un avion pour Memphis, où il était arrivé quelques heures plus tôt seulement. Mais depuis quelque temps, il gardait l'œil braqué sur Kansas City, et avait l'intention d'y faire une petite descente. En fait, il pensait tout simplement passer par là en quittant l'Arizona. Et puis, malgré toute l'affection qu'il portait à Anders et Toby, il aimait mieux travailler seul : le travail d'équipe n'était pas vraiment son style.

— Tu devrais pt'être lui dire, marmonna Anders à Toby.

Mais elle ne répondit pas.

— Quoi donc ? demanda Bolan.

— On a paumé Carl et Smiley, dit Anders, d'une voix creuse.

— On n'en est pas vraiment sûrs, s'exclama enfin Toby, la narine frémissante.

— Et où les auriez-vous paumés ? demanda Bolan, d'une voix tendue par l'émotion.

— Quelque part entre Singapour et Nashville, fit le comique en baissant la tête.

— C'est pas vraiment très précis, remarqua Bolan.

— Arrête de déconner ! gronda Toby. Ils sont planqués quelque part à Nashville. On leur a fait passer un message sur notre fréquence, et ils l'ont eu.

— Mais depuis, plus rien, coupa rudement Anders, et ça date d'une semaine déjà. Tu sais, Bolan, Toby est aussi anxieuse que moi, mais elle a un sale orgueil mal placé qui…

— L'orgueil n'a rien à faire là-dedans ! explosa-t-elle.

— Et Brognola, qu'est-ce qu'il en dit ? demanda tranquillement Bolan.

— Il t'a contacté, non, Capitaine-Courageux ?

— Il m'a dépêché à Memphis, mais il ne m'a rien dit de Carl et Smiley.

— C'était son idée à elle, expliqua Anders en indiquant Toby du doigt.

Ouais, bien sûr, Bolan pigeait parfaitement. Ça devenait d'ailleurs une habitude chez eux : la première fois que leurs routes s'étaient croisées, c'était à Las Vegas, et ils lui avaient sauvé la mise. Et depuis, c'était lui qui leur rendait la monnaie de la pièce : une première fois à Détroit, et une autre fois à Hawaï.

Mais Carl Lyons n'était pas à mettre dans le même sac. Bolan l'avait connu bien avant Las Vegas, à l'époque tragique de Los Angeles. Carl était alors un jeune flic, et Mack Bolan, un soldat meurtri, à peine rentré du Viêt-Nam, avec une seule idée en tête : massacrer la Mafia. Quant à Smiley Dublin, une vraie beauté, celle-là, Bolan ne pouvait se résoudre à l'imaginer transformée en cadavre mutilé, style Georgette Chebleu, à qui l'on avait fait découvrir certaines réalités de la vie, et non des moindres, avec la lame d'un couteau bien affûté.

Non, le grand homme n'avait plus le choix.

— File-moi la fréquence du code, fit Bolan d'une voix creuse. Je serai à Nashville avant l'aube.

Une larme roula sur la joue de Toby, mais elle l'essuya avec rage, espérant que personne ne l'avait vue.

Anders, quant à lui, s'en foutait pas mal de laisser voir ses émotions : c'était dans sa nature. Il était doté d'un tempérament généreux dans tous les sens du terme. Des larmes de soulagement lui dégoulinaient sur le visage. Et pourtant ses yeux brillaient d'un éclat tout joyeux. Il tendit à Bolan une carte couverte d'inscriptions :

— On se sent tellement cons, tu comprends, fit-il. Ils ont disparu depuis une semaine maintenant. Moi j'en dors plus, j'en bouffe plus, j'en bosse même plus !

— Oh merde, Bolan, s'écria Toby ! C'est lui qui a monté toute la fiesta à Clemenza ! Il est pas si…

— T'inquiète, mon chou, je le connais, Tommy, fit froidement Bolan, pas besoin qu'on me fasse un dessin. Alors salut, on se reverra à Music City.

Et il disparut rapidement dans les ténèbres.

Là-bas, près de l'entrepôt, la guerre continuait. Les sirènes des voitures de police déchiraient la nuit, et la berge du fleuve avait pris

des allures infernales et maudites : un gars comme Mack Bolan y était particulièrement sensible. En tout cas maintenant, il avait compris pourquoi ses tripes le chatouillaient, depuis son arrivée dans le coin. Et ses pressentiments de tout à l'heure s'expliquaient aussi.

C'est le cosmos qui essayait de lui chuchoter quelque chose…

Et Mack Bolan irait à Nashville, quoi qu'il lui en coûte. Il serait là-bas à l'aube, quand bien même lui faudrait-il franchir l'enfer et le vider de tous ses démons.

CHAPITRE III

Nashville est une de ses petites villes de province qui, un beau matin, se sont retrouvées, sans savoir pourquoi, de grosses agglomérations. Et elles s'y sont mal adaptées. Alors, malgré son demi-million d'habitants et sa poussée brutale, Nashville est restée, dans son cœur et celui de ses citoyens, une petite ville. Il faut préciser que sa croissance subite est due, en partie du moins, à un simple coup de crayon, au début des années soixante, qui lui a adjoint sans lui demander son avis tout le périmètre considérablement peuplé du Comté de Davidson.

Pour beaucoup de gens, Nashville est le pays de la musique. Industrie qui à elle seule, rapporte annuellement à la ville plus de soixante millions de dollars. Cependant, elle n'est pas la seule à remplir les caisses de la municipalité. La ville même se trouve au cœur d'un gigantesque complexe commercial et culturel qui compte plus de cinquante collèges, universités, instituts techniques, et quelque cent industries. Elle compte également des banques de dépôt et d'investissements fort importantes, et quelques-unes des plus grosses compagnies d'assurances y ont établi leur siège.

Arrivant en deuxième position, juste après New York, Nashville est la capitale mondiale du disque. Elle dispose de studios d'enregistrement grandioses, possède un orchestre symphonique et un centre d'art polyvalent. L'un et l'autre, bien sûr, sont beaucoup moins célèbres que le gigantesque auditorium connu dans le monde entier sous le nom de « Opryland USA », et dont la construction a coûté, à l'époque, la bagatelle de vingt-cinq millions de dollars, mais ils sont cependant le symbole des contrastes que l'on peut trouver dans la ville. Il y a là, à Nashville, tout, et pour tous les goûts.

Bolan, lui, se demandait où se situaient les intérêts de la Mafia. Et Jack Grimaldi, le pilote mafioso et secret allié de Bolan, n'avait pas grand-chose à lui offrir, hormis que depuis quelque temps, il avait pas mal baladé certains gros bonnets du Syndicat, désirant se rendre à Nashville. Depuis leur départ de Memphis, il avait fait à Bolan un bref résumé des activités de la région.

— Tiens, regarde juste devant toi, fit-il soudain. Là-bas, en bordure de la rivière, c'est Fort Nashborough. Tu vois ?

— Très bien, répliqua Bolan. Il y a quelque chose de spécial là-bas ?

— Oh, non, fit Grimaldi, c'est seulement un site historique. L'emplacement premier de Nashville. La fondation de la ville date de 1790, je crois.

— C'est pas d'hier, fit Bolan d'une voix absente.

— Ouais, juste quelques années après la Déclaration d'indépendance. Andy Jackson était déjà établi ici depuis quelques années. Ce gars, il était marchand de chevaux. Tu imagines un peu ? A qui pouvait-il bien vendre ses canassons, avant l'arrivée des pionniers ?

— C'est le type qui est devenu Président ?

— Exact, du reste sa baraque est toujours là. C'est un monument historique. L'Ermitage, ça s'appelle. Je me demande pourquoi il lui avait refilé un nom pareil.

— Tu crois qu'il l'a baptisée avant, ou après son élection à la Présidence, demanda Bolan ?

— Ça, j'en sais rien, fit le pilote en rigolant. Ce que je peux te dire, c'est qu'il a été le premier représentant du Tennessee au Congrès. Tu le savais ?

Non, Bolan l'ignorait.

— Et il a été aussi le premier Président originaire du Tennessee. Cet Etat en a fourni trois, en commençant par lui, tu réalises un peu ? Un marchand de chevaux !

Bolan rigola doucement, et Grimaldi reprit.

— Savais-tu que le Tennessee, du temps de la guerre, était contre la sécession ? Il a été le dernier Etat à se séparer, et le premier à rejoindre l'Union.

Oui, Bolan connaissait ce détail historique :

— C'est marrant non ? fit-il. Pendant la guerre de Sécession, cet Etat a été le théâtre des plus violentes batailles : on a recensé plus de sept cents champs de bataille. C'est l'Etat le plus atteint, tout de suite après la Virginie.

— Vrai ?

— Ouais. Le général Hood a connu sa plus grande défaite ici même, à Nashville. Une des batailles qui décidèrent de l'issue de la guerre. Hood perdit six de ses généraux. Après la bataille, il s'est mis à pleurer, et il a donné sa démission de l'armée sudiste, un mois plus tard.

Grimaldi lança à son passager un regard de biais :

— Dis donc, je ne te savais pas si calé en histoire. La guerre t'intéresse, on dirait.

— La guerre est une science, répliqua tranquillement Bolan, si l'on veut la maîtriser, il faut d'abord en étudier les principes et les ressorts.

— T'as raison, Maître, fit le pilote. L'aéroport est droit devant toi, on y va direct ?

— Passe à proximité d'abord, Jack, et dis-moi si tout est clair. Tu vois ce que je veux dire ? Et assure-toi aussi que c'est vraiment cool, en bas.

— OK ! fit Grimaldi en piquant du nez pour amorcer sa dernière descente.

Au même moment, un téléphone sonnait dans un élégant appartement non loin du centre de Nashville. Le mec complètement dans les vaps, qui éclaira brutalement la lampe de chevet pour saisir le récepteur, devait avoir une trentaine d'années. Il était assez beau, et visiblement, à cet instant précis, complètement à côté de ses pompes.

— Qui est à l'appareil, nom de Dieu ? hurla-t-il.

A l'autre bout, la voix était tendue, anxieuse :

— Tu dors tout seul, Ray ?

— Qui parle de pioncer, putain ?

— C'est urgent, tu piges ? Je suis à la cabine téléphonique juste en bas de la rue. Tu veux venir ou… ?

Le bellâtre jura en douce et tourna un œil humide en direction de la fille à poil, profondément endormie à côté de lui. Il soupira, et déclara, maussade :

— Comme ça, en plein milieu de cette putain de nuit ? Ça peut pas attendre ?

Bellâtre eut un second profond soupir, et dit enfin d'une voix résignée :

— OK ! rapplique. Mais t'as intérêt à mettre une sourdine. Je suis pas seul.

Il raccrocha, se gratta énergiquement la tête avec ses deux mains, éteignit la lampe, et quitta la chambre sans bruit.

Il buvait à même un berlingot de lait, tout en arpentant nerveusement le salon, quand son correspondant frappa légèrement à la porte.

Le mec qui entra était un peu plus jeune que lui, mince, décontract, avec un visage dur et buriné : une vraie gâchette rapide sortie tout droit du bon vieux Far-West. Il était fringué en « gentleman-farmer », avec un pantalon rentré dans des bottes de cow-boy.

— T'étais en train de baiser, mon loulou, s'enquit-il, en guise de salut…

— Mêle-toi de tes putains d'oignons, tu veux, répliqua son hôte.

Mais le ton n'était pas méchant.

— Qu'est-ce que t'as de si pressé, pour débarquer à une heure pareille ?

Le visiteur se laissa tomber dans un fauteuil avec un profond soupir :

— Dandy s'est fait alpaguer cette nuit par tout un régiment de Fédés. On vient de m'affranchir, il y a moins d'un quart d'heure. Ils l'ont piqué le nez dans le talc, pratiquement noyé dedans. Il y avait quasiment une tonne de came, d'après ce qu'on m'a dit, et toute la cargaison est foutue. Paraîtrait qu'on n'a même pas pu en sauver un kilo. Je pensais que ça te ferait plaisir d'être prévenu, même au milieu de la nuit. Puis d'ailleurs t'as pas à te plaindre, il est presque cinq plombes du matin.

Bellâtre avança lentement vers le canapé.

— Nom de Dieu ! fit-il à voix basse, en s'y laissant tomber.

— Ça te touche, mon loulou ? fit l'autre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Bien sûr que non ! On pourra jamais remonter jusqu'à nous !

— Oh, je parle pas de ça ! Je te demande seulement si t'es sensible : tu rigoles, ou tu chiales, au fond de ta caboche ?

— Imagine-toi un peu que ça me fait marrer, pauvre con ! souffla l'autre. Et toi ?

Le cow-boy eut un petit rire finaud :

— Oh, moi tu me connais, loulou. Ça va, ça vient, la roue tourne. Quand je suis né, je n'avais rien d'autre qu'une mauvaise guitare à six cordes. Je suppose que je peux crever avec rien de plus.

— Tu réalises un peu : cette histoire, ça nous fout tout en l'air !

— C'est bien ce que je te dis, mon loulou.

— Un coup de dix millions de dollars ! Une paille ! Pas vrai ! Et je ne peux pas attendre d'autres connections, au point où on en est. Il me faut la marchandise illico.

— Mais je peux te dire que tu l'auras pas.

— Putain de bon Dieu ! c'est bien ce que l'on va voir !

— J'te le dis moi, t'auras que dalle. Sans Dandy, t'es fait comme un rat. Il tenait tout le marché. Il a sauté, et le reste avec. Et même s'il était relâché, et qu'il se remette au turbin, il lui faudrait au moins un mois, avant de retrouver une livraison pareille. Tu sais, Dandy Jack, y en a pas deux comme lui, question came !

— Nom de Dieu de putain de bordel ! Mais il doit bien y avoir…

Le visiteur se leva, et déclara lentement :

— Il n'y a rien du tout, et c'est bien ce que je suis venu te dire. Je ne sais pas jusqu'où t'es mouillé dans cette magouille mais… Ouais, mon loulou, il y a pas mal de gens qui t'attendent de pied ferme, depuis le temps qu'on en parle, de cette livraison. Si tout d'un coup, tu ne peux plus rien leur refiler, j'espère pour toi que tu connais un bon trou où te planquer, tu vois ce que je veux dire ?

— Attends une minute, Jess ! Tout d'un coup, une lueur d'espoir flottait sur le visage de Loulou : On peut peut-être encore s'en sortir. Dis à ton Boss qu'il me reste une carte dans ma manche. T'as compris ?

— T'as intérêt à être sûr de ton coup, avant que je lui touche un mot.

— T'inquiète pas, je sais où je barbote. Tu peux lui dire de pas se biler.

Le cow-boy sortit en gloussant doucement, comme s'il trouvait la situation marrante.

L'autre tourna en rond dans le salon pendant quelques minutes encore, puis regagna la chambre, et saisit le téléphone.

Il avait le visage creusé et souffrait les affres de l'indécision, quand il commença à composer son numéro. Puis soudain, il se reprit, et reposa le récepteur.

La fille au pieu s'étira, ouvrit les yeux et le regarda :

— Bon Dieu, c'était super, chéri, murmura-t-elle d'une voix ensommeillée.

Il rassembla ses vêtements et les flanqua au pied du lit avant de lui dire :

— T'es un sacré coup, minette ! Maintenant, casse-toi, la fête est finie.

La fille saisit ses vêtements, et passa dans la salle de bains sans un mot. Ouais, cette fête-là, en tout cas, était bien finie.

Mais une autre se préparait en coulisse. A ce moment précis, Mack Bolan, porté par les ailes paisibles de la Mafia, touchait gentiment le sol de Music City, USA.

CHAPITRE IV

Muni d'un petit sac, Bolan s'enferma dans les toilettes du terminal de l'aéroport, et opéra sa métamorphose « nashvillienne », pendant que Grimaldi s'occupait des formalités au bureau. Il passa un Levis délavé, et des mocassins indiens, une chemise en coton, et une veste en jean. Puis il contempla ses cheveux quelques instants, et se mit à l'œuvre, histoire de parachever sa transformation : il les peigna bien plaqués en arrière, sans raie, et ajouta quelques fils grisonnants vers le milieu. Puis, pour maintenir le tout en place, il se vaporisa abondamment avec de la laque. Enfin, il chaussa une énorme paire de lunettes ovales, munies de verres grenat très foncé. Un 38, modèle spécial, et une ceinture de munitions, faisaient une très discrète saillie sous la veste.

Il revint dans le hall, et d'une cabine téléphonique, fit passer un message à son contact SOC – le groupe d'Action Clandestine Fédérale, auquel appartenaient Toby et Tommy.

La ligne téléphonique aboutissait à un répondeur automatique enregistreur :

— Ici La Mancha, dit Bolan, je serai à l'*Holiday Inn* à six heures, pour le petit déjeuner.

Il s'assit ensuite tranquillement, près d'une grande baie vitrée, et alluma une cigarette. Grimaldi, qui avait terminé ses formalités, passa tout près de lui pour aller aux toilettes. Brusquement, il s'arrêta et se retourna, son visage avait une drôle de grimace qui ressemblait à un point d'interrogation.

Bolan lui fit un petit signe de tête pour se faire reconnaître. L'autre, alors, s'approcha, et s'adossa à la baie vitrée, juste derrière.

— Ça marche ? demanda Bolan.

— Ouais, je crois, répondit Jack. En principe, il suffit de prévenir une heure à l'avance pour avoir un hélicoptère. Mais ce n'est jamais sûr à cent pour cent. Pour plus de sécurité, je l'ai loué pour vingt-quatre heures.

Il fit craquer ses jointures et lança un regard circulaire au hall d'arrivée, pratiquement désert :

— Explique-moi un peu comment tu fais, mon vieux ? demanda-t-il soudain. Je t'ai vu, en passant, et en même temps, c'était comme si je ne te voyais pas. C'est vraiment frustrant, quelquefois.

— Tu sais, Jack, ce ne sont pas les mains qui sont habiles, mais le cerveau qui les dirige, répondit légèrement Bolan. Les yeux photographient ce qui est devant eux, mais c'est la tête qui identifie.

Grimaldi qui n'arrêtait pas de lui lancer de petits regards furtifs, déclara enfin :

— Si tu le dis, je te crois. Eh, à propos, ton carrosse est avancé. Je t'ai pris une Impala. J'espère que ça te va ?

— Ouais, parfait.

Le pilote lui tendit les clefs et les papiers :

— Où je peux te contacter ?

— Essaie au *Ramada,* en ville, répliqua Bolan. Et ne te décourage pas trop vite. Je me débrouillerai toujours pour les joindre.

— C'est pas loin, à moins d'un quart d'heure d'ici, fit le pilote de la Mafia. Je connais un endroit, juste à côté, au bord de la rivière. Je vais aller y planquer la libellule. Comme ça, si par hasard t'avais besoin de moi rapidement, je ne serais pas long.

Bolan hocha la tête :

— D'accord, Jack, à condition que ça ne soit pas trop risqué pour toi.

— T'en fais pas pour moi, occupe-toi plutôt de faire gaffe à ta peau. Et si t'as besoin d'un coup de main, t'as qu'à hurler. Je rappliquerai aussi sec.

Bolan toucha affectueusement l'épaule de son ami, et sortit de l'aéroport. Etrange, comme le destin parfois scellait deux hommes. Il avait rencontré Grimaldi à peu près à la même époque que les gens du groupe SOC. Sans être à proprement parler un inconditionnel de la magouille, Grimaldi n'en était pas moins, à cette époque-là, un employé du Syndicat du crime et, par conséquent, un ennemi mortel de Bolan. Les gens du SOC de leur côté n'étaient pas véritablement des flics au sens courant du terme, mais néanmoins des Agents Fédéraux, et, à ce titre, tenus de faire respecter la loi et de servir le Ministère de la Justice – donc tout aussi dangereux pour un mec comme Bolan. Et pourtant, Grimaldi, comme les agents du SOC, était

maintenant l'allié de Bolan, son complice, presque. Etonnant, quand même…

L'Holiday Inn faisait partie d'un consortium d'hôtels, au centre de la ville, tout près du Capitole. Bolan pénétra dans la salle à manger à six heures précises. Des garçons s'activaient déjà pour mettre en place les tables du petit déjeuner, mais apparemment, la salle n'était pas encore ouverte aux clients.

Toby ranger et Tommy Anders pourtant buvaient tranquillement leur café à une table, non loin d'une fenêtre. Ils étaient les seuls évidemment. Bolan se servit une tasse de café à la console de service et se dirigea vers leur table :

— Vous savez à quelle heure ça ouvre ? demanda-t-il en guise de bonjour.

Anders lui lança un regard dénué de tout intérêt :

— T'inquiète, mon gars. Ça ressemble à un self-service. Ils ont un…

Il s'arrêta subitement et lança un coup d'œil à Toby. Puis se mit à rire doucement :

— Nom de Dieu, assieds-toi ! Je ne t'avais pas reconnu !

Bolan se glissa à côté de la jeune femme, et lui plaqua un petit baiser sur la joue.

— Gaffe à toi, Capitaine-Courageux, murmura-t-elle, j'ai la repartie facile dans ce domaine, et c'est pas une heure pour me fatiguer.

Et le caressant de son regard enjôleur, elle poursuivit :

— Il est charmant, ton accoutrement. Mais où t'as péché ces cheveux grisonnants et ces pare-brise mauves ?

— En tout cas, c'est drôlement efficace, observa Anders. Je ne vois toujours pas très bien à qui j'ai à faire.

— Je me présente : Lambretta, fit laconiquement Bolan. Frankie pour les intimes.

— C'est assez ressemblant, fit Toby… Un vrai cow-boy de la Cinquième Avenue.

— Ouais, c'est l'idée générale. Et se tournant vers le comique : où te produis-tu, Tom ?

— J'ai fait un petit tour de piste à l'Opry. Et je suis également en pourparlers avec deux boîtes d'enregistrement, ça fait dix jours

maintenant, qu'on traîne ici. Théoriquement, on aurait dû repartir demain. Mais ça tourne tellement au merdier que je ne sais vraiment plus.

Un garçon approchait de leur table, avec une carafe d'eau et des menus :

— Nous avons un buffet-self, annonça-t-il, mais si vous préférez, on viendra prendre votre commande dans quelques minutes. Je vous conseille pourtant de vous servir au buffet.

Les trois comparses échangèrent un regard, et se dirigèrent ensemble vers le buffet. Bolan prit des œufs brouillés au bacon, et porta la salade de fruits que Toby avait commandée. Anders avait choisi un jus de tomate avec un melon, mais il y toucha à peine.

— Dites-moi tout ce que vous savez, ou plus exactement, tout ce que vous croyez savoir, demanda Bolan à ses compagnons.

C'était une longue histoire. Après Hawaï, l'équipe SOC s'était tout tranquillement infiltrée en Orient, et avait commencé de fourrer son nez dans le trafic d'héroïne du Triangle d'Or. C'est à cette époque à peu près, que Dandy Jack Clemenza avait commencé à faire son trou. Il avait proposé au consortium des familles de la Mafia de réorganiser l'approvisionnement en drogue pour l'ensemble du pays. Il voulait faire les choses en grand, et centraliser les importations illégales, au niveau national. Pour la Mafia, le projet n'était pas sans intérêt, puisque, de toute façon, les Familles finançaient tous les gros approvisionnements. Mais elles le faisaient individuellement. Le marché s'en trouvait donc soumis parfois, à la concurrence et, de ce fait même, fluctuant et difficilement contrôlable. Clemenza proposait donc de le restructurer, en regroupant les importations. Cela permettrait de contrôler les prix du marché, à tous les niveaux, et de régler l'approvisionnement en fonction de la demande. Et surtout, on pourrait ainsi mettre au pas tous les consommateurs et tous les revendeurs. Clemenza proposait aussi un projet de réseau de distribution, permettant de mieux tourner la loi, d'une part, et d'éviter aussi les éternelles tracasseries de la Brigade des Stups, tout en assurant au marché une stabilité jusqu'alors inconnue. Le problème de la distribution était évidemment essentiel, pour le bon fonctionnement du plan, et il marquait aussi une innovation, car traditionnellement, la Mafia s'était toujours prudemment tenue à

l'écart des petits réseaux de revente, à cause de l'importance des risques encourus.

— Et c'est cela qui nous ramène à Nashville ? s'enquit Bolan.

— Exact, fit Anders. Nous avons de bonnes raisons de croire que Nashville va être le Q G national de toute l'opération. Nous savons, de source sûre, que c'est d'ici qu'ils vont envoyer leur ballon d'essai, pour tester le réseau de distribution. L'entrepôt véreux de Memphis leur a paru, Dieu sait pourquoi, la planque idéale pour abriter un labo. Il en existe pourtant bien d'autres beaucoup plus vastes, mieux placés, et en meilleur état. Donc, s'ils ont choisi Memphis pour débarquer leur première livraison, c'est qu'ils ont une bonne raison. Bien entendu, Clemenza n'y est pas étranger. Depuis plus d'un an, « Delta Importers » lui sert de couverture. Mais jusqu'à présent, il trafiquait toujours dans la broutille.

— Tu as l'air de dire que ce nouvel empire n'existe pas encore, remarqua Bolan.

C'est Toby qui reprit :

— Effectivement, on n'en est pas encore complètement sûrs. Apparemment, Clemenza n'a pas tout à fait convaincu le consortium des Familles. C'est vital pour lui, tu comprends ? S'il n'obtient pas un accord global, son plan tombe à l'eau. C'est entièrement basé sur la non-compétitivité. Et la livraison raflée la nuit dernière devait leur servir de ballon d'essai.

— Nous, reprit Anders, on veut pas le foutre en l'air, son projet. Simplement en retarder un peu l'exécution. Si les Familles trouvent l'idée bonne, de toute façon, elles l'exploiteront, avec ou sans Clemenza. Et nous, ça nous biche bien qu'elles la reprennent.

— Tu parles ! Les gars du SOC voyaient loin, très loin même ! Leur objectif n'était pas de mettre à l'ombre quelques petits trafiquants véreux. Ils voulaient exactement la même chose que Mack Bolan : débarrasser le pays du crime organisé.

— Alors, pourquoi être tombé sur Clemenza à bras raccourcis ? s'enquit Bolan.

— Parce que nous avons quelqu'un à mettre à sa place, répliqua tranquillement Anders.

— Lyons, peut-être ?

— Exactement. Depuis quelque temps d'ailleurs, il s'appelle Carl Léonetti. Le mois dernier, à Singapour il a rencontré Clemenza en voyage là-bas pour assurer ses sources d'approvisionnement.

— Et le vrai Carl Léonetti, il existe ?

— Il a existé, mais il est mort de la fièvre jaune en Indonésie, il y a une dizaine d'années, à l'âge de quinze ans. C'était le fils unique de Roberto Léonetti, celui qui a perdu la vie dans la guerre de Brooklyn. Le môme était en croisière autour du monde avec sa mère. Ils ont chopé tous les deux la fièvre jaune et ont clamsé. Apparemment, ils s'étaient tirés parce que Léonetti avait des emmerdes à New York. Et quelqu'un, au Département d'Etat, a malencontreusement oublié d'avertir Roberto de leur mort. Du coup, l'autre a passé l'arme à gauche un peu plus tard, persuadé que sa dame avait raflé le môme, et s'était trissée pour toujours. A l'époque, dans le milieu, on savait que Léonetti passait le monde entier au peigne fin, pour essayer de les retrouver. Mais bien sûr, il le faisait discrètement. Léonetti avait pas mal d'ennemis…

— Ouais, soupira Bolan, qui se rappelait l'histoire, maintenant. Donc Carl Lyons devient Carl Léonetti, le disparu que l'on n'espérait plus revoir. Continue.

— Clemenza donc, l'a vu, reprit Toby. Il a trouvé son pedigree à son goût, et l'a engagé comme agent en Extrême-Orient. C'est Carl qui a négocié la plus grosse partie de la came que nous avons saisie la nuit dernière.

— Il l'a fait entrer en transitant par l'Amérique du Sud, précisa Anders.

— Mais en fait, reprit Toby, il en a acheté vachement plus que ce qu'il a livré. C'est ça l'astuce. Et maintenant, il va essayer de la fourguer à la place de l'autre.

— Pas mal, reconnut Bolan. Et qu'est-ce qui a foiré ?

Anders étendit les mains en un geste d'impuissance, et répondit d'une voix misérable :

— En fait, on n'en sait rien. Smiley voyageait avec lui. Elle se faisait passer pour sa femme et son assistante. On lui avait fabriqué une vache d'identité, à elle aussi. Elle était une Russe blanche dont les grands-parents avaient fui la révolution. Son personnage

d'ailleurs a vraiment existé, lui aussi, mais il est mort de mort naturelle. Au demeurant, cela n'apparaît pas dans le dossier.

— Ils sont arrivés à Nashville comme prévu, reprit Toby. Et ils ont laissé un message sur notre fréquence. Carl disait qu'il avait un rendez-vous pour le soir même, avec certains des « futurs associés » de Clemenza. Depuis, plus rien.

— Sais-tu qui ils devaient rencontrer ?

— Non, admit Anders en secouant la tête, et apparemment lui non plus. Nous savons que l'homme de main de Clemenza à Nashville est un certain Ray Oxley. Mais c'est un faux nom. Le gars s'appelle en réalité Raymond Accimentio. C'est le patron d'une boîte locale : « Roxy Artists Management, Inc ». Depuis presque une semaine, on le surveille jour et nuit. Mais on n'a rien soulevé, strictement rien.

— Vous êtes combien, à bosser sur ce coup ? demanda Bolan.

Les deux autres échangèrent un regard perplexe :

— Pas mal, fit tranquillement Toby.

— Vous feriez bien de rappeler les autres, suggéra Bolan. Nettoyez-moi la place. Je veux savoir où je mets les pieds. J'en ai ras le bol des loups déguisés en agneaux.

— Tu vois bien, fit Toby à l'adresse d'Anders, je te l'avais dit. Si on le branche, celui-là, il reprend tout à zéro et il fait cavalier seul.

Anders eut un vague sourire pour Bolan :

— On a marné sur ce coup depuis pas mal de temps, Coco. Franchement, ça nous emmerderait de le voir foirer pour que dalle.

Bolan soupira :

— Foirer, comme tu dis, j'ai l'impression que c'est déjà fait, non ? D'accord, Clemenza est au trou, et son talc sous les verrous. Mais sans Lyons, vous êtes refaits. Alors, dites à vos gars de se perdre un peu dans la nature pendant les vingt-quatre heures qui viennent. D'ici là, si je ne vous ai pas ramené Carl et Smiley, c'est qu'il n'y a plus d'espoir. Maintenant, encore une question : David Eccefield, qu'est-ce qu'il vient faire dans l'opération ? La dernière fois que je l'ai vu, il bossait à Atlanta.

— Eh bien, il a changé de boulot, fit laconiquement Toby.

Bolan lança à Tommy Anders un regard glacé. Le comique se tortilla sur son siège, visiblement mal à l'aise.

— Et merde à la fin, Toby ! explosa-t-il. On va pas commencer à lui faire des cachotteries, maintenant.

Puis regardant Bolan droit dans les yeux, il expliqua :

— David est entré dans la danse, la nôtre, je veux dire. C'est lui qui dirige les opérations sur place, quand nous sommes à l'étranger. Il s'occupe de l'Etat-Major, si tu préfères.

Bolan eut un sourire moqueur :

— C'est bon, fais-lui mes amitiés, et dis-lui de remballer ses hommes, pendant les prochaines vingt-quatre heures.

— Si je comprends bien, tu pars en campagne ? soupira Toby Ranger.

— Tu vois une autre solution ? répliqua tranquillement Bolan.

En guise de réponse, elle lui passa tendrement les bras autour du cou, se lova tout contre lui, et lui plaqua un gros bisou sur la joue.

Anders gloussa doucement :

— Ouais. Vive la guerre ! A toi, Music City.

C'était bien la seule chose à faire.

Bolan le savait.

CHAPITRE V

— Bonjour, monsieur Oxley.

Le président de « Roxy Artists Management, Inc. », un gars tout jeune et très macho, passa près de la jolie réceptionniste sans même un signe de tête. Il traversa rapidement le grand hall d'entrée. Des enregistrements étaient déjà en train, et la musique affluait de toutes parts. Oxley passa vivement dans le couloir menant aux bureaux de la direction.

C'était pourtant un jour exceptionnel, le business battait son plein. Tous les boxes d'audition étaient occupés; on se disputait même les salles d'enregistrement. Mais Oxley n'y prêta aucune attention, et gagna directement son sanctuaire. Habituellement, il laissait toujours tramer une oreille à droite, à gauche, histoire de se rendre compte un peu, de ce qui se passait. Mais aujourd'hui, il était infiniment soulagé de posséder un bureau bien isolé. Sitôt qu'il eut refermé sa porte, la musique s'évanouit, et il alla tout droit dans le box de sa secrétaire :

— Ça démarre sur les chapeaux de roue, ce matin, on dirait ?

— Oui, Monsieur. Et il y a…

— Je ne veux pas être dérangé aujourd'hui, Doris. Pas de téléphone, pas de visite, rien. C'est compris ?

La fille lui lança un regard vaguement angoissé :

— Je suis désolée, Monsieur, mais quelqu'un vous attend déjà. J'ai essayé de le décourager, mais il n'a rien voulu entendre. Les hommes n'étaient pas encore arrivés, alors j'ai préféré… Enfin… Je crois qu'il vient de la part de… Euh vous voyez ce que je veux dire…

Sacrés vingt dieux, ouais, Oxley avait compris. Tout au moins, il le croyait. Du reste, cela ne l'étonnait qu'à moitié.

— Dès que vous verrez Arthur et Jimbo, dites-leur de ne pas s'éloigner, fit-il, en essayant de cacher sa nervosité. Et, fronçant les sourcils, il ajouta : je risque d'avoir besoin d'eux.

En fait, il frimait. Ces gars étaient les deux meilleurs buteurs de la ville, c'est vrai, mais en l'occurrence, Oxley n'avait rien à foutre de buteurs – ou alors son instinct déconnait à plein tube.

Précisément, il déconnait…

Son visiteur était un parfait inconnu : un type très grand, correctement vêtu, avec de grandes lunettes grenat dissimulant son regard. Dès qu'il entra, l'atmosphère du bureau se chargea d'électricité. Et Oxley réprima un frisson intérieur en voyant le gars avancer dans la pièce, après avoir soigneusement refermé la porte. Il alla se planter près de la fenêtre, si bien que Oxley ne le voyait que de trois quarts, en contre-jour sur la lumière matinale. Il ne distinguait donc pas très bien son visage, mais instinctivement, savait qu'il ne l'avait jamais vu.

Jamais vu, peut-être. Pourtant, Oxley comprit immédiatement ce qu'il était.

— Raymond Accimentio, c'est vous ? demanda la voix glacée près de la fenêtre.

Oxley s'attendait à tout, sauf à ce genre d'entrée en matière. Il alla lentement jusqu'à son bureau, s'assit, alluma une cigarette, et tripota un presse-papiers, tout en réfléchissant à vive allure à la situation. Putain ! qu'est-ce que cela voulait dire ? Le mec était un *tueur,* ça transpirait par tous les pores de sa peau. Pourtant, les choses n'avaient pas tourné vinaigre aussi vite, quand même ? Alors, pourquoi cette question, en guise de présentation ? Les tueurs se présentaient toujours comme ça. Pour pas risquer de faire d'erreurs. Classique :

— *C'est bien vous, le gars que je suis chargé de supprimer ?*

Oxley tira une profonde bouffée de son clop, avant de répondre :

— C'est un nom que j'ai abandonné depuis longtemps. Puisque vous savez qui je suis, puis-je vous demander à quoi nous jouons ?

— Le jeu s'appelle : « baise ton cul, tu le reverras plus ».

Le visiteur eut alors un léger mouvement, à peine perceptible, qui échappa à Oxley. Brusquement, le macho se trouva confronté avec un méchant flingue à canon scié, pas spécialement rassurant.

Il se figea, la cigarette pointée vers le cendrier, tandis qu'un milliard de pensées crapahutaient dans sa tête. Son cœur se mit à battre comme un marteau-piqueur, sa bouche se fit plus sèche que le désert d'Arizona, tandis que sa langue se transformait en un énorme beefsteak poisseux, menaçant de lui obstruer la gorge. Il réussit pourtant à sortir un tout petit filet de voix rauque :

— Oh ! Attendez… Ne tirez pas ! C'est… C'est sûrement un malentendu ! On doit pouvoir s'expliquer !

— On ne ressuscite pas les morts, *Amici,* fit le visiteur d'une voix toujours glacée.

— Je ne comprends pas, s'étrangla Oxley. Je ne suis pas… je n'ai pas… mais qui est mort ?

— Toi, Raymond, fit la voix d'outre-tombe. Je te l'ai dit, « baise ton cul, tu le reverras plus ».

— Mais c'est une erreur épouvantable ! hurla le macho, terrifié.

Il bondit sur ses pieds, et s'appuya faiblement contre le bureau, les deux mains tendues en avant, comme un mauvais boxeur en perte d'équilibre. C'était bien le plus tragique quart d'heure de sa chienne de vie. Des trucs pareils, c'était bon pour les romans. Mais ce fils de pute, près de la fenêtre, il ne sortait pas d'un roman !

— C'est dingue ! Vous vous trompez de mec ! Je ne sais même pas de quoi vous parlez !

Le type à la fenêtre n'avait pas bronché.

— Je parle de Carl Léonetti, dit-il enfin.

— Qui ?

— Et aussi de Dandy Jack Clemenza. Je suis ici pour te présenter la facture.

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Oxley était au bord de l'hystérie, et il gloussait de soulagement, car soudain, il venait de comprendre. C'était bien une erreur ! une erreur grossière, lamentable !

— Eh, mon vieil *Amici !* Vous vous gourez complet ! Clemenza n'est pas mort ! Il a chuté un coup, c'est tout ! Et je n'y suis pour rien, sacré bon Dieu de merde ! Au début, j'ai cru que vous étiez des *autres !* Putain ! Vous m'avez foutu les tripes en z. Eux, c'est une autre paire de manches : franchement, je me fais un vache de mouron ! Ils ont foutu un sacré paquet de pognon dans l'histoire. Et, bien entendu, je comprends qu'ils s'énervent un peu. Je croyais que vous veniez de leur part. Ouf ! Moi, vous savez, je marche avec Clemenza dans cette affaire. On est main dans la main, comme frères jumeaux. Vous faites erreur sur la personne.

Le visiteur ôta lentement ses pare-brise grenat, dévoilant un visage implacable. Puis les deux yeux bleus regardèrent Oxley : ils

scrutaient, passaient au crible, analysaient, jugeaient, avant de décider.

— C'est tout ce que vous avez à offrir ? fit la voix glacée, au bout d'un moment.

— Non ! Je n'ai jamais vu Léonetti. Je sais qu'il est avec Clemenza, lui aussi, mais nous ne nous sommes jamais rencontrés. Il a débarqué en ville, la semaine dernière. Nous nous sommes parlé au téléphone, je lui ai organisé son contact et c'est tout. Je ne l'ai jamais vu.

— Qui c'est qui l'a grillé, alors ?

— Nom de Dieu ! Mais je savais pas qu'il était grillé. Je comptais même essayer de le joindre, moi. J'ai comme l'impression qu'il est mon dernier tiercé gagnant. Il me la faut, la marchandise : j'en ai salement besoin. Comme je vous l'ai dit, il y a un gros paquet de pognon engagé. Maintenant, faut que je me décide à livrer. Qui l'a grillé ?

Le grand gars, près de la fenêtre, passa Oxley, une fois encore, au crible de son regard glacé.

— Fais entrer tes deux costauds, intima-t-il de sa voix de marbre.

— Comment ?

— Oui, tes deux méchants anges gardiens : Jimbo et Arthur. Appelle-les.

Du coup, Oxley n'entravait plus rien. Pourtant, trop heureux de l'aubaine, il se pencha vers l'interphone, et obtempéra.

Dieu merci, les casseurs étaient là.

Ils entrèrent prudemment, et s'arrêtèrent dans la pièce, flairant l'atmosphère lourde et poisseuse.

— On va essayer de s'entendre, les gars, fit le mec à la fenêtre. Et il rangea son flingue.

Pauvre con ! Oxley déjà, respirait plus librement.

— Je veux seulement une chose, reprit le grand type : mon associé, Carl Léonetti. Alors dites-moi où il est, et avec votre permission, je me barre.

Tu parles, Charles !

Jimbo fila un regard oblique et lourd comme un âne mort, à son boss, pendant qu'Arthur dévisageait froidement le visiteur.

— Relaxe, les gars, fit Oxley avec un petit rire léger. Il y a eu maldonne, mais tout est clair maintenant. Monsieur heu… Monsieur comment déjà ?

— Lambretta, fit le gars près de la fenêtre, sans bouger d'un pouce. Appelle-moi Frankie.

— O.K. Bon, Frankie se bile pour son associé, les gars. Si vous savez quelque chose sur un certain Carl Léonetti, c'est le moment de cracher.

Arthur n'était pas vraiment fait pour les jeux tout en nuances. Ses énormes épaules étaient courbées en avant, et ses doigts s'agitaient nerveusement, comme s'ils s'exerçaient avec une gâchette imaginaire :

— Vous voulez que je me le vire, ce freluquet, Patron ? grommela-t-il.

— Non, non ! s'exclama Oxley magnanime. (Visiblement, il était à la fête.) Je t'ai dit, relaxe. On est tous cool, ici. Répondez d'abord à Frankie, après on le remettra à l'air libre.

— J'ai pas de réponse, grogna Arthur.

— Moi non plus, surenchérit Jimbo.

— Et voilà, fit Oxley d'une voix suave, en regardant son visiteur. Ces deux Messieurs sont armés, tu t'en doutes, mais je suis sûr qu'ils préféreraient encore t'étriper avec leurs mains nues. Donc, t'as le choix entre les deux solutions.

Erreur grossière ! Le grand type près de la fenêtre disposait apparemment d'un choix vachement plus étendu. Les deux tueurs n'avaient pas encore dégainé leur arme, que déjà le canon scié surgissait magiquement dans les mains de Lambretta, ronflant et crachant tout à la fois. Arthur gicla en arrière, avec un trou béant entre les deux yeux. La bouche de Jimbo explosa en fontaine jaillissante vermillon, et ses yeux exorbités roulèrent un instant, tandis qu'il s'effondrait sur le plancher.

Oxley, dont les oreilles résonnaient encore des deux déflagrations infernales, était cloué sur place, avec un ignoble mal au ventre. Des taches lui passaient devant les yeux, l'empêchant de distinguer clairement, et Lambretta lui apparaissait maintenant comme une ombre rougeâtre, au centre d'un halo de lueur, toujours près de la fenêtre. Puis, soudain, il comprit que ces taches rouges qui

obstruaient sa vision, n'étaient autres que du sang qui dégoulinait de son front : le sang de Jimbo, dont l'odeur douceâtre et écœurante lui emplissait les narines.

Puis, la silhouette près de la fenêtre commença à approcher. Alors, des abysses de l'horreur, Oxley entendit sa propre voix, misérable, suppliante, implorante…

Il était à genoux maintenant, nom de Dieu ! En plein dans le sang de Jimbo. Et ce grand type appuyait le museau encore tout chaud de son flingue contre son front :

— T'es à poil, maintenant, fit la voix glacée, quelque part, dans le halo rougeâtre au-dessus de lui. Reste à genoux : t'es pas si mal comme ça. On joue plus maintenant. Pas la peine de finasser. On va causer tous les deux Raymond.

Pour sûr, ils avaient pas mal de choses à se dire !

CHAPITRE VI

— Je vous en prie ! Ne me descendez pas ! Je ferai tout… Tout ce que vous voulez… Vous n'avez qu'à dire !

— Je te l'ai déjà dit, Raymond, je cherche Carl.

— Mais je le connais pas ! Je lui ai seulement parlé au téléphone !

— Quand ?

— Oh, il y a une semaine environ. Jeudi dernier, je crois.

— A quel sujet, tu lui as parlé ?

— C'est lui qui m'a appelé.

— Pourquoi ?

— Oh… Enfin… Je savais qui il était. C'est-à-dire, je connaissais son nom. C'était le fournisseur de Dandy Jack, pour certaines marchandises. Et justement, il était très embêté. Il m'a dit qu'il avait du rechange, et qu'il voulait en causer à quelqu'un.

— Il avait quoi ?

— Du rechange, il a dit. Je suppose qu'il parlait d'une autre cargaison, un truc pour se faire une petite réserve, sans doute.

— Et qu'est-ce que t'as répondu ?

— Que c'était pas ma partie. Je lui ai même dit que c'était inutile de m'affranchir. C'est pas mon domaine, ça.

— C'est quoi, ton domaine ?

— Ben… Disons que je m'occupe plus de la distribution.

— Tu veux dire la vente au détail, dans la rue ?

— Non, non ! Le réseau de distribution national.

— Tout part d'ici ?

— Ouais !

— Et comment ?

— Hein ?

— Je te demande comment ?

— Ben… Ici… On a, enfin, disons, une structure organisée. Nous envoyons des gars dans tout le pays. Et puis aussi, on dispose de l'arsenal pour faire la promotion et la pub. C'est une combine super, et vachement bien rodée.

— Ouais, ça en a l'air, Raymond. Alors, pourquoi t'as pas voulu marcher avec Carl ? La marchandise, c'est toujours la même ! non ?

— Enfin, pas exactement. Ce qu'il avait, lui, c'était du brut. Et ça, c'est le rayon de Dandy. C'est lui qui s'occupe du brut. Après, il me le refile. Moi, je peux rien faire, si j'ai pas le produit fini. Et puis, de toute façon, j'ai eu l'impression qu'il jouait double jeu, et ça m'a foutu les foies. Je voulais surtout pas me tremper là-dedans.

— Et pourquoi ?

— Nom de Dieu ! C'est vachement trop dangereux. Quand on s'amuse à doubler, faut s'attendre à se retrouver raide coulé dans un bloc de ciment et en moins de deux !

— Alors t'as préféré voir Carl couché dans le cercueil de ciment ?

— Non ! C'est faux, je vous le jure. Je lui ai seulement dit que, moi, je pouvais pas me mouiller, mais je pouvais le brancher sur le bon filon. Il m'a expliqué son truc, vous comprenez, et j'ai réalisé que je me gourais complètement. Il essayait pas de nous doubler, il voulait assurer le coup, au cas où ça tournerait vinaigre pour Dandy… C'est ça surtout, qui le chagrinait.

— Mais toi, tu préférais pas te mouiller, hein ?

— Faut comprendre : Ça me passait complètement au-dessus de la tête. Moi, je suis qu'un maillon. C'est bien ce que j'ai expliqué à Léonetti. D'ailleurs, il a pigé, il m'a remercié, même.

— Il t'a remercié de quoi ?

— De le brancher sur le bon contact.

— Et comment que t'as fait ?

— Je viens de vous le dire : je l'ai adressé là où il fallait.

— A qui, tu l'as adressé ?

— Comment ?

— Ouais, tu l'as branché sur qui, c'est ça, ma question ?

— Ben… Je l'ai adressé au niveau supérieur.

— Précise, tu veux bien ?

— Je parle de ceux qui me refilent les consignes.

— Méfie-toi, Raymond, tu mélanges trop facilement le singulier et le pluriel : A combien de gus, t'as envoyé Léonetti ?

— A l'étage au-dessus, je vous ai dit.

— Ils sont un ou plusieurs au-dessus de toi ?

— Oh, plusieurs, évidemment.

— Gaffe, Raymond ! T'es guère coopératif !

— Attendez ! Croyez surtout pas que je vous balade en gondole ! J'essaie seulement de vous faire comprendre !

— Ben, essaie un peu mieux, et grouille-toi !

— C'est que, voyez-vous, je suis président de cette société, ici.

— Et alors ?

— Ben, c'est moi le Patron, mais ça veut pas dire que j'en suis propriétaire.

— Alors qui c'est, le proprio ?

— Oh, il y a plein de monde dans le coup. Je saurais même pas dire exactement. Tout ce que je sais, c'est que moi, je dépends directement de Nick Copa.

— Nick qui ?

— Copa. C'est le chef ici. Et il est gros actionnaire de la société.

— Tâche d'être un peu plus précis, Raymond, tu veux ? Ce Copa, il est actionnaire majoritaire, ou simplement le chef local ?

— Les deux. Il mène l'affaire pour le compte de ses associés, ceux qui ne sont pas sur place, je veux dire.

— Qui par exemple ?

— Ça, j'en sais que dalle. Faut pas croire qu'ils me mettent au courant de tout.

— Et tu te poses jamais de questions, pas vrai ?

— Oh, si, je m'en pose, des questions. Des tas, même.

— Alors, vas-y Raymond, fais les questions et les réponses.

— Quoi ? O.K. ! ça va. On a cet accord avec Télé-Boost. Je crois que c'est une de leurs filiales.

— C'est quoi exactement, Télé-Boost ?

— Ils font des trucs, genre promotion publicitaire. Histoire de faire connaître un peu nos artistes.

— Continue.

— Il y a aussi Emcee.

— Qu'est-ce qu'il font, ceux-là ?

— C'est une marque de disques. Leur spécialité, c'est les pochettes à couvertures dorées, et les ventes par la télé.

— Fais-toi plus clair, tu veux ?

— Eh bien, ils se vendent seulement par correspondance. Vous avez sûrement vu des pubs, à la télé.

— Peut-être, mais on en a rien à foutre pour l'instant, Raymond. Alors, sois sage, et fais encore un petit effort.

— O.K. ! O.K. ! dites, vous pourriez pas dégager un peu votre flingue ? Il me fait un mal de chien à la tronche.

— Eh bien il va continuer, jusqu'à ce que tu me craches tout l'organigramme de votre business.

— Mais je suis en train de vous l'expliquer, non ? C'est les mêmes mecs qui exploitent toutes ces sociétés. Ils possèdent aussi des hôtels, des casinos, des night-clubs, et tout ce genre de trucs. Et ils ont encore je ne sais pas combien de sociétés prête-nom. Comment voulez-vous que je sache qui possède quoi ? C'est impossible ! Le seul type avec qui je suis en contact, c'est Nick Copa. C'est leur représentant à Nashville. Il s'occupe de leurs intérêts ici.

— T'as dit aussi que c'était un associé ?

— Dans un sens, ouais.

— Quel sens, exactement ?

— Ben à Nashville, Nick Copa, c'est le Boss.

— Le Boss de quoi ?

— De tout ce que je viens de dire.

— Et il est directement relié au réseau national ?

— Pardi ! Evidemment.

— Et la Famille, c'est laquelle ?

— Bon Dieu, ça j'en sais rien ! Ne me demandez pas une chose pareille ! Et même si je savais, je ne pourrais pas…

— C'est la Famille de New York ?

— Peut-être. Ou peut-être celle de Chicago, mais franchement je sais pas. D'ailleurs, je crois même pas que c'est une Famille. Plutôt un groupement de plusieurs Familles, un peu comme une corporation sur le plan national.

— Et le siège, il est à New York ou à Chicago ?

— Je sais pas. Si ça se trouve, ni à l'un ni à l'autre. Dites, je peux me relever ? Tout ce sang me donne envie de dégueuler. Faut que je…

— Pas encore, Raymond. Tu restes où tu es, et tu continues à réfléchir. T'as branché Carl sur Nick Copa ?

— Nom de Dieu ! Bien sûr que non ! Jamais j'aurais osé… Moi, je contacte jamais Nick. Quand il veut me voir, il me le fait savoir. Mais je prends jamais d'initiative tout seul.

— Alors, à qui tu l'as envoyé, mon pote Carl ?

— Il y a ce gars… Il travaille pour Nick… Enfin la main dans la main avec lui…

— Un genre de lieutenant, c'est ça ?

— Ouais, un peu. Votre copain, je le lui ai adressé.

— Et comment t'as fait ?

— Ben, ce Léonetti, il m'avait donné des endroits et des moments où on pouvait le joindre. Alors, c'était facile. J'ai eu qu'à transmettre au lieutenant.

— Il a un nom, le bras droit de Nick ?

— Ben, ouais. On lui dit Gordy, je crois.

— C'est tout ?

— Heu, il me semble que son nom, c'est Mazzarelli.

— Gordy Mazzarelli ?

— Ouais.

— Allons, Raymond, dis-le toi-même, comment s'appelle-t-il, ce lieutenant à qui tu as envoyé Carl ?

— Je vous l'ai dit, Gordy Mazzarelli.

— Donc, t'as appelé Gordy Mazzarelli pour lui dire où et quand joindre Carl Léonetti ?

— Exact.

— Tu lui as dit autre chose, à ce Gordy Mazzarelli ?

— Non, j'avais rien d'autre à dire.

— Alors Gordy savait qui était Léonetti ?

— Ben je suppose, ouais.

— Hum, hum.

— Bien sûr, je lui ai expliqué pourquoi il m'avait appelé.

— Hum, hum.

— Je lui ai parlé de cette livraison de rechange.

— Quoi d'autre ?

— Ben, j'y ai dit que Léonetti essayait de larguer… enfin, voulait causer à quelqu'un du groupe.

— Et qu'a-t-il répondu, ce Gordy ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il a dit, quand il a su que Carl voulait causer à quelqu'un ?

— Il a dit, O.K !

— O.K. quoi ?
— Il acceptait de le rencontrer.
— Qui a dit ça ?
— Gordy. Gordy Mazzarelli a dit qu'il était d'accord pour rencontrer Léonetti, et discuter avec lui.
— Maintenant, vise mon autre main, Raymond, tu vois ? Tu sais ce que c'est ?
— On dirait bien un… putain ! Vous avez enregistré tout ça ?
— Ouais, depuis le début. Tu sais pourquoi ?
— Non. Je me demande.
— Tu t'en fous ?
— Ouais, un peu.
— Mais Gordy, je pense pas qu'il s'en foutra, lui.
— Eh, dites, vous n'allez pas…
— Si. Je vais faire écouter la bande à Gordy, et après, il aura le choix; comme toi, ou il cause, ou il crève.
— Je vous en prie, faites pas ça !
— Quoi donc ?
— Dites pas à Gordy que je l'ai donné !
— Pourquoi pas ? Après tout, il est peut-être clair, ce mec. Si ça se trouve, il était ravi de rencontrer Léonetti…
— Oh, je vous en supplie, essayez de comprendre ! Même s'ils ont fait copain-copain, tous les deux, moi ça me met dans une position délicate, tout ce que je viens de vous dire ! Faut que ça reste entre nous !
— T'inquiète pas, Raymond, quand j'en aurai fini avec Gordy, tout ça n'aura plus aucune importance.
— Mais vous pigez donc rien ! Vous êtes bouché ou quoi ? Vous voyez pas à qui vous avez affaire ? Moi, je les connais ! Vous avez pas une chance. Je vous donne perdant à dix contre un. Le gus dont je vous cause, c'est le tueur attitré de Nick Copa. Et il est pas seul, croyez-moi : il trimbale avec lui une putain de meute de cinglés ! Non, vous n'avez pas une chance !
— C'est bien pour ça que j'ai enregistré ma bande. Tu vas me faciliter le boulot, Raymond, et t'as intérêt à faire de ton mieux, pas vrai ?
— Mais, je ne… qu'est-ce que j'ai ?

— A partir de maintenant, on se tient, toi et moi, Raymond. On vivra, ou on crèvera ensemble. Alors, à toi de jouer mon gars. Qu'est-ce que t'annonces ?

— Faut surtout pas s'amuser avec Gordy le dingue ! Faut le laisser en dehors. Ce mec, il est pire qu'un nid de frelons en folie !

— O.K. ! C'est toi qui décides, pas vrai ? Tu sais où tu mets les pieds, hein ?

— Ouais, je vois ce que vous voulez dire. Ecoutez, je sais pas ce qu'ils ont trafiqué avec votre Léonetti, mais je sais qu'il a causé pas mal de bordel. Moi, je me suis contenté de le brancher. Après, j'ai plus rien su. Mais je sais où se trouve sa bonne femme, et je vous propose un marché : filez-moi cet enregistrement, et je vous dis où est la nana. Elle est peut-être renseignée, elle.

— On va d'abord aller trouver la dame, fit Bolan. Après, on discutera marché – s'il y a encore matière à discuter, bien sûr.

— Et sinon… ?

— Sinon, on n'aura plus qu'à conclure en enfer, mon gars.

— Je vous promets de faire de mon mieux, murmura Oxley.

Sa voix sortait des tréfonds de l'épouvante et Mack Bolan savait qu'il disait vrai.

CHAPITRE VII

C'était une propriété très boisée, entourée d'un haut mur de pierres. Entre les arbres, on apercevait un ensemble de toits de tuiles rouges. Une plaque de cuivre très modeste, fixée sur un pilier, indiquait l'Académie Juliana, et, juste au-dessous, sur un écriteau mal peint, on lisait : entrée interdite. Le portail était équipé d'un dispositif électronique commandé de l'intérieur. C'était du reste, le seul système de sécurité apparent.

La partie du parc visible du portail paraissait à l'abandon. L'allée centrale était envahie par les mauvaises herbes, et le sol était jonché de feuilles et de branches de bois mort. Le mur d'enceinte, lui aussi, tombait en ruine, par endroits.

D'après Oxley, c'était à l'origine un pensionnat pour jeunes filles, transformé maintenant en un fastueux bordel. Oxley pourtant, quand il en parlait, disait toujours « le Pensionnat ». C'est là qu'il envoyait ses jeunes artistes du beau sexe, pour perfectionner leur talent, en attendant une nouvelle audition. Et Bolan imaginait facilement le genre de talent qu'une fille pouvait améliorer, dans un lupanar pareil.

Il plaça son véhicule devant l'interphone du portail, et appuya sur le bouton. Pas de réponse. Il pressa une seconde fois : une voix féminine, sèche et décidée, lui répondit enfin.

— Déclinez votre identité et votre profession, s'il vous plaît.

— Lambretta, grommela Bolan dans l'interphone. Envoyé par Monsieur Copa. Allez, grouillez, je suis pressé.

Le portail s'ouvrit, et Bolan engagea son véhicule dans l'allée. Il avançait lentement, évaluant de son mieux la configuration des lieux. Il y avait trois corps de bâtiment, implantés à environ cent quatre vingt mètres à l'intérieur de la propriété. Ils étaient de style méditerranéen, et, à l'époque de leur grandeur, avaient dû être somptueux. Le bâtiment central comptait trois étages, avec un escalier extérieur, et des patios désuets et croulants. Il était flanqué de deux bâtisses immenses, de plein pied, délabrées elles aussi, et pas entretenues.

Un type attendait devant l'entrée du bâtiment central. Il était déguisé en manitou de la chansonnette, mais Bolan ne s'y laissa pas prendre. Il gara la bagnole, sortit, et, sans un regard au gars, contempla un instant les bâtiments vétustes.

— Elle est superbe, cette vieille piaule, dit-il enfin d'une voix glacée. Pourquoi vous l'entretenez pas un peu ?

— Et pourquoi diable je devrais l'entretenir, mon loulou ? ricana le gus.

— Comment c'est que tu m'as appelé ? grogna Bolan.

Le mec grimaça un sourire, et tendit ses deux mains en avant :

— Vous frappez pas ! C'est ma façon à moi de vous mettre à l'aise. Comment vous voulez que je vous appelle ?

— Dis-moi monsieur Lambretta.

Le manitou au petit pied rigola doucement avant de reprendre :

— D'accord. Et maintenant, que puis-je pour vous, Monsieur ?

Bolan alluma une cigarette sans se presser, et continua de promener son regard alentour : cette manche-là, il fallait la mener en douceur, juste à peine appuyée.

— Strictement rien, Cow-boy, fit-il, en soufflant lentement la fumée de sa cigarette. Où est Dolly ?

Le sourire du mec commençait à se crisper un peu :

— A l'intérieur. Qu'est-ce qui arrive ?

— Que dalle, fit Bolan, (Il prit le gars par le bras, et l'entraîna vers la baraque). Eh, cool, mon pote !

Le gars devenait nerveux comme une puce :

— Vous venez de la part de monsieur Copa ? qu'est-ce que… ?

— J't'ai dit de rester cool, t'as pas compris ? Je viens pour la gonzesse à Léonetti, rien d'autre.

Le gars eut l'air immensément soulagé :

— Oh, je vois, fit-il, jovial à nouveau. Je m'en doutais. Je l'avais dit à Dolly, d'ailleurs : c'est la seule chose logique à faire, non ? Ça coule de source. Je veux dire, putain ! faut se débrouiller avec ce que l'on a sous la main !

Tout en parlant, il introduisait une clef dans la serrure. La porte s'ouvrit, et le mec invita Bolan à le précéder à l'intérieur.

— On est tous super-désolés pour ce vieux Dandy, mais…

— Ouais, grommela Bolan. Et il avança dans la maison.

Contrairement à l'extérieur, l'intérieur était nickel : un vaste hall d'entrée littéralement princier, avec des statues de marbre et des tentures de velours rouge, donnait, par un porche voûté, sur une salle immense qui à l'origine devait être une salle de bal. Maintenant, elle servait sans doute à des festivités d'un genre plus érotique. Elle était décorée avec un luxe clinquant, parfaitement délirant. Tout au fond, un escalier à double révolution, conduisait à une vaste galerie tout aussi fastueuse.

Une jolie femme d'une trentaine d'années environ s'avança pour accueillir les deux hommes. Sans elle, faut dire, le lupanar aurait pas mal perdu. Elle était foutrement bien balancée, roulée et rebondie à souhait, là où il fallait. Sa tenue d'intérieur un genre pyjama complètement transparent, était un vrai régal pour les yeux. Ses cheveux roux sans doute un peu trafiqués encadraient gracieusement son visage avenant. Mais c'était cependant le visage d'une femme qui avait bourlingué partout, les yeux grands ouverts, et en avait conclu que la vie n'était pas toujours marrante.

Bolan sentit surgir en lui un élan de sympathie pour ce visage marqué.

Le manitou faisait les présentations :

— Voici monsieur Lambretta, Dolly. Il vient chercher notre Russe blanche.

— Pourquoi ? fit-elle en regardant Bolan droit dans les yeux.

— Je n'ai pas posé la question, répliqua froidement Bolan, en lui rendant son regard.

— Je devrais peut-être le faire moi-même ?

— Si ça vous chante. Mais grouillez-vous, il n'aime pas attendre.

— Je sais, fit-elle paisiblement. O.K., de toute façon, je ne suis pas mécontente de la voir s'en aller. Franchement, elle ne m'a apporté que des ennuis. D'abord, elle ne dit pas un mot d'anglais. Et puis elle foutait la zizanie chez les autres. Il a fallu que je lui file un calmant. Vous allez devoir la porter. Et dites bien, à monsieur Copa, que j'aimerais autant qu'il la vire ailleurs, quand il en aura terminé avec elle.

— Allons, Dolly, fit le manitou, scandalisé, tu sais bien qu'il peut pas dire une chose pareille !

Et il jeta à Bolan un regard d'excuse, avant de poursuivre :

— Allons-y, je vais vous donner un coup de main.

Ils grimpèrent les escaliers en silence, la femme sur leurs talons.

Smiley partageait une chambre minuscule au grenier, avec une autre fille, une pauvre épave lamentable de seize ans tout au plus, avec de grands yeux lumineux, et un visage terrifié. Tout juste consciente, Smiley était en chemise de nuit, un truc ultra-léger, qui lui descendait jusqu'aux pieds. Elle n'eut pas l'air de reconnaître l'homme qui se penchait sur elle et ne protesta pas quand il commença à l'examiner avec une infinie douceur.

— Un calmant, mon cul, grogna Bolan. Vous l'avez complètement pétée, oui ! Elle en a pour un moment avant de retrouver sa tête !

Sur l'autre lit, la pauvre épave se souleva sur un coude, et dit d'une voix toute tremblante :

— Elle est O.K. Elle a recommencé à bouffer un peu, cette nuit. Et je l'ai accompagnée faire pipi, tout à l'heure. Elle est…

— Ferme ta gueule, Donna ! fit durement la bonne femme.

La fille battit des paupières, et ferma ses grands yeux tristes, avant de s'allonger, tournée du côté du mur.

— Trouvez-moi ses fringues, grogna Bolan, et celles de Donna aussi. Je l'emmène avec nous.

— Eh, minute, fit Dolly.

— Grouille, nom de Dieu !

— Donna a pas terminé le cours. C'est trop tôt pour…

— T'es sourde ou quoi ! rugit Bolan. Obéis et ferme ta gueule !

La môme bondit du lit :

— Ouais, Dolly, fit-elle haletante, c'est une vache de bonne idée. Je peux m'occuper d'elle. Je m'en…

— C'est vrai, c'est une bonne idée, dit vivement le manitou à la manque, tout en entraînant la femme vers la porte. Va chercher vos vêtements. Monsieur Lambretta sait très bien ce qu'il fait.

Quelques minutes plus tard, la bagnole de monsieur Lambretta redescendait l'allée en direction du portail. Bolan s'y arrêta, titilla un peu le mécanisme de fermeture, la grille s'ouvrit, et il s'éloigna rapidement, pour rapatrier au plus vite ses deux princesses.

— Ça va, Petite ? demanda-t-il doucement, en regardant dans le rétroviseur la môme aux yeux terrifiés.

— Oh, oui, Monsieur, impeccable.

— Prépare-toi à une jolie surprise. On t'embarque pour un changement d'air. Tu vas retrouver des gens tout polis, tout gentils. Va falloir que tu les aides. O.K. ?

— O.K., murmura la fille.

Smiley était encore à côté de ses pompes, et sa tête dodelinait sur l'épaule de la môme.

A quelque deux cents mètres de l'école, Bolan bifurqua dans une impasse où une ambulance et d'autres véhicules attendaient. Toby Ranger et Tommy Anders, visiblement sur des charbons ardents, se précipitèrent à sa rencontre.

— Elle est O.K., les rassura Bolan. Un peu groggy, mais elle s'en remettra.

Déjà Toby s'était engouffrée sur le siège arrière, tandis qu'Anders, accoudé à la vitre de Bolan lui posait la main sur le bras :

— Et Carl ? demanda-t-il. Pas de nouvelles ?

— Pas encore. Vous avez votre juge sous la main ?

— Oui. Et ton Oxley, on en a profité pour le mettre à l'ombre.

— C'est bon grimaça Bolan, les autres vont le rejoindre. Smiley est dans le cirage, mais la môme pourra filer de la pitance au juge. Faut les alpaguer aussi sec.

— T'inquiète, assura le comique.

C'était une équipe de choc, et elle avait pas l'habitude de laisser traîner, Bolan le savait. Ils allaient foncer sur l'école, et faire place nette, avant que manitou et Dolly aient fait « ouf ». Et, bien sûr, en respectant scrupuleusement la tortueuse procédure de la légalité. Quant aux chefs d'inculpation, ils ne manqueraient pas : enlèvement, traite des blanches, détournement de mineurs, outrages aux bonnes mœurs, etc.

— Et surtout, pas de caution, Tom, murmura Bolan. Je ne veux pas retrouver ces gars-là dans la rue pendant les jours qui viennent. Il ne faut surtout pas qu'ils puissent communiquer.

— Te bile pas, ricana l'autre, la caution, ça marche que si t'es au trou. On va se contenter de les mettre au frais pendant vingt-quatre heures.

— C'est drôlement risqué, grommela Bolan.

— Ouais, mais on peut rien faire d'autre ?

— Dis plutôt, vous ne voulez rien faire d'autre.

— T’es pas vraiment à l’aise avec nous, on dirait, hein l’Ami ?

— Pas vraiment, comme tu dis, admit Bolan.

Les ambulanciers avaient dégagé Smiley.

Anders prit la pauvre môme éplorée dans ses bras et Toby Ranger se pencha à la fenêtre de Bolan, pour lui refiler un rapide baiser :

— Ça va aller, chuchota-t-elle.

— Sois sympa avec la gosse, grommela Bolan. Elle en a vu de toutes les couleurs. Ne la rudoie pas trop, hein, Toby.

Il enclencha la marche arrière, et s’en alla rapidement. Le temps pressait, maintenant.

Et fini l’heure de la douceur. Il allait devoir frapper dur, doublement dur même.

CHAPITRE VIII

Carl Lyons et Smiley Dublin – monsieur et madame Carl Léonetti – avaient pris contact, en Orient, avec Dandy Jack Clemenza, un « mafioso » subalterne, mais aux dents très longues, qui caressait le rêve de devenir le roi de l'Héroïne, pour toute l'Amérique du Nord. Clemenza était en pourparlers avec le consortium des Familles de la Mafia. Avec leur bénédiction, il pourrait alors centraliser toutes les importations de drogue; la Mafia, de son côté, se chargeant de la distribution et de la vente, sur l'ensemble du territoire.

En gros, c'était le schéma prévu et mis au point par Lyons et Dublin. Mais il s'inscrivait dans le cadre d'une opération d'une toute autre envergure, raison pour laquelle, leurs petits copains, Tom Anders et Toby Ranger, se faisaient un sang d'encre à leur sujet.

Pendant que Lyons et Dublin goûtaient les charmes du Triangle d'Or, Anders et Ranger, de leur côté, n'avaient pas chômé, s'efforçant d'organiser une sorte de vaste conspiration, sur l'ensemble du territoire nord américain, destinée à étrangler, puis à décapiter tout le réseau du crime organisé. Tout comme les Fédés, quelques années plus tôt, avaient prétexté la fraude fiscale, pour mettre leur nez dans des magouilles infiniment mieux protégées, de même le groupe du SOC espérait, grâce à la drogue, s'infiltrer dans des réseaux organisés, impossibles à coincer.

Depuis quelques années, en effet, le code pénal offrait toutes sortes de garanties aux criminels, en particulier depuis la loi sur l'obtention illégale de preuve. Si bien que les professionnels du crime couraient à l'air libre, et se bidonnaient tout à loisir, en continuant de ridiculiser le concept de Liberté, et en bafouant les droits de leurs congénères. Pour Bolan, les nobles penseurs auteurs des lois, qui passaient leur vie à refaire le monde pour améliorer la société, n'étaient guère que des esthètes perdus dans les nuages, et manquant cruellement du sens élémentaire de la réalité. Pour eux, le problème du crime et du châtiment se réduisait à un jeu caricatural entre les bons d'un côté et les mauvais de l'autre. Le tout noyé dans l'éternelle

dialectique opposant le droit à la justice, et sans s'attarder une seule seconde sur les droits élémentaires de la société elle-même.

Bolan n'était pas un juriste chevronné, mais il avait néanmoins une ou deux convictions : tout honnête citoyen doit jouir de la possibilité de marcher librement dans la rue, sans crainte, et sans risque de se faire violer, psychiquement ou physiquement. De même, tout honnête citoyen a le droit de travailler, d'économiser, de construire et de posséder.

Cela exclut donc le vol, le banditisme, la violence…

Mais pour les nobles penseurs, le problème n'était pas là. Avant tout, il fallait respecter certaines règles qui, à leur tour, conserveraient le jeu de la justice. Le reste – c'est-à-dire la réalité – importe peu.

Malheureusement, Bolan, lui, vivait collé à la réalité. Les règles du jeu, il s'en foutait. En revanche, des individus comme ceux du groupe SOC, devaient s'y plier, et cela expliquait la situation actuelle, les risques et les dangers invraisemblables encourus par leurs hommes.

Le SOC cherchait à s'infiltrer dans un milieu très structuré et super-protégé, dont les membres connaissaient mieux que personne toutes les règles du jeu, et s'en foutaient joyeusement. Ils avaient appris depuis longtemps à les tourner et à jongler avec. D'ailleurs, les dés étaient pipés à leur avantage, puisque seuls leurs adversaires étaient tenus de se soumettre aux règles. L'infiltration SOC, apparemment, avait démarré sur les chapeaux de roue. Et puis, Dieu sait pourquoi, un maillon avait lâché. Lyons, pour le compte de Clemenza, avait convoyé toute une cargaison de came jusqu'à un point donné, en Amérique du Sud. Là, un autre convoyeur avait pris le relais pour introduire la drogue aux Etats-Unis, via l'Amérique Centrale.

D'après le plan prévu, Lyons aurait dû regagner l'Extrême-Orient, sitôt sa mission préliminaire terminée. Au lieu de quoi, il s'était rendu à Nashville pour tenter de réparer la bavure, raccrocher le maillon manquant et avoir une entrevue avec les pontes, chargés de la distribution. Et c'est là qu'il s'était planté, et ça risquait de lui coûter cher…

Bolan ne donnait pas lourd de sa peau.

Pendant ce temps, le jeu avait continué. Les joueurs avaient repris leur place sur l'échiquier véreux, car il n'y avait rien à gagner à se lancer, tête baissée, dans une bagarre douteuse. Ainsi Anders et Ranger poursuivaient leur besogne en douce, espérant envers et contre tout que la manche n'était pas définitivement foutue.

Mais ça sentait bien mauvais ! Alors, en désespoir de cause, ils avaient appelé Bolan, un peu comme des joueurs sûrs de perdre tentent un ultime coup d'esbroufe. En regardant les choses de très près il y avait là, violation, mais l'enjeu était fichtrement plus important que toutes les considérations esthétiques sur les droits et non-droits garantis aux citoyens, par un gouvernement planant dans les nuages. Bolan comprenait bien le désespoir de Tommy et Toby. Mieux, il le partageait. Il leur avait promis d'y aller sur la pointe des pieds, tout en douceur. Mais il savait maintenant que l'heure n'était plus à la douceur.

Il avait affaire à une organisation drôlement bien structurée. Et Ray Oxley lui avait clairement laissé entendre que la magouille de Nashville ne suivait pas le schéma habituel des entreprises de la Mafia. C'était bon à savoir, mais cela ne simplifiait pas sa tâche. Il lui fallait donc avancer à tâtons et se fier essentiellement à son instinct. Pour l'instant, il n'avait rencontré que de la broutille : des petits marginaux du crime organisé, bien contents d'exploiter leurs minables combines sur des petits territoires à peu près indépendants, juste à la limite de l'emprise de la Mafia.

« Roxy Artists Management Inc. » était un bon exemple de cette magouille de mange-merde. Malgré ses véhémentes dénégations, Oxley en était propriétaire. Il détenait vingt-trois pour cent des actions. Mais c'était tout ce qu'il possédait dans ce monstrueux holding qui chapeautait différentes marques de disques, des auditoriums, des agences de locations, des théâtres, des clubs, des hôtels, et autres casinos, éparpillés dans tout le pays.

Bolan savait qu'en y regardant de plus près, il découvrirait tout un réseau de filiales, allant de l'entreprise de promotion et gestion jusqu'aux laveries automatiques, en passant par des prestations de services telles que cette Académie Juliana et sa sordide école de perfectionnement d'un style particulièrement répugnant.

Oui, Bolan ne se sentait pas vraiment dépaysé dans le jeu de Nashville. Seuls les joueurs – ceux qu'il pouvait voir, du moins – faisaient la différence. Mais elle était d'importance, car c'est eux qui garantissaient leurs partenaires d'un niveau supérieur, en empêchant l'adversaire de s'infiltrer. Pourtant, Bolan en était à peu près sûr, soigneusement camouflées en haut lieu, c'était toujours les même vieilles bordilles qui tiraient les ficelles.

L'Exécuteur commençait à comprendre l'intérêt subit du Département de la Justice pour Nashville. Les entreprises de la Mafia ont souvent les apparences de la légalité, mais l'esprit même de la Mafia ne tolère que la destruction et la corruption.

« Roxy Artists Management Inc. » n'était pas autrement. Les mêmes intérêts occultes contrôlaient à la fois l'agence de recrutement des artistes et tous les moyens d'assurer leur carrière : des salles de concert, des sociétés d'enregistrement, des marques de disques, peut-être même des stations de radio, des boîtes de publicité, etc. Dans ces conditions, n'importe quel talent en herbe, mâle ou femelle, prometteur ou pas, tombant sous la pogne de « Roxy » était la proie idéale : le môme allait être exploité, pressé comme un citron, pressuré à mort, avant d'être rejeté, nu et cru sur le pavé, pour laisser la place au suivant. A moins qu'on ne le juge apte à la prostitution, mûr pour la drogue, particulièrement doué pour le vol organisé, ou Dieu sait quelle autre saloperie. Oui, comme toujours, partout où on la trouvait, la Mafia apparaissait comme un immonde chancre cancéreux rongeant la société.

A Nashville, Oxley et sa firme n'étaient ni plus ni moins qu'une monstrueuse tumeur menaçant de contaminer toute la structure sociale édifiée autour de l'industrie du spectacle. Alors, les considérations esthétiques, Bolan s'en foutait pas mal !

Avant Nashville, Bolan avait vaguement entendu parler d'une charogne particulièrement rapace, nommée Nick Copa – ou Cupaletto, Copaletta, Cupaletti, Copolleto, suivant les endroits. C'était un cousin de feu Antony Cupaletto, dit Tony-la-Terreur, de la Famille de Californie. Copa avait maintenant quarante-deux ans, et son casier judiciaire ne mentionnait pas de crime. Il avait pourtant passé une jeunesse mouvementée, en tant que suppôt particulièrement sanguinaire de la Famille Di George, en Californie

du Sud. La Brigade Fédérale Anti-Crime n'avait rien retenu contre lui, encore que tout récemment quelqu'un – Dieu sait qui – avait ponctué son nom d'un point d'interrogation.

En revanche Gordon Mazzarelli, dit Gordy-le-Dingue, était bien connu de la Police Fédérale : à l'âge de trente-cinq ans, c'était un tueur professionnel confirmé, et quand bien même il n'avait jamais été reconnu coupable de meurtre, il avait un casier judiciaire à rallonges : depuis treize ans, on le retrouvait mouillé dans des affaires criminelles particulièrement violentes et dégueulasses. Il était un inconditionnel de la Mafia, et dans le Milieu, on le considérait comme un dangereux sadique, sanguinaire et sans scrupule. Autant dire que là où il passait, on lui laissait de l'air…

Mazzarelli s'était installé au Tennessee depuis quelques mois seulement, à peu près à la même époque que Copa. Apparemment donc aucun rapport entre les deux hommes : Copa était de Californie, Mazzarelli, de Chicago, et il avait toujours opéré dans le Middle West. Jusqu'à tout récemment, du moins.

Pour l'esprit méthodique de Bolan, la scène de Nashville ressemblait à un patchwork assez déroutant. Mais peut-être était-il lui-même responsable de cette nouvelle forme de structuration de la Mafia : il avait tant et si bien démantelé le réseau national, au cours de ses campagnes successives, que le Milieu, privé de ses chefs, avait dû, pour renaître de ses cendres sanglantes, élaborer un système d'organisation original.

Et l'Exécuteur allait renifler tout ça de plus près, et il allait malgré tout, mettre au point une opération-douceur. Oh, pas pour des considérations esthétiques ! Simplement parce qu'il avait un immense respect pour les gars du SOC, et qu'il ne voulait pas bousiller leur plan minutieusement préparé depuis des mois.

Opération-douceur, d'accord, mais c'était quand même une Guerre, qu'il allait livrer, et l'ennemi n'était pas un ange. Alors, si la douceur n'amenait rien d'autre que le cadavre bouffé aux mites de Carl Lyons, faudrait passer aux méthodes dures, et la guerre allait prendre un autre rythme.

A condition, bien sûr, que Bolan n'y laisse pas sa peau avant. Et ça, aucun code pénal ne le lui garantissait. Restait donc la loi de la jungle, un code brutal que l'Exécuteur connaissait par cœur.

CHAPITRE IX

Le petit hélicoptère décolla, avec un palpitement de libellule en folie, et s'éleva au-dessus de la ville, pour prendre un cap sud-est.

— Il y en a seulement pour quelques minutes, annonça Grimaldi à son passager.

Bolan hocha la tête en silence, et continua de se préparer. La rivière était déjà loin derrière, et le périmètre urbain se faisait de plus en plus clairsemé : d'abord les faubourgs, puis la campagne verte, à perte de vue. C'était vraiment le pays de l'herbe grasse et drue, une sorte d'îlot coincé entre la haute chaîne de montagnes des Highlands, à l'est, et le delta du Mississipi à l'ouest. Les géographes appelaient cette région le « Belvédère des Highlands », mais ses habitants disaient plus simplement : le pays de Dieu. Et sur ce point, Bolan était bien d'accord avec eux. Hélas, le pays de Dieu risquait fort de se transformer en antichambre de l'Enfer…

Bolan avait terminé de transformer sa coiffure : ses cheveux étaient d'un noir de jais à nouveau, et coiffés de façon plus conventionnelle. Il était fringué super-chic, avec le Beretta Belle discrètement niché dans un baudrier en bandoulière, sous son bras.

— Alors, comment tu me trouves ? demanda-t-il au pilote de la Mafia ?

— T'es beau comme un soleil, mon gars, marmonna Grimaldi, qui sentait mal cette opération, et qui avait essayé par tous les moyens d'en dissuader Bolan. Sans y parvenir.

— Alors, je suis ton homme, Jack, fit Bolan, jovial.

Grimaldi lui lança un regard de biais :

— T'as intérêt à faire vachement gaffe où tu mets les pieds. Je te l'ai dit, je n'ai pas pu faire une vraie reconnaissance. Cette planque, crois-moi, c'est pas du nougat. Ça pue la poudre dans tous les coins. J'ai repéré six bagnoles sur le parking principal. Il y a un garage qui peut en contenir au moins quatre. L'héliport est à cinquante mètres environ, sur l'arrière de la baraque principale. Vu d'en haut, il a l'air de pas mal servir. Et puis, ces putains de prétendus hangars à bestiaux… Ecoute, j'ai pas zieuté l'ombre d'un troupeau : pas de

chevaux, pas de vaches, que dalle. Mais je te garantis qu'il s'y passe des choses, dans ces bâtiments annexes. On voit des mecs partout, affairés comme des sauterelles. Je te le dis, même à cinq cents mètres d'altitude, ça pue la poudre. Alors, gaffe à ton cul, mon pote.

— Merci du conseil, répliqua légèrement Bolan.

Bien sûr, il aurait cent fois préféré effectuer une petite reconnaissance discrète, avant de s'aventurer dans le repaire du grand méchant loup. Mais le temps pressait, et il devait bien se contenter du survol rapide que Grimaldi avait effectué pendant que les autres s'affairaient à l'Académie Juliana. Le pilote de la Mafia, n'avait pas tellement apprécié le domaine de Nick Copa, une propriété soigneusement retranchée au fin fond des Highlands.

Bolan s'obligea à penser aux côtés positifs de l'opération : il y en avait quand même un ou deux…

— Nous y voilà, Sergent, fit brusquement Grimaldi. Regarde juste au milieu de la ligne d'horizon.

Bolan distinguait un ensemble de bâtiments, accrochés à flanc de coteau d'une crête boisée. Devant, et tout autour, de vastes prairies en pentes douces découpées en enclos, serties de barrières, servant visiblement de protection prétendument naturelle.

L'enfer, ouais, et bien isolé en plus.

Le pilote soupira :

— Tu ne changes pas d'avis ?

— Vas-y, ordonna Bolan, pose-toi, je sors, et tu files. Compris ?

— Et je suis de retour dans une heure c'est ça ? remarqua Grimaldi.

— Exactement, mais ne te pose pas sans mon signal-radio.

— Et si ton émetteur est en panne ?

— Alors, c'est que je le serai aussi, répliqua Bolan le plus naturellement du monde. Pas de bip-bip, pas d'atterrissage. Tu rentres à Nashville et tu annules la fête.

— Et je leur dis quoi, aux autres ?

— Simplement qu'ils ont paumé un homme.

— Putain ! T'en as des façons de parler ! Et après, qu'est-ce que je fais ?

— Tu rentres chez toi, Jack. Avec ma bénédiction d'outre-tombe en prime.

— Nom de Dieu, ça me plaît pas, cette combine.

— Moi non plus. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Tu sais, ils sont capables de te buter, même s'ils mordent à ta salade.

— Merci, mais j'aime mieux ne pas trop y penser.

— On peut encore se trisser !

— On ne se trisse pas, on y va ! Compris ?

Grimaldi obtempéra. Il abaissa doucement sa libellule, et la posa délicatement sur la petite aire surélevée, derrière les bâtiments. Alentour, le désert : pas l'ombre d'une âme en vue.

— Vas-y, Sergent, et mets-le-leur bien profond ! marmonna le pilote.

Bolan lui serra la main et descendit de l'appareil sans un mot. La libellule s'envola sitôt après.

La pelouse était superbe, grasse, verte, impeccablement tondue. A gauche, un court de tennis, à droite des jardins aquatiques plutôt marrants. La maison, une espèce de ranch gigantesque ultra-moderne, tout en glace et pierres de taille : le Paradis.

Mais l'enfer, aussi. Jack l'avait dit, ça puait la poudre !

Bolan sortit de la poche de sa veste, un élégant étui en or. Il tira un cigarillo et le regarda avec attention. Il se savait observé, mais les zieuteurs restaient planqués. Il alluma son cigarillo, et traversa la pelouse, vers la maison.

Pas à dire, il se sentait un peu comme Daniel dans la fosse aux lions. L'homme, que l'hélicoptère venait de déposer, était un VIP mafioso plus vrai que nature. Pas seulement parce qu'il était fringué comme un Milord et clinquant comme un loulou première catégorie, mais surtout parce qu'il émanait de lui une force tranquille, un calme olympien, signe d'une exceptionnelle assurance. Une maîtrise parfaite.

— Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ? murmura Copa, en passant les jumelles à son premier lieutenant ?

— Tu l'as déjà vu ? s'enquit Mazzarelli en s'emparant des jumelles.

— Il me rappelle quelqu'un, et toi ?

Le premier lieutenant reluqua longuement :

— Moi, je l'ai jamais vu, dit-il enfin. Une gueule pareille, jamais. Mais t'as raison, c'est bien ce que tu dis. Nom de Dieu, il ne manque pas d'air ! Paraît que c'est leur saison, à ces mecs-là.

— Pas tout à fait, répliqua Copa. Pas encore en tout cas.

Il reprit les jumelles, et les braqua à nouveau sur le visiteur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On l'efface ? demanda-t-il légèrement.

— Faut d'abord un bon motif, déclara froidement Mazzarelli. Ces gars-là, j'aime pas beaucoup les transformer en marchandise à frigo. On sait jamais.

— Alors, t'as intérêt à lui faire une petite réception gentille, reprit Copa en abaissant les jumelles. Nom de Dieu, mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Peut-être une bouffe gratoche, fit Mazzarelli, et prenant un petit émetteur radio accroché à sa ceinture, il aboya :

— O.K., les gars, amenez-le, mais allez-y doucement.

Copa se détourna de la fenêtre, appuya sur le bouton de son interphone. L'intendant de la baraque lui répondit sur-le-champ :

— Oui, Patron ?

— T'as entendu la musique, Lenny ? On a de la visite en provenance de New York, on dirait. Un Gus tout seul. Prépare le patio. Un truc genre goûter de paroisse, tu vois ce que je veux dire. Un peu de solide aussi, mais très léger. Et puis, colle une ou deux michetonnes dans la piscine. Dis-leur de rester cool et de bien sortir leurs trésors. Préviens aussi madame Copa de nous rejoindre dans dix minutes. Dix minutes, t'as compris, pas plus, pas moins. Allez, démarre.

Quelques minutes plus tard, un costaud de Mazzarelli entrait dans le bureau. Sans un mot, il tendit à son chef un élégant étui de carte d'identification. Mazzarelli y jeta un rapide coup d'œil, avant de la passer à son boss :

— Tapé dans le mille, admit-il avec aigreur. T'en avais déjà vu, avant ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Copa, sans regarder à la carte.

— Un As de Pique. Marrant, non ? Après tant d'années, c'est la première fois que j'en croise un.

— Il vient quand même pas nous chier un pendule, marmonna Copa. Et, ouvrant l'étui, il regarda la carte à jouer plastifiée :

— As de Pique, Gordy, c'est une carte de la mort.

— Je me demande ce qu'il vient foutre, nom de Dieu !

— Moi aussi.

— Tu ferais peut-être bien de te rancarder, histoire d'avoir confirmation.

— Tu parles ! Et illico encore.

Copa prit nerveusement un trousseau de clefs, en choisit une, toute petite, qu'il inséra dans la serrure d'un grand tiroir de son bureau. Il en sortit un objet bizarre qui ressemblait vaguement à un téléphone rétro et le posa délicatement sur son bureau.

— Tu veux que je sorte pour… grommela Mazzarelli.

— Non, non, pas encore. Voyons d'abord qui c'est, ce trou du cul.

Le patron de Nashville chaussa d'énormes lunettes d'écaille et consulta un répertoire, logé sous l'appareil. Puis ils souleva le récepteur et composa une interminable combinaison de chiffres et de lettres. Trente secondes plus tard, il avait établi sa communication avec New York, via Atlanta, Dallas, Denver et Boston. A l'autre bout, une voix métallique épela : « Contact VIP », dans un grésillement qui ressemblait beaucoup à un brouillage.

— Ici, District Trois, annonça Copa, je désire une vérification de carte.

— Ne coupez pas.

Nouveau cliquetis dans la ligne, et presque immédiatement après, une autre voix :

— Bureau Central.

— O.K. ! Ici District Trois. Flambeur en ligne. Désire confirmation carte noire.

— Quel numéro Monsieur ?

— Qui est en ligne ?

— Commissaire général. Monsieur.

— O.K., la couleur est pique. Le numéro : 02, –, 02, –, 111.

— C'est une Main Pleine, Monsieur. Je ne peux pas vous donner la confirmation. Il faut que je vous passe en haut lieu.

— Eh bien, allez-y nom de Dieu, et grouillez. Le gars attend.

— Un instant, je vous prie.

Copa posa une main sur le combiné, et demanda à son lieutenant :

— Qu’est-ce que ça veut dire, une Main Pleine ?

Mazzarelli lança un regard anxieux vers la porte :

— Nom de Dieu, là, tu me colles ! Ça ressemble drôlement à un ancien « gros », mais ils sont en perte de vitesse, par les temps qui courent.

— Exact, fit Copa en secouant le téléphone avec colère. Putain, qu’est-ce qu’ils font chier, avec leur lenteur bureaucratique ! J’ai jamais vu un… bon, Gordy, amène le type au jardin, tu veux ? Mais garde-le à l’œil. Tu le traites bien, mais tu le lâches pas d’une semelle. Y en a peut-être pour un moment, avant qu’ils me filent la confirmation.

Mazzarelli hocha la tête et sortit rapidement pour accueillir le visiteur.

Copa attendit en fumant, devant le téléphone silencieux, les yeux braqués sur la carte. Un As de Pique, c’était déjà pourri. Mais une Main Pleine, c’était carrément monstrueux, et lui, Copa, il voulait surtout rien avoir à foutre avec ces gens-là.

Mazzarelli ne s’était pas gouré, pourtant. La *Commissione* des As connaissait des heures difficiles. A la suite de l’invraisemblable fiasco de New York, qui avait entraîné l’effondrement de l’Empire Marinello, les As avaient été proprement répudiés par le Conseil des Capos qui avaient survécu. Maintenant, les nouveaux patrons leur menaient la vie dure, et l’on disait même que certains d’entre eux n’osaient plus s’aventurer à New York. Faut dire que pas mal de gens avaient de sérieux comptes à régler, avec ces anciens intouchables. Dernièrement, plusieurs d’entre eux avaient été descendus et les langues allaient bon train.

A l’instar de Mazzarelli pourtant, Nick Copa n’avait aucune raison de s’acharner contre les As. Ces mecs, malgré tout, avaient abattu un putain de boulot pendant toute une période où c’était pas vraiment du gâteau. C’est eux qui avaient empêché les Familles de s’entre-massacrer et ils avaient apporté une relative stabilité à une organisation qui, de par sa nature même, était instable. Et, comme il faut bien rendre à César ce qui est à César, Copa leur en savait gré.

Il n’avait pas non plus de raison particulière de supprimer un des leurs, si toutefois l’occasion s’en présentait un jour.

Le raisonnement était valable pour une Main Pleine, itou.

CHAPITRE X

Etrange, le monde que celui de la Mafia ! Comme celui de toutes les sociétés secrètes, il se maintenait grâce à une structure sociale assez rigide, et à un rituel scrupuleusement observé. Dans l'organisation de la Mafia, coutumes et traditions étaient des éléments importants, qui tendaient à se maintenir bien au-delà de la pratique courante. Bolan connaissait bien l'esprit de la Mafia, et c'est sur cette connaissance qu'il basait ses stratagèmes. Il savait que les As avaient perdu leur suprématie – en grande partie d'ailleurs à cause des opérations destructrices qu'il avait menées dans leurs rangs. Au départ, ils s'étaient constitués en élite – une société secrète, au sein même de la grande Organisation secrète – dotée d'un pouvoir et d'une autorité quasi illimités, en particulier pour régler les affaires internes de la Mafia. En réalité, ils étaient une sorte de *Gestapo*. Se faire passer pour l'un d'entre eux était donc un rôle sur mesure pour un homme comme Mack Bolan.

Il l'avait du reste déjà fait plusieurs fois, au cours de sa guerre éternellement renouvelée contre la Mafia. Il n'hésitait pas en effet à réutiliser ce dangereux camouflage, quand le jeu en valait la chandelle. Mais ce n'était pas un rôle que l'on pouvait jouer longtemps, ni pour n'importe quoi. Ses ennemis n'étaient pas des débiles, quand bien même Bolan excellait à les ridiculiser. Et si l'Exécuteur avait survécu jusqu'ici, c'est parce qu'il avait toujours respecté l'intelligence et l'habileté diabolique de l'ennemi. Chaque fois, il s'en était tiré d'un cheveu, jouant sa vie à chaque mot, chaque nuance, chaque expression, chaque geste, sachant que le moindre faux pas pouvait lui être fatal.

Non, ce n'était pas un jeu marrant, même quand les circonstances étaient favorables.

Or, la récente offensive de Bolan sur New York avait légèrement sapé l'autorité de cette Gestapo. On avait même pensé, tout de suite après la crise, que les As ne s'en remettraient pas. Pourtant, dans ce monde étrange, ils avaient survécu, quoique sous une forme bien différente. Ils avaient perdu leur suprématie, et ne pouvaient plus

interférer dans les bagarres sanglantes opposant les différentes Familles. Ils n'étaient plus ni arbitres ni justiciers, mais simplement conseillers. Théoriquement, ils étaient encore censés faire exécuter les décisions prises par le Conseil de Chefs – *la fameuse Commissione* – mais ce Conseil, lui-même, était actuellement en perte de vitesse, à cause de l'instabilité générale de la Mafia. Il ne s'était d'ailleurs plus réuni depuis le fiasco de New York, et désormais la *Commissione* n'était guère plus qu'un bureau exécutif, fonctionnant comme un service administratif. C'est elle qui maintenait les liaisons et coordonnait les différentes opérations entre les groupes de pouvoir et d'influence.

Dans cette jungle prédatrice et sanglante, les As n'avaient donc plus grand-chose à se mettre sous la dent. Certains d'ailleurs avaient été effacés. Règlements de compte banals, dans un monde basé sur la haine et la vengeance. D'autres s'étaient tout simplement évanouis, pour suivre, sans doute quelque part au loin, d'obscures destinées. Et ceux qui restaient en place savaient les dangers qu'ils couraient, au moins jusqu'à l'avènement d'une nouvelle forme de stabilité.

Bolan donc voulait s'infiltrer en douce dans le camp de Copa déguisé en As. Il savait que, dans les circonstances actuelles, le jeu était risqué. Mais il comptait sur cette étrange spécificité de la Mafia, qui veut que l'on respecte coutumes, traditions et rituels, quelles que soient les circonstances. Toutefois il savait que son succès ne tenait qu'à un souffle.

Mazzarelli avait tout d'un ours immonde : une demi-tête de moins que Bolan, mais cent vingt kilos de bonne viande bien saignante, bridée dans un costard marron trop étroit. Des épaules d'un mètre de large, un cou et une tête pratiquement d'un seul tenant, et sans variation de section. La gueule était surprenante : hormis les cheveux coupés en brosse, elle évoquait Lou Costello, un acteur d'avant-guerre, depuis longtemps disparu. Elle affichait le même air d'innocence tragi-comique, presque fragile. Mais Bolan avait des yeux pour voir. Ce mec était plus dangereux qu'un serpent à sonnettes en chaleur.

— Appelez-moi Oméga, fit sèchement Bolan sans lui tendre la main.

— O.K., moi je suis Gordy, répliqua l'ours immonde.

Le nom ne lui allait pas beaucoup mieux que la gueule. Le sourire était angélique à souhait, presque désarmant, mais Bolan savait les vicissitudes cachées derrière.

— Alors, ça boume là-bas, au milieu des gratte-ciel ?

— C'est dur, répliqua Bolan.

— Ouais, je m'en doute. J'y ai pas été depuis longtemps. Faut dire que je la déteste, cette putain de ville.

— Oh elle est O. K., fit Bolan-Omega. Moi c'est Chicago, que je peux pas blairer.

Les petits yeux innocents se plissèrent un brin :

— Et Nashville, ça vous plaît ?

— Mieux que Chicago en tout cas.

— Moi, je suis de Chicago-Est. Vous le saviez ?

Pardi qu'il le savait, Bolan. Et il connaissait bien ce petit jeu aussi :

— Chicago-Est, c'est le pire, fit-il aimablement.

Cette petite passe d'armes verbale était un préliminaire indispensable : elle servait à fixer la position respective des deux protagonistes. N'importe quel gosse à l'école connaît bien ce jeu.

— Ah ouais ? fit Mazzarelli.

— Ouais, répliqua Bolan. Et vous ?

Le mec fit machine arrière avec un petit gloussement :

— O.K., O.K. C'est pour ça que je suis venu me balader vers le sud. Et j'crois bien que je pourrais y couler des jours heureux, jusqu'à ma mort.

Ça, Bolan y veillerait.

— Nick se fait confirmer ma carte, pas vrai ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous feriez à sa place ?

La règle du jeu voulait maintenant que Bolan batte un peu en retraite. Il répliqua, en riant doucement :

— J'espère qu'il a un gus valable en ligne. Pas un de ces cinglés avec un sens de l'humour macabre et malsain.

C'était juste bien : ni trop, ni pas assez. Mazzarelli eut un sourire presque sincère et brandit une pogne charnue comme un jambon. Bolan la serra et lui rendit son sourire. L'ours immonde déclara alors :

— Content que vous soyez venu jusqu'ici. Nous allons vous recevoir dans le jardin. Vous verrez, c'est très joli. Je suis sûr que ça vous plaira. Nick voudrait que vous vous sentiez ici, chez vous. Vous restez quelque temps ?

— Hélas non, on m'attend ailleurs, fit Bolan avec dans la voix des regrets éternels.

Ils traversèrent une vaste salle à plafond voûté. Deux des murs maîtres étaient en glace. Donnant sur un jardin un peu surélevé, en surplomb de la piscine. Les piscines plutôt : l'une, la plus grande, servait à s'y baigner, mais les autres – Dieu sait combien – étaient en réalité des bassins remplis de mille espèces de plantes aquatiques, rassemblées autour de la piscine centrale, créant un cadre tropical du plus heureux effet. Des plantes exotiques en pots et des arbres miniatures parachevaient le décor. Bref, un vrai paradis…

Deux nénettes superbes, en bikini super-réduit, donnaient à l'ensemble une dimension très humaine, sinon sexy.

— Pas mal, hein ? fit Mazzarelli, pétant de fierté.

Bolan se mit à rire doucement :

— Je me demande si je ne vais pas m'incruster quelque temps.

— Ne vous gênez surtout pas, fit l'ours. De toute façon, ici, été, hiver, c'est toujours pareil.

Ouais, très clair : le jardin tout entier était, en quelque sorte, inséré dans une structure métallique en forme de dôme, garnie d'énormes panneaux de verre teinté. Et les châssis, évidemment, étaient amovibles, pour pallier les rigueurs des changements de saisons.

— Je crois que je me ramollirais, si je vivais ici, marmonna Bolan.

Mazzarelli éclata de rire :

— Risque pas ! Avec Nick, c'est impossible. D'ailleurs, quand on parle du loup…

Le Seigneur des lieux venait de pénétrer dans le jardin par une autre baie vitrée. C'était un homme de taille moyenne, assez beau, presque distingué. Dès qu'il le vit, Bolan sentit sa mémoire s'activer fébrilement pour ramener au présent tous les éléments qu'elle avait stockés sur Nick Copa. Voilà, ça y était, se dit l'Exécuteur. Il y a bien longtemps, on l'appelait le *Professeur* à cause de la passion qu'il portait aux bouquins. Il caressait même, disait-on, l'ambition de

devenir écrivain, jusqu'au jour où il avait reçu un sévère rappel à l'ordre, quand on avait découvert qu'il tenait un journal clandestin, en vue de publier sa biographie. C'était il y a bien longtemps. Il était alors au service de Julian Di George, le défunt Seigneur de Los Angeles. En revanche, on ne savait pas grand-chose des activités de Copa ces dernières années.

Il s'avança, la main tendue, avec un large sourire.

— Oméga… C'est un plaisir, vraiment.

Bolan lui serra la main, et ils s'assirent autour d'une petite table, non loin d'un bosquet de palmiers nains. La piscine s'étendait juste devant eux, trente mètres environ en contrebas. Les filles barbotaient gentiment, sans faire trop de bruit. Bolan les identifia illico pour ce qu'elles étaient : des starlettes à la manque en rupture de plateau, balancées dans le décor exactement au même titre que les plantes en pot. Deux tueurs baraqués en veste blanche, s'affairaient cérémonieusement autour d'une fastueuse table roulante, sur laquelle était posé un plateau de rafraîchissements.

L'heure était à la conversation mondaine.

— Oméga pense qu'il deviendrait flemmard, s'il vivait ici, Nick, dit Mazzarelli. Tu le crois, toi ?

Le Seigneur de Nashville eut un petit rire poli, avant de répondre :

— Il te met en boîte, Gordy. Oméga est le gaillard le plus rude de New York. Alors, méfie-toi. Il n'est pas venu jusqu'ici pour s'abandonner aux délices du Jardin d'Eden.

— C'est vrai, admit Bolan en souriant. Mais si ça continue, je vais m'y laisser prendre. Ça a dû vous coûter une fortune, cette propriété, Nick ?

— Oh, fit le Capo avec un petit geste de dérision, à quoi sert le pognon, sinon à améliorer la qualité de la vie ? Ici, j'ai cent cinquante hectares : c'est mon petit royaume à moi. Et j'y trouve tout ce que je veux, tout ce que je peux désirer. Ça n'a pas de prix vous savez.

— J'suis bien d'accord, fit Bolan.

Mazzarelli, pour sa part, était resté en rade au milieu de la conversation.

— De quoi que je devrais me méfier ? demanda-t-il d'un air songeur.

Copa fronça les sourcils en regardant Bolan, et laissa échapper un rire étouffé :

— Eh bien ! Oméga, il devrait se méfier de quoi, notre ami ?

Bolan resta de marbre. Le temps de la conversation mondaine était terminé. Très doucement, il répondit :

— Oh, de tas de choses !

A nouveau, la nuance y était, ni trop, ni pas assez, juste ce qu'il fallait.

Et l'ours immonde n'eut pas l'air d'apprécier.

— T'as vérifié la carte de ce gars, Nick ? demanda-t-il sur la défensive.

— Bien sûr, fit Nick en tendant cérémonieusement l'étui de cuir à Bolan. C'est bien un As, fit-il à l'adresse de Mazzarelli, un As dans une Main Pleine. Oméga est chez lui, sur ce territoire. S'il veut quelque chose, il n'a qu'à le demander.

Puis regardant Bolan, il ajouta :

— Maintenant, parlons d'homme à homme.

— Je vous reconnais bien là, Nick, fit Bolan en hochant la tête.

La encore, le *Professeur* fut sensible à la nuance.

— Merci, dit-il. Voilà ce que j'ai à vous dire : moi, les emmerdes de New York, je suis pas au courant, et je veux pas savoir. Je n'y suis pour rien et ça ne me touche pas. Ils ont leurs affaires là-bas, moi j'ai les miennes ici. L'administration, j'ai pas à m'en plaindre. Vous, les gars, vous avez fait un boulot de titan et ma porte vous sera toujours ouverte. Vos problèmes seront les miens et vice versa. Je vous le répète, ma porte vous est ouverte et ma maison est la vôtre. Mais je navigue sur un rafiot nerveux. Je ne veux pas vous voir magouiller dans quoi que ce soit, sur mon territoire, sans m'en avoir affranchi d'abord. C'est clair ?

— Assez, répliqua Bolan sans se mouiller davantage.

— Alors, qu'est-ce que vous venez renifler ici ?

— Je cherche Carl Léonetti.

— Qui ça ?

Bolan regarda Mazzarelli droit dans les yeux, mais sa réponse pourtant s'adressait à l'autre.

— Vous vous souvenez de Roberto, pas vrai ?

— Ouais – vaguement.

— Carl, c'est son gosse.

Copa réfléchit un moment, avant de répondre très paisiblement :

— Eh bien, ça date pas d'hier ! La femme de Roberto a disparu avec le môme, il y a au moins dix ou quinze ans. Ne me dites pas que vous les cherchez encore ?

— La femme est morte en effet, il y a dix ans. Mais le minot, non. Il est arrivé à Nashville, la semaine dernière. Mais on le réclame à New York, et je suis là pour le ramener.

Les yeux de l'ignoble Mazzarelli étaient réduits à deux fentes, maintenant, mais son visage n'en gardait pas moins une expression parfaitement angélique :

— Vous êtes venu pour le buter, c'est ça que vous voulez dire ? demanda-t-il.

— Je veux dire rien de plus que ce que j'ai dit, rétorqua sèchement Bolan.

— Minute papillon ! intervint Copa, visiblement déconcerté. Y a quelque chose qu'est pas bien clair là-dedans. Pourquoi le môme à Roberto traînerait ses guêtres sur *mon territoire* ? Qu'est-ce que c'est, cette salade ?

— O.K., Bolan avait obtenu ce qu'il voulait : la confirmation de ce qu'il subodorait depuis le début. Gordy va peut-être vous expliquer tout ça mieux que moi, fit-il tranquillement.

Copa lança un regard dur à son lieutenant :

— Alors, tu accouches ?

— Je croyais t'en avoir parlé, balbutia Mazzarelli, mal à l'aise.

— Mais de quoi, nom de Dieu ?

— Oh, une broutille ! C'est tellement anodin que j'ai dû oublier. Clemenza est tombé sur le môme à Léonetti, il y a quelque temps déjà, au cours d'une virée d'approvisionnement, là-bas, sur place. D'après ce que j'ai compris, ils ont plus ou moins pris des accords. Mais je n'en suis pas vraiment sûr. Bref, Léonetti a débarqué ici. Je veux dire à Nashville, il y a une semaine environ. Je crois qu'il cherchait un contact.

— Il t'a dit qu'il était grillé ?

— Non, Nick.

— Alors, qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

Apparemment, la conversation ne concernait plus Bolan. Les deux autres avaient presque oublié sa présence. Raison pour laquelle sans doute, il fut le premier à remarquer la jeune femme. Peut-être était-elle là depuis un moment d'ailleurs ? Mais personne ne s'en était aperçu; elle était debout près d'eux, étrange et ravissante, vêtue d'une longue tunique de soie qu'elle quittait avec des gestes lents et calculés. Ses cheveux noirs et raides lui descendaient jusqu'aux épaules, et ses yeux étaient immenses et douloureux. Quel âge pouvait-elle avoir ? Difficile à préciser, mais elle était certainement beaucoup plus jeune que Copa. Et son joli visage, un peu souffreteux, n'était pas totalement inconnu de Bolan.

Il se leva immédiatement pour la saluer :

— Oh, bonjour !

Les deux autres interrompirent illico leur conversation. Copa se dressa, et prit la jeune femme par la main.

— Je vous ai dit que j'avais ici, tout ce que je pouvais désirer, n'est-ce pas ? dit-il à l'adresse de Bolan. Et bien en voilà un échantillon, et non des moindres. Je vous présente madame Copa. Mais sans doute, la connaissez-vous déjà : elle s'appelait Molly Franklin.

Bien sûr. Ce visage, tout le monde l'avait déjà vu quelque part. Molly Franklin était une des vedettes les plus célèbres, de l'industrie du showbise de Nashville. Elle était arrivée, encore adolescente, maigrichonne et sans le sou, fraîchement débarquée d'un tout petit hameau de montagne, avec une valise bourrée de jolies chansons, et une voix inimitable pour leur donner la chaleur de la vie. Elle avait vite conquis Music City, et plus tard, toute l'Amérique, grâce à ses nombreuses apparitions à la télévision.

Bolan inclina respectueusement la tête, et tous les quatre se rassirent autour de la table. Au bout de quelques minutes, Copa suggéra à sa femme d'emmener leur hôte visiter le jardin. Bolan s'éloigna donc avec elle, laissant Copa et Mazzarelli reprendre leur conversation interrompue.

Elle faisait admirer à Bolan un superbe mimosa dont les frondaisons retombaient presque dans la piscine. Sa voix était terne, mécanique et elle commençait à lui révéler les secrets d'un jardin

tropical, sous le ciel du Tennessee, quand, sans crier gare, elle passa à un autre sujet, beaucoup plus captivant pour Mack Bolan :

— Pouvez-vous me tirer de là ? demanda-t-elle tranquillement.

— Comment ? souffla-t-il, pas vraiment sûr de l'avoir bien entendue.

— Pouvez-vous me tirer d'ici ?

— Pourquoi ? Vous pouvez pas le faire toute seule ?

— Si je le pouvais, je ne vous demanderais rien.

— Vous êtes prisonnière ?

— Exactement. Et dans ma propre maison encore. C'est *ma* maison, bon Dieu ! Et il ne me… Emmenez-moi avec vous !

Bolan la saisit par le bras, et l'entraîna au bord de la piscine :

— Toute la baraque est sur le pied de guerre depuis votre arrivée. Un vrai tremblement. Vous n'êtes pas n'importe qui. Alors je sais que, si vous acceptez, je peux me trisser avec vous.

— Je ne voudrais pas me fourrer en plein milieu d'une scène de ménage !

— Qui parle de scène de ménage ? persifla-t-elle, avec un regard venimeux en direction de la table. Il peut tout garder. Moi je veux seulement me tirer d'ici.

— Garder quoi, exactement ?

— Oh, la baraque, la propriété, n'importe quoi, tout, mais pas *moi*. Je veux me tirer.

Voilà qui ne manquait pas d'intérêt. Mais Bolan-l'Audacieux était perplexe… Ça ressemblait fort à une complication supplémentaire qui risquait de compromettre l'issue de sa mission.

— Vous me mettez en position bien délicate, Madame.

— De toute façon, c'est pas ici que vous trouverez ce que vous cherchez, lui répondit-elle.

— Comment savez-vous ce que je cherche ?

— J'ai entendu un peu de votre conversation. Pour le reste, j'ai deviné. Vous ne le trouverez pas ici et elle non plus d'ailleurs. Aidez-moi à me tirer et je vous conduirai jusqu'à eux.

Ouais, la jeune dame ne simplifiait pas les choses, mais c'était intéressant. Très intéressant même…

— Essayez de me convaincre, fit tranquillement Bolan.

— Lui, il est de Singapour. Et sa femme est Russe. Gordy essaye de… Oui, ce mimosa, au-dessus de la piscine, c'est une vraie catastrophe…

Elle avait dérapé de justesse. Copa arrivait dans leur direction. Il était presque derrière eux.

— J'en suis convaincu, dit Bolan à la jeune femme au visage souffreteux. C'est vrai, vous avez là, un vrai problème.

— Il n'y a pas de problème insoluble, pas vrai, chérie ! fit Copa.

— Je ne sais pas, répondit-elle froidement.

— Tout dépend de la manière dont on s'y prend, reprit Bolan en s'adressant manifestement à tous les deux. Et il lança à la jeune femme un regard lourd de connivence : Il faut savoir bien choisir son moment, et son endroit. Moi, c'est ma méthode.

Et se tournant vers le mari :

— Pas vrai, Nick ?

Copa se mit à rire doucement :

— Ecoute bien le Monsieur, chérie. C'est son boulot à lui, de régler les problèmes.

— Je n'ai pas perdu un mot de ce qu'il a dit, répliqua sèchement la jeune femme.

Ouais, Bolan n'en doutait pas. Et elle n'avait certainement rien perdu non plus, de ce qu'il n'avait pas dit.

CHAPITRE XI

Ils se promenaient en silence sur l'un des nombreux sentiers de la propriété. Et ils arrivaient à mi-chemin de la maison et des bâtiments « agricoles ».

— J'espère que cela vous ennuie pas de marcher ? dit soudain Copa. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Au contraire, Bolan était ravi : ça lui permettait de repérer les lieux, et en même temps, il se faisait une idée plus précise sur le bonhomme.

— Vous avez du bol, de posséder une planque comme ça, Nick, confia-t-il. Les villes, maintenant ça devient épuisant. New York, c'est complètement dingue, et les autres ne vont pas tarder à la rattraper.

— Oh, je sais bien, fit Copa. Los Angeles, Chicago, tenez, même Las Vegas : tout est artificiel, bidon, ces grosses agglomérations.

Ils avancèrent encore un peu et la conversation prit un tour plus sérieux :

— Oméga, je ne suis pas tranquille !

— Ah, ah ! C'est Gordy peut-être ?

— Exact.

— Il est avec vous depuis longtemps ?

— Juste assez pour que je commence à me poser des questions. J'étais pas intime avec lui, avant. Je le connaissais seulement de réputation. Et vous ?

— C'est pas pour rien, qu'on l'appelle « Gordy le dingue », répliqua Bolan avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

L'autre eut un sourire aussi, mais c'était davantage une grimace :

— Dingue, d'accord, mais rusé comme un renard.

Bolan s'aventurait en terrain périlleux. Fallait faire gaffe. Aussi déclara-t-il au Seigneur de Nashville :

— Moi, j'ai rien à dire contre lui, Nick. D'après ce que nous savons, le gars est clair.

— Bien sûr, d'après ce que vous savez ! Mais vous pouvez m'expliquer ce bordel, Oméga ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il vous a dit quoi, exactement, Gordy ?

— Il a parlé du môme à Roberto. Paraîtrait qu'il est rentré d'Extrême-Orient pour trouver un contact. Aurait dit qu'il se faisait du mouron, pour les retombées des magouilles de son paternel. Savait pas très bien où il en était. Il se tuyautait en douce. Gordy dit qu'il a rencontré le môme à Nashville et qu'il a dîné avec lui et sa femme. Ils ont un peu causé, histoire de parler, pas plus. Le môme a rien demandé, Gordy a rien proposé. Ils devaient se revoir le lendemain, et c'est le môme qui devait rappeler pour confirmer le rancart. Il a rien fait. Gordy en sait pas plus.

— Si ça se trouve, c'est clair, mais si ça se trouve aussi, ça l'est pas, fit tranquillement Bolan-Omega. Il y a ce qu'on voit, mais il y a aussi ce qu'on ne voit pas.

— Ouais, c'est bien comme cela que ça paraît. Mais pourquoi il raconterait des craques ?

— Ça, c'est votre problème, répliqua Bolan, énigmatique. Mais je voudrais vous assurer d'une chose, Nick… Je ne suis pas venu ici tout à fait par hasard…

— Allez-y ! Accouchez ! Vous pouvez dire tout ce que vous avez sur le cœur.

— O.K. Il semble que vous ayez un os, ici.

— Tiens, elle est bien bonne celle-là ! Dandy Jack a pris une sacré piquette, la nuit dernière ! Vous croyez que je ne suis pas au parfum ? Et ça se tient avec le reste, non ?

— J'en ai bien peur, Nick.

— Gordy et le môme à Léonetti, ils combinent un truc, non ?

— Ouais, on dirait bien. Sauf que le môme, c'est plus un môme, maintenant. C'est un homme, adulte, costaud, baraqué, et qui sait ce qu'il veut.

— Pour ça, je m'en doute, opina Copa.

— Il était l'homme de Clemenza en Extrême Orient.

— C'est sûr, ça ?

— Comme deux et deux font quatre, Nick.

— Je vois, fit l'autre en allongeant soudain une sale gueule d'enterrement.

— Nous, on a notre petite idée, là-dessus.

— Je vous écoute, fit le Seigneur de Nashville.

Il marchait maintenant, sans se rendre compte de la direction qu'il avait prise. Et insidieusement, Bolan se dirigeait vers les bâtiments « agricoles », plus exactement, le grand hangar du milieu, le plus important.

— C'est Léonetti qui avait acheté la cargaison chopée avec Clemenza, la nuit dernière. Il…

— Mais la marchandise n'est arrivée qu'hier. Le môme a débarqué en ville…

— Lui, il devait seulement la larguer en Amérique du Sud. C'est ce qu'il a fait. Mais au lieu de rentrer direct à sa base, il a sauté dans un avion pour Nashville. Pas Memphis, Nick, Nashville.

— Ouais, et pourquoi ?

— Nous, on s'est dit qu'il trimbalait probablement une autre livraison.

— Je vois, fit lentement Copa, après plusieurs secondes de douloureuses réflexions.

Sûr qu'il commençait à voir… Et Bolan aussi, d'ailleurs… Ils étaient juste en face du grand hangar, maintenant. Les énormes portes coulissantes étaient à demi ouvertes. Et l'on apercevait à l'intérieur, des rangées de caisses empilées. Le sol était nickel, propre comme un sou neuf, mais Bolan était encore trop loin pour zieuter dans le détail.

Le Seigneur mafioso absorbé dans ses pensées profondes, ne faisait guère attention à l'environnement :

— Dites, heu… Qu'est-ce que… vous essayez de me dire ? Le plongeon de Clemenza, la nuit dernière, a un rapport avec tout ça ? Je veux dire un rapport direct ?

— Je dis seulement que Dandy Jack avait un concurrent dans l'ombre, répliqua tranquillement Bolan. Appelons-le X, si vous voulez : X donc, débarque une semaine avant la livraison de Dandy; là-dessus, Dandy prend un bouillon, sa marchandise avec. C'est super pour X. Ça le laisse peinard, dans une position très confort. Non ?

— Juste, grommela doucement Copa. Reste Z. Qu'est-ce qu'il fout là-dedans ?

Z, bien sûr alias Mazzarelli.

— Tout dépend de ses rapports avec X, à mon sens, répliqua Bolan.

— Ouais, logique, fit le Boss. Et vous êtes certain de ce que vous avancez ?

— Assez pour avoir rappliqué ici aussi vite que possible.

— Je suis sensible au geste, merci. Donc si je comprends bien, je suis dans la merde.

— Plus ou moins, fit Bolan, mais vous savez, Nick, ça devrait s'arranger. Nous, on est… en position délicate… Enfin… On voudrait pas se mêler de ce qui nous regarde pas.

— Mais non, mais non, assura le Boss, c'est O.K. Je vous dis, j'apprécie votre geste.

Bolan était suffisamment proche du hangar, pour déchiffrer ce qui était inscrit sur les caisses, maintenant. Il s'agissait de matériel électronique.

— Je… Je voulais vous demander… Qui a financé la cargaison ? demanda-t-il.

— Oh, vous savez – il y a toujours plein de monde dans ce genre de truc. Qui finance Léonetti ?

— Toujours les mêmes, répliqua Bolan.

— Je… je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire, admit lentement Copa.

— Le jeu des jumeaux qui se font passer l'un pour l'autre, vous connaissez ? Y a deux gars, mais on croit qu'il y en a qu'un.

— Et qui ça serait, d'après vous ?

— X d'abord, pas de doute là-dessus, et peut-être Z.

— Je vous saisis mal.

— Parlons franchement Nick, voulez-vous ?

— O.K., d'homme à homme. Allez-y.

— Qu'est-ce que ça représente comme pognon, la came que vous avez paumée, la nuit dernière ?

— En investissement, plus d'un million de tickets. A la revente… Nom de Dieu…

— Parlons pas de revente. Occupons-nous du pognon déjà sorti. Vous dites plus d'un million ? Et si je vous disais que la marchandise, saisie hier à Memphis, ne représentait que la moitié de ce million ?

— Vous êtes sûr ?

— J'ai bien dit *si*. Admettons que notre Léonetti ait obtenu un prix exceptionnellement bas à Singapour. Avec le fric dont il disposait, il aurait pu acheter le double de came. Et donc, il espérait peut-être trouver une combine, pour vous vendre deux fois, ce qui vous appartient déjà.

Copa se rongeait les ongles maintenant :

— Continuez !

Personne n'aime moins se faire enfiler que ceux qui gagnent leur vie en enfilant les autres. Rien que d'y penser, Copa avait les tripes en débandade.

Bolan, enfonça le couteau un peu plus profond dans la plaie :

— Franchement, je crois que Léonetti a essayé de *vous* contacter, Nick. Mais il n'y est pas arrivé.

— Ouais, il s'est fait alpaguer par quelqu'un d'autre, en premier.

— C'est à peu près ce que je veux dire, Nick. Et ce môme Léonetti, on l'a plus revu depuis.

Copa commençait à étouffer de rage :

— O.K., merci grogna-t-il. Je vais régler ça…

Mais Bolan lui posa la main sur le bras :

— Vous emballez pas, Nick. D'abord, vous voulez sauver la mise, non ?

— Evidemment.

— C'est encore pensable. Voilà ce que je pense : Léonetti, ou bien il est en train de se faire bouffer par les poissons, au fond de la rivière, ou il traîne ses guêtres quelque part, en se faisant pas trop remarquer. Mais, dans les deux cas, la marchandise est ici, *sur votre territoire*. Et vous l'avez payée, donc elle est à vous. Pas vrai ?

Copa s'était repris.

— Allez, continuez, crachez tout ce que vous avez dans le ventre.

— Eh bien, n'affranchissez pas Gordy. Moi, je suis là, vous voyez ce que je veux dire ?

— Ça signifie quoi ça ?

— Débrouillez-vous pour qu'il sache que je cherche une cargaison clandestine, que X aurait fait rentrer en douce. Dites-lui que j'ai quasiment dégotté le truc, et que je suis venu vous affranchir par pure courtoisie.

Là, Bolan y était peut-être allé un peu fort. Copa se raidit :

— J’aime pas beaucoup jouer au chat et à la souris, moi, Oméga.

Bolan battit prudemment en retraite :

— Bon, laissez tomber. Après tout, c’est votre territoire, et votre problème. Je voulais seulement vous affranchir.

— J’apprécie, fit le Boss. Vous êtes venu de loin – j’apprécie vraiment.

Ils étaient à moins de vingt mètres du hangar maintenant. Un costaud se pointa dans l’ouverture des portes coulissantes, un fusil mitrailleur en bandoulière. Bolan le reconnut immédiatement : Rudi Folani, un vieux cheval de retour, qui avait longtemps opéré du côté de Saint Louis.

— Bon Dieu, vous les recrutez de partout, non ? dit Bolan.

— J’aime bien les mecs qui ont une certaine expérience, grommela l’autre, mais c’est peut-être pas toujours la meilleure formule.

Quand ils furent à quinze mètres du hangar, Bolan appela :

— Alors Rudy ? Ça boume ?

Le gus lui lança un regard perçant, avant de répondre :

— Des jours oui, des jours non, Monsieur. Nous nous sommes déjà rencontrés ?

Bolan eut un clin d’œil pour Copa :

— J’espère pour toi que non.

Folani avait très bien compris : il avait gaffé, n’avait pas respecté le rituel :

— O.K., Monsieur, excusez-moi.

Copa interrompit un instant les affres de sa réflexion, et dit à Bolan :

— Vous savez, Oméga, Rudy est encore ce que l’on fait de mieux dans le genre. Il demande jamais ni pourquoi ni comment. Se contente de demander quoi.

— Vous n’avez pas tort, fit Bolan-Omega. Les nouveaux qu’on nous refile, ils ne sont pas de la même trempe. Allez !

Folani, qui s’en foutait pas mal de tout ça, caressa complaisamment son fusil-mitrailleur, eut un sourire immonde pour le Seigneur des lieux et rentra dans le hangar.

— C’est vrai, reprit paisiblement Copa, Rudy est un mec super. Et il n’est pas si vieux que ça. Il est encore vif comme l’œil.

— Ouais, à condition de ne pas lui donner trop matière à réflexion.

— Là, je vous suis ! Mais c'est un loyal chien de garde. Si je dis : couchez ! il se couche. Si je dis : buter ! il bute. Et moi je lui demande rien de plus.

— C'est comme ça qu'il faut faire avec Rudy, admit Bolan. Foutez-le à garder vos bijoux de famille, et vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Copa eut alors un regard en direction du hangar :

— Vous êtes au courant n'est-ce pas, glissa-t-il d'excellente humeur, tout d'un coup. Vous autres, vous êtes dans tous les secrets des Dieux, pas vrai ?

Non. Bolan « n'était pas au courant de ça ». Mais il fit de son mieux :

— Si l'on veut..., un truc par-ci, un truc par-là, expliqua-t-il, sibyllin. Il y a longtemps que l'on n'a pas reniflé par ici, mais on entend tout de même parler de certaines choses. Vous voyez ce que je veux dire ?

Oui, Nick voyait parfaitement. Un As, par définition, avait des oreilles pour entendre.

— Ouais, c'est inévitable, j'imagine. Pas commode d'empêcher les fuites. Parfois les gars se mettent à parler, en plein devant madame Copa. Pourtant, je leur ai fait la leçon, je leur ai dit et répété de faire gaffe. Mais, que voulez-vous, on peut pas tout parer.

— Ouais. Vous êtes obligé de la tenir en laisse et sans trop d'allonge, je suppose, répliqua Bolan, plein de sympathie.

— Exact, c'est la seule solution. Du moins, jusqu'à ce que tout soit trimbalé en lieu sûr. Mais... Oh, je suppose, que ça ne vous a pas échappé – on dirait que ça lui tape sur le système. Nom de Dieu, moi, ça m'emmerde, mais qu'est-ce que je peux y faire ?

Le Boss de Nashville s'amadouait à nouveau. Pas vraiment copain-copain, mais loquace, presque expansif.

— Vous bilez pas, lui assura Bolan. Elle a l'air d'un sacré brin de bonne femme. Elle s'en remettra.

— Sûr !

— Mais gaffe au faux pas. C'est pas le moment.

— Putain ! Risque pas.

Bolan ne voulait plus finasser davantage. Pour lui aussi, un faux pas serait fatal. Tant pis pour les secrets du hangar.

Le *Capo* pourtant semblait se détendre. Le ballon d'essai envoyé par Bolan quelques minutes plus tôt, avait peut-être fait son chemin.

— Vous pensez que je devrais virer Gordy, pas vrai ? reprit-il au bout de quelques minutes.

— Oh, Nick, n'en parlons plus, vous voulez ? Je ne suis pas venu ici pour vous apprendre à…

— Non, non, je sais bien. Mais les embrouilles, c'est votre spécialité, alors, je vous pose la question. Que feriez-vous, à ma place ?

Bolan soupira et avança encore de quelques pas vers le hangar. Il sortit un cigare, l'alluma lentement, tout en essayant de percer le secret des mystérieuses caisses. Il se tourna alors vers Copa :

— A votre place, je me garderais de lui foutre d'emblée une baffe en travers de la gueule. C'est sûr que c'est satisfaisant, mais moi, je le prendrais plus cool, je le garderais à l'œil, en attendant l'occase, votre lascar.

La voix de l'autre lui parvint comme un souffle à peine audible :

— Alors, allez-y, je vous laisse carte blanche.

Bolan eut un coup d'œil incisif sur sa droite, mais répondit très paisiblement :

— Je rêve, ou je vous ai entendu faire claquer vos doigts, Nick ?

— Exact.

Tout deux étaient parfaitement au clair : le Seigneur de Nashville venait de refiler, au traqueur de merde, un permis de chasse quasi illimité.

— Pour la mise, reprit Copa en soupirant, faites ce qu'il faut pour la sauver. Mais surtout pas de vague ! Compris ?

Bolan consulta sa montre : dans le lointain, le ciel vibrait vaguement. Grimaldi n'était pas loin. D'ailleurs, c'était l'heure.

Il enfonça nonchalamment la main dans la poche de sa veste, et appuya sur le bouton de son micro-émetteur :

— Je crois que mon taxi arrive. C'est le moment des adieux. Mais ne vous inquiétez pas, nous nous reverrons. Vous penserez à mon message pour Gordy ?

La bouche de Copa se déforma en une grimace qui se voulait un horrible sourire :

— Un sacré fromage pour un sacré rat, pas vrai ?

— Ça, c'est vous qui le dites, fit froidement Bolan. Moi, je ne m'aventure pas si loin.

— Peut-être, mais c'est pas pour rien que vous avez tourné autour du pot pendant une heure hein ? Allez, je n'étais pas dupe.

Bolan-Omega préféra rester sibyllin :

— C'est votre territoire, Nick, ne l'oubliez pas.

— D'accord, mais c'est vous qui jouez, rétorqua Copa sans se départir de son horrible sourire.

Bolan espérait qu'il disait vrai.

CHAPITRE XII

Grimaldi n'avait pas l'air dans son assiette. Bolan grimpa à bord de l'appareil en aboyant :

— O.K., caltons-nous.

L'hélicoptère avait déjà pris de l'altitude quand il s'installa sur le siège à côté du pilote.

— Bravo pour le timing, Jack, dit-il en passant le casque à écouteurs.

— Je ne m'y ferai jamais à tes méthodes répliqua Grimaldi, lui montrant sa main qui tremblait.

— Moi non plus, reconnut Bolan.

— Ça a marché comme tu voulais ?

— A peu près, je pense. Il est branché, ton système de radio avec le sol ?

— Ouais, je viens juste de les joindre. Pousse le bouton de ton casque à l'extrême gauche.

— O.K., c'est fait. Tu m'entends ?

— Oui. Vas-y, t'es branché.

— *Rover, ici Terreur Ailée. Vous m'entendez ?*

La voix de Tommy Anders, toute vibrante d'excitation lui parvint dans les écouteurs :

— *Fréquence cinq, mon gars, vas-y.*

— *Il a marché dans la combine. Vous êtes prêts à embrayer ?*

— *Tout est en place, et on attend, mon vieux. La donne est toujours la même ?*

— *Pas de changement pour l'instant. Mais faut jouer cool.*

— *Je répète : même donne, et on joue cool. On y va. Bye, bye.*

Bolan fit passer son casque sur la fréquence interphone :

— T'as entendu ? demanda-t-il à Grimaldi.

— Ouais, fit le pilote, toujours tendu. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On attend, en gardant l'œil ouvert, et l'espoir au cœur.

— Ouais, c'est la vie, soupira Grimaldi.

— Exactement. La vie n'était jamais autre chose…

*
* *

— On peut pas dire qu'il a fait de vieux os, ton As de Pique, remarqua Mazzarelli un peu nerveux.

— Non, répliqua Copa. C'est vraiment pas le genre à glander. Nom de Dieu ! Le fils de pute, il en a dans le ventre !

— Et en fait, qu'est-ce qu'il venait foutre, Nick ?

— Sincère, j'en sais trop rien. Du vent, on dirait bien. T'es bien sûr que tu m'as tout craché, sur le môme Léonetti ?

— Parole, Nick ! J'ai rien gardé pour moi. Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le mec ?

— Au sujet de quoi exactement ?

— Oh, de tout. Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Je t'ai dit que j'avais pas vraiment pigé, nom de Dieu ! Ces gars-là, ils dévoilent jamais leur batterie. Mais il va tramer par ici quelque temps, Gordy. Je te demande de le traiter proprement. En d'autres termes, tire-toi de son chemin.

— Si c'est toi qui le veux, Nick, pas de problème.

— Bon, alors, on se comprend.

— Qu'est-ce qu'il qu'il venait renifler ? Et Léonetti, il lui veut quoi au juste ?

— J'en sais que dalle. Il prétend que c'est l'homme de Clemenza. Mais tu les connais ces mecs. Ils ne sont pas bavards. A mon avis, il était envoyé par ses supérieurs.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ben tu sais, il se présente quand même avec une Main Pleine.

— Ouais, mais ça…

Mazzarelli alluma nerveusement un clop.

— Moi, de toute façon j'y pige que dalle : qui c'est qui les manœuvre ces gars, qu'est-ce qu'ils foutent, franchement, je pige pas.

— Et merde, Gordy ! Tu déconnes ou quoi ? Moi, je pourrais très bien en avoir un, et l'envoyer où je veux.

— Toi ?

— Pardi ! L'année dernière, non, mais maintenant, oui. J'appelle le Q.G., et je leur dis qu'il me faut quelqu'un, et ils me balancent celui qui est le mieux qualifié pour régler mon problème. Bien sûr, je ne crois pas que je pourrais me faire envoyer une Main Pleine. Après

tout, je veux dire, faut être raisonnable j'ai le vent en poupe, mais quand même pas tant que ça. Tu piges ?

— Ouais, bien sûr. Donc tu dis qu'il faut vachement de vent dans les voiles pour envoyer une Main Pleine.

— T'as compris. Enfin !

— Et tu dis que lui, il a été balancé ici par ses supérieurs ?

— Ouais, je crois bien. Pourquoi ? On dirait que ça te rend chatouilleux ?

— Un peu, admit Mazzarelli en exhalant une énorme bouffée de fumée bleue. J'aime pas beaucoup que ce genre de truc se passe dans mon dos. Et ça devrait pas te plaire, à toi non plus.

— Tu veux appeler ses chefs, et leur faire tes doléances, Gordy ?

— C'est pas ce que je dis ! Moi, ce genre de procédé, ça me botte pas. C'est tout.

— Et pourquoi ? Si t'es clair, t'as pas à te biler ? Clemenza a pris un bouillon, c'est vrai, mais moi, j'y suis pour rien. Et je peux même te dire que ça ne me chagrine pas. C'est pas moi qui ai monté un coup pour le faire sauter. Et je ne vais pas me laisser descendre avec lui. Mais évidemment, si les chefs là-bas pensent qu'il y a un moyen de tirer les marrons du feu, moi je suis pas contre. J'ai un sacré packson de pognon dans l'affaire. Si Oméga démerde le coup, j'en ai strictement rien à foutre, des pontes qui l'ont envoyé ici.

— Tu crois que c'est pour ça qu'il est venu ?

— Qu'est-ce que je viens de te dire ?

— Tu as dis : s'il démerde le coup. Comment tu veux qu'il démerde quelque chose, là-dedans ?

— Ecoute, hein, je crois que j'en ai déjà trop dit, grommela Copa. Oublie, tu veux. Tu me comprends, Gordy ? Oublie tout.

— O.K., O.K., marmonna Mazzarelli, mais quand même, je pense…

— Tu penses quoi, exactement, Gordy ?

— Je pense que quelqu'un devrait garder un œil sur ce gus. On sait de quoi ils sont capables, ces mecs-là, depuis l'histoire du vieux Marinello. Moi, tu sais, Nick, je leur confierais pas l'ombre de ma vieille grand-mère, même qu'elle soit morte depuis vingt ans. Et puis, écoute un peu, il y a du nouveau en ville. Ça tourne pas bien rond, on dirait. Pendant que t'étais à jacter avec ce gars, j'ai envoyé quelques

sondes, là-bas. Je te jure, ça m'a paru super-bizarre. Il y a des gens qui se sont brutalement évanouis dans la nature. Certains…

— Lesquels, tu peux me dire ?

— Oh, les gars comme Dolly, Clark, Ray Oxley, Jess Hiqqins. Leur téléphone répond pas, ou leur ligne est occupée, ou t'obtiens un couillon qui n'est au courant de rien. Ça me plaît pas, je te dis. Je suis sûr que ce type, il a déjà bien baladé dans notre territoire, Nick, et moi j'aime pas ça, non pas du tout !

— Tu parles ! Je veux au moins savoir ce que le gus trafique.

Copa se détourna pour dissimuler un irrépressible sourire :

— O.K., Gordy. Vas-y, sauve ta bonne vieille ville. Mais ne cherche pas des crosses à Oméga, tu veux ?

L'ours immonde ne prit même pas la peine de dire merci, salut ou ciao : il détala comme un dard, un vrai feu au cul, pour essayer de sauver son propre petit Empire clandestin. Et le Seigneur de Nashville se mit à réfléchir sérieusement sur l'étendue réelle du fromage de Gordy-le-Dingue.

Ouais, c'était une question importante, un souci bien légitime. Et Copa devait agir vite maintenant, s'il voulait protéger son blé.

Il octroya à Mazzarelli quelques minutes d'avance, puis, appuya sur le bouton de son interphone :

— Préparez les bagnoles, ordonna-t-il, on descend en ville.

Tu parles qu'ils allaient en ville ! Et en vitesse encore. Oméga avait tout pigé à cent pour cent. Et cette ordure de bordille de Mazzarelli, dans pas bien longtemps, il serait mort, à cent pour cent, là aussi.

*

* *

— *Le merle est en cavale, Terreur-Ailée.*

— *Tout seul ?*

— *Deux compagnies pour l'instant. Filent à toute berzingue. Cinq têtes par compagnie.*

En clair, ça voulait dire, deux bagnoles, chacune contenant cinq mecs. Mazzarelli prenait donc le large avec deux chars bourrés de tueurs.

— *Vous avez pu le brancher sur votre fréquence d'écoute ?*

— *Ouais, c'est fait.*

— *Guettez le reste. Et sonnez-moi dès qu'il y a du nouveau.*

— *Fréquence 10-4.*

— Ils vont tous se trisser sous peu, expliqua Bolan à Grimaldi, du moins, je l'espère. T'éloigne pas trop, Jack. Si ça se trouve, il va falloir que je remette ça.

— O.K., répliqua le pilote. Qu'est-ce que tu as dégotté là-bas ?

— J'en sais trop rien pour l'instant. C'est pour ça que je veux pas trop m'éloigner.

— On fait comme tu voudras, Sergent. Comme toujours, d'ailleurs.

Bolan acquiesça d'un bref hochement de tête :

— N'oublie jamais ce que tu viens de dire !

— Ça sera mon épitaphe. Et puis, merde, ne parlons pas d'épitaphe, tu veux.

Ils survolaient maintenant les montagnes, à quelques kilomètres à l'Est de la propriété de Copa. Au bout d'un moment Bolan entendit le bip-bip d'un nouvel appel radio :

— *Oh, oh, la volaille s'en va ! Un vrai convoi !*

— *Combien tu annonces ?*

— *Il en sort toujours. J'annonce… Cinq… Six… Ça y est six, et du solide.*

Le Seigneur Copa faisait une grande sortie en famille.

Bolan répondit à Anders :

— *O.K., ils sont à toi. Joue serré. Moi j'ai encore une carte à sortir.*

— *On change la donne ?*

— *Réponse affirmative. Vous avez le merle. Moi je me charge du nid.*

Mais la voix de Toby Ranger grésilla dans le récepteur :

— *Négatif, négatif bon Dieu ! On garde la même donne.*

— *Joue tes cartes, mon chou, tu veux, répliqua Bolan. Et bousille pas ton jeu. Je me tire. Bye, bye.*

— O.K., fit-il à Grimaldi en débranchant la radio. Ramène-moi là-bas.

— Où ?

— Là-bas, je veux revoir cette poudrière.

— T'es dérangé ou quoi ? fit le pilote.

Mais déjà il avait remis les gaz et reprenait de l'altitude. Bientôt, le nez de la libellule fut en plein dans l'axe du repaire de Copa. La poudrière, ouais, un *enfer,* bel et bien.

La voix tendue de Grimaldi parvint à Bolan, dans les écouteurs :

— Tu es bien sûr que tu veux y retourner ?

S'il le *voulait* ? Nom de Dieu, pas vraiment ! Il y avait bien des choses plus agréables à faire, dans la vie. Mais…

Il eut un petit rire grinçant, et aboya dans l'interphone :

— On retourne chez ces braves gens, un point c'est tout. Mais ça reste entre toi et moi, d'accord ? Tu me craches sur l'héliport, rapide, net, sans bavure, et sans bruit.

— Impossible !

Bolan eut alors un sourire amer :

— Allons, c'est jamais qu'un petit exploit de plus, pour toi.

— Faux, répondit Grimaldi. C'est surtout que tu vas crever plutôt que prévu. Mais si tu le veux…

Non, Bolan n'y tenait pas spécialement. Mais il n'avait pas d'autres solutions.

CHAPITRE XIII

Un soldat qui part à la guerre, la panique au ventre, ne fait pas un bon soldat. Bolan le savait. Un bon combattant doit n'avoir, dans la tête et dans le cœur, qu'un seul désir : l'objectif, peu importe le coût.

Et c'était bien une guerre.

Toby Ranger le savait. Tommy Anders aussi. Et Carl Lyons et Smiley Dublin n'avaient pas d'illusion, quand ils avaient balancé leur propre vie dans la bagarre. Ces quatre-là étaient de bons soldats.

Le jeu du SOC, à Nashville, n'était donc pas une opération sauvetage. Depuis le début, le but n'avait pas varié, seules les circonstances s'étaient modifiées. Anders et Ranger se faisaient un sang d'encre pour leur copain, Carl Lyons. Bolan lui-même, du reste, était fort inquiet. Mais, pour le SOC, ce n'était qu'une péripétie qui ne changeait en rien le déroulement de l'opération. Ils continuaient de jouer pour gagner, raison pour laquelle ils avaient fait appel à Bolan, au lieu d'abattre tout simplement leurs cartes, et d'entreprendre, la queue basse, une vaste opération de recherche.

Bolan les respectait infiniment. Et il comprenait aussi la réaction violente de Toby Ranger en le voyant prendre la tangente, au moment où la bagarre allait péter. Depuis le début, elle redoutait de voir Bolan faire cavalier seul. Elle craignait que par sa violence et ses méthodes radicales, il ne bousille toute l'opération et démasque au grand jour le jeu du SOC.

Ils étaient amis depuis bien longtemps. A une époque, ils avaient même été amants. Et Bolan savait que Toby respectait sa guerre. En revanche, elle se fiait moins à sa stratégie et préférait celle des groupes d'action secrète, c'est-à-dire, la sienne. Elle considérait Bolan un peu comme un phénomène essentiellement éphémère, une sorte de machine tragique, temporaire aussi, dans la guerre contre le crime organisé.

Un jour qu'ils avaient fait l'amour, elle lui avait dit :

— J'aimerais te mettre en bouteille, Capitaine-Courageux. C'est ainsi que tu nous aiderais le mieux. On trouverait un moyen de pomper ta substance, et on en refilerait une petite injection à tous les

flics de ce maudit pays. Oh, pas grand-chose, juste un implant par flic. Alors, crois-moi, on verrait les choses changer.

Et il lui avait répliqué, toujours sur le ton de la plaisanterie :

— On en garderait quand même un peu pour nous, non ?

Là, elle était redevenue brutalement la Toby agressive :

— Ne me prends pas pour une bille, Héros. Le jour où tu en auras fini avec toi-même, il ne restera strictement plus rien à pomper. Tu péteras au bout d'un canon scié, pas d'une seringue. Mais nous, si ça se trouve, c'est avec une seringue qu'on récupérera tes débris, pour tes funérailles.

— Tu parles de l'amour, ou de la guerre ? lui avait-il demandé.

— Des deux. De toute façon, tu pratiques l'un et l'autre de la même manière : comme si demain ne devait jamais exister.

Exact, pour Mack Bolan, il n'y avait pas de lendemain. C'est pourquoi il n'aimait pas le jeu tranquille : « attends que je te trouve ». Une force en lui l'obligeait à agir en saisissant l'instant. Comme aujourd'hui, par exemple.

Mais Toby pouvait dormir sur ses deux oreilles, pour une fois. Il ne bousillerait pas leur jeu. Pas pour l'instant en tout cas. Il avait pour mission de retrouver Carl Lyons… Mort ou vif. Il espérait sincèrement le récupérer frais comme l'œil, et avec toutes ses dents. Et pour cela il irait aussi loin que possible, en respectant l'opération SOC. Pourtant en dernier recours, s'il devait choisir entre Lyons et le plan SOC, il savait qu'il opterait pour Lyons. Et ce, parce que Mack Bolan n'était pas à la solde des gens du SOC. Il les respectait, les aimait, mais n'était pas sûr que leurs moyens de lutte contre la Mafia soient vraiment les meilleurs. Il en avait trop vu, de ces groupes d'action clandestine et savait qu'ils n'hésitaient pas à foutre en l'air pour des résultats dérisoires, un maximum de temps, de pognon, d'hommes, et non des moindres, pendant que les Princes du crime continuaient de semer la terreur dans le pays, en montrant leur cul au Département de la Justice.

Ouais, Bolan préférait sa méthode. Bien sûr, pour ceux qu'il avait choisis comme cible, elle était sans appel. Les lenteurs judiciaires, les dessous de tables, les finasseries juridiques n'existaient pas pour ceux qui crachaient sur la Déclaration des Droits de l'Homme. Les « victimes » de Mack Bolan l'affrontaient nues comme des vers, en

regard de la Loi, mais ils repartaient toujours, vêtus d'un linceul. Ils crevaient, victimes de leur propre infamie, exécutés par leur destin.

Je ne suis pas leur Juge,

Mais leur sentence.

Je suis l'Exécuteur.

— Allez Toby, mets-nous ça en bouteille. Ou plutôt, dans un atomiseur et vaporise l'air que respirent tous les bons Américains. Alors peut-être, ceux de ta race pourront rentrer chez eux et jouer gentiment au jeu de l'amour, du bonheur et de la paix.

Trop beau pour être vrai ! La société américaine continuerait de se faire ronger par une infime poignée de ses citoyens. Et le troupeau des braves gens continuerait de brouter, sagement, bêtement, sans même remarquer que peu à peu, ils se faisaient grignoter, briser, berner, exploiter…

Bolan n'était pas un berger, mais un agneau déguisé en loup. Et il veillait au troupeau et pourchassait les loups en se glissant dans leurs rangs.

Non, il n'y avait ni Croix, ni Sauveur, seulement un Golgotha pour ce jeu de la vie et de la mort, le seul que Bolan connaissait.

— Tu pourrais m'expliquer un peu ce qui se passe, gronda Grimaldi dans l'interphone.

— O.K., fit légèrement Bolan. En cinq phrases, ou c'est trop long ?

— J'en ai rien à foutre, mais explique-toi. Je ne peux pas continuer si… Il faut que je sache pour…

— O.K., O.K., alors je te fais un topo rapide. Je crois que les ambitions de Mazzarelli ont outrepassé les bornes du sens commun. On dirait qu'il manigance un petit jeu bien à lui, droit sous le nez de son chef. Je l'avais vaguement flairé avant de débarquer chez Copa, alors j'ai continué à renifler et je crois que je suis tombé en plein dans le mille. Je ne suis pas encore sûr à cent pour cent. Mais je suis prêt à parier que Léonetti n'est pas étranger à l'affaire. Il…

— Attends un peu ! Qui c'est, ce Léonetti ?

Pour différentes raisons, il n'était pas indispensable de mettre Jack Grimaldi au courant de certains détails.

— Oui, expliqua Bolan, bien décidé à travestir un brin la vérité. C'est lui, le nerf de l'affaire. Son nom ne te dit rien ?

— Pas vraiment.

— Ça remonte à plusieurs années. Roberto Léonetti faisait partie de la Famille de New York. Il n'était pas vraiment un chef, mais juste le grade au-dessous et avait une ambition démesurée. Un peu comme Gordy. Et puis un jour, il lui est arrivé des bricoles et il a dû se planquer. Un de ses hommes de main, un mec loyal, celui-là, s'est débrouillé pour faire filer à l'étranger sa femme et son fils. Ça lui a coûté cher, d'ailleurs, car il s'est fait effacer quelques jours plus tard. On n'a jamais revu la femme et le gosse. Léonetti a passé le reste de sa vie à l'ombre, mais jusqu'à sa mort, il garda espoir de retrouver les siens. Et il a remué la terre entière, pour essayer de leur remettre la main dessus.

— Il a chuté alors, ton Léonetti ?

— Exact, mais pas à cause de la femme et l'enfant. Je te le dis, on les a jamais revus.

— Alors qu'est-ce qu'il vient faire dans ton histoire actuelle ?

— Le môme a reparu.

— Ah bon ! Alors le gosse a été repéré…

— Apparemment, Dandy Jack Clemenza lui est tombé dessus à Singapour, en plein milieu de la bourse à l'héroïne. A ce que l'on dit, le jeune Léonetti était sérieusement patronné, dans la magouille du Triangle d'Or. Je suppose que c'est l'hérédité qui veut ça : tel père, tel fils. Et Clemenza en a fait son homme, en Asie.

— Mais il a dû grandir, ce môme, non ?

— Exact.

— Ça ferait un bien joli film, ton histoire.

— Non, Jack, c'est pas du cinéma. Un gus se faisant appeler Carl Léonetti a débarqué à Nashville la semaine dernière. Il essayait de doubler son propre commanditaire, et…

— Clemenza, tu veux dire ?

— Oui. On suppose que Léonetti a acheté toute une cargaison de came dans le dos de Clemenza. Il cherchait un contact et on l'a branché sur Gordy-le-Dingue.

— Un hasard malheureux, tu crois ?

— Ça dépend. C'est une organisation vachement costaude, vachement structurée, tu sais, Jack. Clemenza avait son petit

business à lui, Copa, le sien. Et je suppose qu'à un niveau supérieur, quelqu'un les coiffe tous les deux.

— Et Mazzarelli se faisait sa petite affaire, en broutant les plates-bandes de Copa. Classique, non ?

— Bien sûr, c'est le système qui veut ça. Dans ces magouilles, le pognon servant aux investissements est toujours craché par l'échelon supérieur et dégringole par bonds successifs, jusque dans les bas-fonds, c'est-à-dire, le niveau des mange-merde. Là, il est aspiré à nouveau vers le sommet, mais chemin faisant, ceux qui ont un peu de tronche, se débrouillent pour écumer leur part de gâteau, avant de renvoyer l'ascenseur.

— Oui, j'ai pigé.

— Bon, alors je continue. La livraison, que le Syndicat a touchée, ne représentait que la moitié du pognon investi. C'est elle qu'on a alpaguée à Memphis, avec Clemenza, la nuit dernière. Avec l'autre moitié du fric, Léonetti a acheté une seconde livraison et c'est avec elle qu'il a débarqué à Nashville.

— Oh, oh ! s'exclama le pilote de la Mafia, superbe, le coup !

— Laisse-moi finir, tu veux. Léonetti donc, arrive à Nashville, avec dans les poches, pour plusieurs millions de talc. Il essaie de joindre Copa. A la place, il tombe sur Mazzarelli et, depuis, il a disparu.

— Sans voir Copa ?

— Non, et risque pas, d'ailleurs. Alors… J'ai laissé un peu transpirer tout à l'heure. Et Copa commence à se demander si c'est vraiment du lard, ou seulement du cochon.

— A sa place, je ferais pareil, gloussa Grimaldi. Mais je comprends, toujours pas.

— Il faut que je retrouve Léonetti, Jack. Je le veux vivant, et avec toutes ses dents. Ce gars est marqué.

— Oh, oh, ouais, je comprends. C'est pour ça qu'il y a du Fédé partout.

— Exact.

— Ça me turlupine, quand même. C'est pas ton genre, Sergent !

— Peut-être, mais tout le monde a ses moments d'égarement.

— Et pourquoi on retourne à la poudrière ?

— Tu as entendu parler de Molly Franklin ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— Elle s'appelle maintenant madame Copa.

— Pas possible ! Je ne savais pas.

— Moi non plus. En tout cas, c'est comme ça qu'il me l'a présentée. A mon avis, c'est tout récent. Elle veut se tirer et je m'en vais lui donner la main.

— Ah, bon… Tu veux dire que…

— Ouais. Mazzarelli est parti à la chasse à l'As de Pique. Copa est à la chasse à Mazzarelli. Je suppose qu'il ne doit pas rester beaucoup de malabars, pour garder la planque. Raison pour laquelle j'y vais maintenant. Et en douce. Tu as remarqué, derrière la maison, à trente degrés Est environ, il y a un rideau d'arbres.

— Ouais, soupira Grimaldi, je l'ai vu.

— En choisissant bien ton cap, tu devrais pouvoir me larguer juste devant, sans attirer l'attention. Suffit que tu fasses une approche pas trop basse. Tu vois ce que je veux dire ?

Ouais, Grimaldi voyait, mais ça ne lui plaisait pas.

— Là encore, c'est pas ton gabarit, Sergent. S'il n'y a que quelques costauds, là-bas, cela ne devrait pas te faire peur. Pourquoi tu leur fonces pas dedans, tu rafles la jeune dame et tu te trisses aussi sec. C'est pas la première fois que…

— Non, pas ce coup-ci, Jack.

— Pourtant c'est vachement risqué, ton truc. Ce rideau d'arbres, il est à plusieurs centaines de mètres de la baraque. Et entre les deux, c'est le découvert absolu il n'y a même pas un buisson !

— Il faudra que je m'en débrouille, s'obstina Bolan.

— Alors, laisse-moi au moins survoler la propriété encore une fois et…

— Pas question. C'est une mission discrète, Jack. Je veux que cette jeune personne disparaisse purement et simplement. Qu'elle s'évanouisse en fumée, si tu préfères.

— Je pourrais te larguer plus près de la baraque.

Bolan y avait bien pensé, mais il n'avait pas voulu l'imposer au pilote. C'était trop dangereux.

— Tu crois qu'on ne nous verra pas ?

— Je pense pas.

Bolan faisait confiance à Grimaldi ! Il prit une profonde inspiration et déclara :

— C’est bon, montre-moi ce que tu sais faire, voltigeur.

— Alors, regarde bien, répliqua Grimaldi.

Les mots sonnaient fermes, mais les yeux trahissaient l’angoisse. Les yeux d’un professionnel, pourtant, mais d’un professionnel pas bien chaud.

Et non sans raison ! Bolan le savait aussi.

CHAPITRE XIV

— Je te préviens, on va nous entendre, déclara Grimaldi. Ça, on ne peut pas l'éviter. Alors j'espère pour toi que tu les as bien comptés.

Ils avaient amorcé leur descente et suivaient maintenant la crête de la colline. La libellule frôlait presque les arbres gigantesques qui défilaient à toute allure, frissonnant du mouvement de l'air brassé par les pales.

Bien sûr qu'on les entendrait, Bolan espérait seulement, qu'il restait peu de monde pour garder la planque; et il comptait surtout sur l'imprécision des perceptions humaines. Entendre était une chose, reconnaître, en était une autre.

Le mur d'enceinte surgit bientôt, juste au-dessous du nez de l'appareil. La petite libellule le sauta gaiement et Grimaldi réduisit les gaz, tout en serrant le sol de plus en plus près. Il avait gagné ses galons de pilote au Viêt-Nam, et Bolan avait eu en lui une confiance aveugle. Il en avait vu souvent, de ces voltigeurs à hélices, dans les zones de combat. Et il connaissait les stupéfiantes acrobaties dont ils étaient capables. Grimaldi faisait partie des meilleurs. Mais jamais, cependant, Bolan ne cesserait de s'émerveiller, en voyant l'incroyable précision que ces gars obtenaient de leur machine volante.

Ils survolaient la propriété presque en rase-mottes, quand le pilote grommela :

— Attention ! Agrippe-toi dur !

Sans même modifier sa vitesse de propulsion, la libellule grimpa droit vers le ciel, quasi à la verticale, exactement comme un ascenseur, mais en plus rapide. Bolan sentit une force brutale le clouer à son siège, tandis que son estomac semblait basculer dans ses talons. Il risqua un œil au-dessous de lui, aperçut la maison et, à cet instant précis, réalisa que Grimaldi avait coupé le moteur. L'espace d'une fraction de seconde, il crut que l'appareil allait percuter le sol en piquant du nez. Mais la gentille libellule se rééquilibra, et toucha le sol à peine plus brutalement que pour un atterrissage ordinaire. Quelle rapidité, bon Dieu !

Grimaldi parut se détendre :

— Altitude zéro, mon pote. Saute, et grouille-toi.

Conseil inutile, Bolan avait déjà sauté. Apparemment, personne n'était là pour l'accueillir. La cible n'était qu'à cent cinquante mètres : d'abord un terrain en pente et un peu boisé et puis les jardins aquatiques. Grâce à l'habileté de son pilote, Bolan avait pas mal de chances de s'en sortir. Pas mal de chances… Enfin… Disons cinquante-cinquante.

*

* *

Depuis plus de dix minutes, il planait dans la maison un silence inhabituel, presque sinistre. Molly Franklin était sûre qu'il se passait quelque chose de bizarre. Oh, bien sûr, il ne régnait jamais ici une atmosphère de gaieté folle. C'était même plutôt déprimant, depuis quelque temps.

Mais maintenant, tout était figé, mort. Un peu comme des funérailles, dans un film muet. Tout à l'heure, pourtant, ça bourdonnait partout dans la propriété. Une vraie ruche ! Surtout quand le Gros Bonnet de New York était arrivé. D'un coup, tout le monde s'était mis en branle. Même ce vieux tordu ramolli de Lenny avait commencé à s'activer fébrilement pour mettre en ordre son « territoire », et obtenir de ses hommes un semblant de « protocole ». C'était vraiment marrant ! Les As sont toujours très chatouilleux sur le protocole, paraît-il; mais celui-là, il était différent, pourtant. Molly l'avait senti avant même de l'entendre parler. D'ailleurs, ils étaient sans doute tous comme ça, au niveau supérieur. Nick y arriverait au sommet, un de ces jours, Gordy aussi, peut-être. Mais elle avait du mal à les imaginer, l'un et l'autre, dans la peau de Gros Bonnets. Ils n'avaient rien de commun avec…

Elle était restée longtemps près de la fenêtre, à les observer arpenter l'enclos. De quoi parlaient-ils tous les deux ? Le visiteur dirait-il à Nick qu'elle lui avait lancé cet étrange SOS ? Seigneur…

Pourtant, il paraissait différent…

Oh, et puis après tout, sans doute était-il habile, diplomate. Qu'est-ce que ça voulait dire le protocole, au juste ? Une scène de famille ! Ah, vraiment ! Sacrée scène ! Sacrée famille !

Il s'était foutu de sa gueule, le salopard. Il lui avait vaguement laissé entendre qu'il était prêt à lui donner un coup de main. Mais avait-elle bien compris ? Après tout, c'était peut-être encore sa diplomatie, son protocole, comme disent ces gens-là…

Et puis soudain, tout s'était fait aussi calme que l'antichambre d'un mort. D'abord, *il* était parti. Puis Gordy aussi avait mis les voiles, avec son bataillon de rigolos. Après ça, Nick, et il ne restait pratiquement plus personne sur place. Bizarre !

Elle était remontée dans sa chambre, avait sorti le plus grand sac qu'elle possédait et l'avait bourré de produits de beauté et de bricoles de première nécessité. Puis elle était directement redescendue dans le jardin. Non, lui n'était vraiment pas comme les autres. Sûr, qu'il allait l'aider.

— Il faut savoir choisir son endroit et son moment, avait-il dit. Moi, c'est ma méthode.

— *Alors vas-y, et en beauté ! Tu ne trouveras pas de meilleur endroit, pas de meilleur moment. Tout le monde est parti. Mais où est-il, bon Dieu ?*

Elle était folle, cinglée, tarée, stupide ! Personne ne viendrait jamais l'aider ! Qui pouvait oser se dresser contre la volonté de Nick ? Personne ! Non personne. Jamais !

Elle s'assit près de la piscine, les genoux repliés sous le menton, en proie à une solitude immense, désespérée.

Lenny sortit, et la voyant, s'apprêtait à dire quelque chose, puis changea d'avis, et s'assit près d'une table basse tout en tripotant nerveusement un verre sale. Il la surveillait. Comme toujours, quelqu'un était là, l'œil braqué sur elle.

— Qu'est-ce qui arrive, Lenny ? appela-t-elle.

— Oh rien, Madame, répliqua-t-il, un peu morne. Je prends l'air. Je peux vous apporter quelque chose ?

— Apportez-moi que dalle, mais tirez-moi d'ici ! s'entendit-elle hurler.

L'intendant de la maison se mit à glousser, pas plus. Il avait entendu le refrain si souvent. Une fois même elle avait essayé de le séduire. Putain, cette gonzesse, elle ne reculerait devant rien pour se trisser. Elle était même capable de tuer. Sûr, elle n'hésiterait pas.

— Je vais vous chercher un verre, lui dit-il. On dirait que vous en avez besoin.

— Allez-vous faire foutre, glapit-elle.

Il gloussa à nouveau.

Soudain, elle l'entendit. Et Lenny aussi. L'hélicoptère revenait. Elle s'allongea sur le dos pour mieux scruter le ciel. Lenny se leva et se dirigea nerveusement vers la maison.

— Vous entendez un hélicoptère ? demanda-t-il.

— Non, je n'ai rien entendu.

— Vous devriez rentrer.

— Merde, Lenny. Je rentrerai quand j'en aurai envie. Vous attendez quelqu'un ? L'Inspecteur Général, peut-être ?

Mais il l'avait à peine entendue et reprit :

— Ouais, c'est bien un hélico.

— Gaffe à ta peau Lenny ! hurla-t-elle. Ce sont les flics ! Prends ton flingue et tire-toi ! Ils t'ont laissé tout seul ici, pour porter le chapeau, pauvre connard ! Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Du calme. Madame, grommela-t-il. C'est pas une blague.

Un type armé d'un énorme fusil-mitrailleur venait d'apparaitre par une des baies du jardin-verrière.

— Couvre l'héliport, Jimmy ! hurla Lenny.

— C'est bien ce que je fais, beugla l'autre.

— Et vous, bougez pas, ordonna l'intendant à la jeune femme, en s'engouffrant précipitamment dans la maison.

— Va te faire foutre, sale con, fit-elle dans un souffle.

Elle se leva et passa son sac en bandoulière.

Elle était prête à partir. Débile, peut-être, mais elle était prête à n'importe quoi. Ou du moins, elle le croyait. Pourtant, ce qui se produisit immédiatement après l'émut et la terrifia à la fois. Elle ne comprit jamais d'où il venait, ni comment il était arrivé. Mais soudain, il était là, à côté d'elle posant une main sur son épaule et lui disant d'une voix très douce :

— Venez, on s'en va.

Tu parles ! La diplomatie ça fait pas de bruit.

Et ce protocole, tout d'un coup, elle se surprit à l'aimer.

CHAPITRE XV

S'introduire quelque part est une chose, s'en tirer sans encombre, en est une autre. Le temps généralement joue en faveur de l'adversaire. L'effet de surprise, ça blouse n'importe qui, mais pas pour longtemps.

Bolan ne fut donc guère étonné de trouver un obstacle sur la route de sa retraite.

Ils avaient parcouru la moitié du chemin environ, quand il se trouva nez à nez avec un costaud, serrant amoureusement sur sa poitrine un énorme fusil-mitrailleur. Le gars paraissait survolté, pris de court et de front.

Bolan eut un réflexe plus rapide et plus efficace. Un sérieux coup de genou dans le bas-ventre et le gus se plia en deux. Puis une jolie manchette sur la nuque et il s'écroula sans autre bruit que le *Whoof,* d'un ballon de baudruche qui se dégonfle et le *clac* inimitable de deux vertèbres qui pètent.

La femme tomba à genoux, avec un hurlement d'horreur. Bolan saisit le fusil-mitrailleur, passa le cran de sécurité et le lui tendit alors qu'il balançait le macchabée sur ses épaules et reprenait sa course. Il entendit la femme crapahuter derrière lui, haletante se donnant du mal pour tenir le rythme infernal. Il s'arrêta et se tourna vers elle :

— Allez, courage on y est presque.

Ses yeux torturés étaient grands comme des soucoupes : elle frisait l'hystérie, mais luttait de toutes ses forces pour ne pas s'y abandonner :

— Ça va, souffla-t-elle. Continuez.

Grimaldi était planté à côté de l'hélicoptère, un revolver au poing. Sans perdre une seconde, il sauta à bord de l'appareil dès qu'il les vit et mit le moteur en marche. Bolan balança son chargement de viande froide derrière le siège, hissa la jeune femme à bord et grimpa rapidement derrière elle. La libellule s'éleva illico et prit la direction de la crête. Quelques secondes plus tard, le repaire de Copa s'estompait derrière elle.

Molly Franklin-Copa, toute petite, pitoyablement vulnérable, était coincée entre les deux hommes, le fusil automatique sur ses genoux. Elle s'était pris la tête dans ses mains et ne bougeait pas.

Bolan brancha son casque :

— Jolie démonstration, Jack, merci.

— Répète un peu, fit Grimaldi. Ça m'aidera peut-être à ne plus trembler. Qu'est-ce que c'est, ce beef froid ?

— Un Charlie-la-Déveine. Je n'ai pas voulu le laisser derrière moi. Les morts, c'est toujours très bavards.

Le pilote tourna alors un regard trouble sur sa passagère :

— Je croyais que c'était les femmes qui étaient bavardes, dit-il enfin, vaguement mal à l'aise.

— Voyons un peu si cette jeune personne te donne raison, répliqua Bolan.

— Tu crois qu'elle me filera un autographe ? plaisanta l'autre.

— Oh, je suis sûr qu'elle sera plus généreuse que ça, rétorqua Bolan en branchant un casque sur la jolie tête de madame Copa.

Et, parole, elle en avait des trucs à raconter.

Le succès est parfois plus difficile à vivre que l'échec. Particulièrement quand il arrive presque par hasard. Il s'était abattu sur la jeune Molly Franklin, un peu comme les mannes du ciel. Elle n'avait pas vraiment eu à bagarrer. Mais c'était une brave gosse, avec un cœur d'or et un grand idéal dans sa petite caboche. Et c'est de là qu'avaient surgi tous ses problèmes. En moins de deux, elle s'était retrouvée « passionaria » au petit pied de tous les cœurs solitaires, tramant à sa suite un cortège d'innombrables profiteurs : amis, parents, alliés, tous prétendument infortunés; et bien entendu, elle fut une proie idéale et sans défense pour les requins du show-biz qui ne voyaient en elle, qu'un packson de dollars toujours renouvelé.

Si bien qu'elle avait vécu l'échec dans le succès, les affres de l'agonie dans toutes ses joies et les frustrations les plus intenses dans ses triomphes. Dix ans de ces ambivalences conflictuelles en avaient fait la cible de rêve pour Nick Copa. Il lui avait mis le grappin dessus, juste au sortir d'un second mariage lamentable. A cette époque sa carrière était sérieusement menacée par un problème d'alcoolisme croissant et par les œuvres d'un imprésario parfaitement incompétent.

Copa lui fit la cour pendant deux jours et demi, après quoi ils se marièrent discrètement à Las Vegas. Et sans attendre, il prit en main la Société Molly Franklin. Apparemment, les huiles haut placées ne pouvaient pas le lui refuser, car il s'arrangea pour liquider, en moins de deux, une série de procès qui auraient normalement demandé dix ans, avant de passer en jugement. En quarante-huit heures, il vida son imprésario et la brancha sur un nouvel agent. Il dénonça un contrat d'exclusivité pour ses disques et reprit toute l'affaire. Depuis plusieurs années, Molly vivait dans la grande ferme de la montagne – l'actuel repaire de Copa. C'est là qu'elle recueillait tous ses amis dans « l'infortune ». En quelques jours, Copa vira les squatters et les remplaça par des gens à lui.

Au début, Molly avait été bluffée. Elle admirait sincèrement Nick pour son esprit de décision et son efficacité. Elle savait qu'il était mouillé dans certains rackets, mais elle l'aimait et avait entièrement confiance en lui. Elle applaudit, quand il décida de transformer sa ferme en studio d'enregistrement et elle applaudit encore quand il s'arrogea l'exclusivité de ses disques. Bien sûr, ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle découvrit que sa ferme était, en fait, un studio d'enregistrement pirate, où l'on contrefaisait des disques exclusifs pour les revendre en sous-main. Idem pour le studio de télévision aménagé dans le grenier de la ferme. Sauf qu'il n'était jamais disponible pour Molly Franklin. Il servait en effet à produire des films pornos.

— Les deux filles que vous avez vues aujourd'hui dans la piscine, dit-elle à Bolan, ce sont deux vedettes de leurs pornos. Elles habitent à la ferme en permanence, comme moi. Mais elles sont vachement plus libres.

— J'ai vu des grosses caisses dans le hangar. Que contiennent-elles ?

— Sûrement des cassettes-vidéo.

— Pourquoi faire ?

— Oh, c'est la dernière nouveauté : des cassettes-vidéo pour la télé. Nick pense en tirer des milliards. Il veut enregistrer des émissions de télé et les vendre à l'étranger, au marché noir, évidemment.

— Evidemment.

— Mais poursuivit-elle, ce qui m'écœure le plus…

— Ouais, continuez, fit Bolan.

— Il fait chanter des gens. Et il se sert de moi pour ça.

— Qui fait-il chanter ?

— Oh, vous vous en doutez : des personnalités officielles. Des hommes politiques le plus souvent.

— Et il se sert de vous comment, exactement ?

— Et bien moi, je suis l'appât. Je suis connue, vous comprenez. Alors, soi-disant, j'organise de folles soirées. A Nashville, personne ne songerait à refuser une invitation de Molly Franklin, bien sûr. Et ici, on dispose de tout ce bataillon de prostituées. Vous comprenez ?

Ouais, Bolan comprenait très bien.

— On a aussi ces piaules spéciales, pour les hôtes spéciaux.

— Ah ? Ah ?

— Nick les appelle « les candeurs-couleurs », parce que les caméras filment en couleur.

— Ouais, je vois très bien, fit Bolan.

— Vous peut-être, soupira la jeune femme, mais les pigeons sont toujours naïfs. Après, ils banquent, indéfiniment, mais le film, on le leur refile jamais. D'ailleurs, c'est pas avec du pognon qu'ils banquent. Et les films, croyez-moi, ils circulent.

Des trucs aussi simples, on a du mal à croire qu'ils jutent toujours. En l'occurrence, la magouille était vieille comme le monde, et c'est peut-être pour cela qu'elle marchait sur des roulettes. En tout cas, au Tennessee, Nick Copa s'en était joyeusement accommodé. En moins de deux, il en avait tiré monts et merveilles.

La jeune femme d'ailleurs, le confirma :

— Nick est certainement l'un des hommes les plus puissants du pays, dit-elle.

— Ça reste à vérifier, fit Bolan.

— Il a édifié sa fortune en moins de six mois.

— Si ça se trouve, il la paumera beaucoup plus vite. Ça vous ennuie ?

— Oh, non, soupira-t-elle. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Vous êtes sûrement déjà au courant. Mais écoutez… Je vous promets de ne jamais en piper mot à personne.

Après tout, vous savez, moi je m'en fous de tout ça. Tout ce que je vous demande, c'est de me débarrasser de ce type.

— Que voulez-vous dire ?

Elle frissonna :

— Si vous voulez reprendre la magouille de Nick, ça m'est égal, allez-y. Je vous laisse la baraque, je m'en fous. Même si je ne dois jamais plus y remettre les pieds, quelle importance… Débrouillez-vous… Je ne sais pas… Prenez sa place, ou faites-lui une offre. Franchement, je m'en fous, je veux seulement ne plus l'avoir sur le dos.

— O.K., fit Bolan. Sauf erreur, vous avez une monnaie d'échange, non ?

— Je n'en suis pas sûre, mais je suppose. Vous voulez le gars de Singapour, c'est ça ?

— Exactement.

Bolan dut bien lui faire confiance, même sans garantie. Cette monnaie d'échange valait son pesant d'homme.

CHAPITRE XVI

Il frappa doucement à la porte. Toby Ranger lui ouvrit et le dévisagea froidement :

— Pas possible ! Un revenant ! Je me trompe, ou c'est toi, Capitaine-Catastrophe ?

Sans l'inviter à entrer, elle lui tourna le dos et s'éloigna. Bolan n'en pénétra pas moins dans l'appartement et referma la porte. Anders, près de la fenêtre, buvait une bière. Toby s'enferma dans la salle de bains.

Décidément, l'accueil était plutôt frigo.

— J'ai essayé de vous contacter par radio, fit Bolan, mais je n'ai pas réussi à trouver la fréquence. Je ne pensais pas vous dénicher ici.

— Tu veux une bière ? grommela Anders.

Bolan déclina son offre d'un petit geste de la main.

— Alors, raconte-moi.

Anders alluma une cigarette en soupirant. Le silence paraissait devoir durer éternellement. Enfin, le comique se décida :

— Il y a eu du pétard.

— Où ?

— A l'Académie Juliana.

Bolan prit une cigarette, et se laissa tomber dans un fauteuil, près de la porte :

— Si je comprends bien, Gordy ne cherchait pas Carl, en définitive ?

— Sauf s'il espérait l'alpaguer à l'Académie, répliqua Anders.

— Et qu'est-ce qu'il a alpagué, là-bas ?

— Des scellés et une notice sur la porte. Il était fou. Là-dessus, Copa s'est amené, toutes voiles dehors, au moment où le bataillon de Mazzarelli faisait machine arrière.

— C'est bien ce que je redoutais soupira Bolan.

— Et ouais, ton cordon bickford était trop bien amorcé. Mais ces mecs, ils sont pas croyables ! Copa, il était pas même arrivé, qu'il tirait déjà, Sergent !

— Qui a gagné ?

— Personne, ils ont tous perdu. Ça zigzaguait dans tous les azimuts, à croire qu'ils ne voient pas droit ces dingues de la gâchette ! Mais ils n'ont pas laissé beaucoup de viande derrière eux. Copa avait la tignasse coupée en deux, juste une égratignure, je crois. Quand je l'ai aperçu pour la dernière fois, il était bien vivant et faisait un pétard d'enfer.

— Et Gordy ? questionna Bolan.

— Ouais, Gordy ! Là, on est dans le cirage. On l'a paumé dans la mêlée.

— S'est calté ?

— Probablement. La moitié de sa troupe avec. L'autre moitié, on l'a vue se trisser par le mur du fond. A partir de là, ils se sont évanouis dans la nature. Pourtant, il faisait jour, putain ! J'peux pas comprendre…

— Tu peux pas comprendre comment vous avez paumé Mazzarelli !

— Ouais, mais on l'a paumé, sûr.

— Et Smiley ?

— Elle va, répondit piteusement Anders. Mais elle ne peut pas grand-chose pour nous, pour le moment. Ils l'ont abrutie pendant une semaine. Elle commence à reprendre ses esprits, mais ne se souvient de rien.

— Et vos autres copains, ils sont toujours d'attaque ? Leur couverture tient toujours ?

— Bien sûr, mais pour l'instant, ils glanent presque rien.

Bolan écrasa son mégot et se dirigea vers la fenêtre. Il prit la bière d'Anders et en avala une gorgée :

— Si je comprends bien, nous voilà revenus au calme plat, grinça-t-il.

— Pas exactement, répliqua Anders.

Bolan lui tourna le dos et regarda tranquillement par la fenêtre :

— Pourquoi m'avoir caché que Nick était marié à Molly Franklin ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— On pensait que ça n'avait pas de rapport.

— Vous pensez un peu trop, ces temps-ci, on dirait. Quand je demande un dossier sur une affaire, on doit tout me donner. A moi

de décider ce que je prends, et ce que je laisse. J'aime pas qu'on fasse le détail à ma place.

— Excuse ! L'erreur est humaine.

— O.K., fit Bolan sans insister davantage. Quoi d'autre, d'après vous, n'avait pas de rapport avec la scène de Nashville.

— Que veux-tu dire ?

L'Exécuteur planta son regard bleu glacé droit dans les yeux de son vieil ami :

— Tu sais très bien ce que je veux dire, fit-il paisiblement.

— Ouais, soupira Anders en baissant les yeux.

A cet instant précis, Toby sortit comme une furie de la salle de bains. Elle se planta devant les deux hommes, hanches en avant, très aguicheuse. Elle foudroya Anders du regard :

— Tu lui lâches rien. T'as compris ! aboya-t-elle. Rien !

— Ta gueule, Toby, grommela Bolan.

— Toi, va te faire foutre, marmonna-t-elle d'une voix tendue. Tu as planté la merde, tu as tout fait foirer. Alors n'essaie pas de nous la faire maintenant, avec tes yeux de chien battu et tes sales pattes pleines de sang.

— Je sais où est Carl, coupa-t-il paisiblement.

Là, elle se calma d'un coup.

— Quoi ? Où ? souffla-t-elle, en écarquillant ses grands yeux.

Anders, de son côté, avait bondi sur ses pieds si brusquement, qu'il en balança sa bière par terre :

— Il est O.K. ?

Bolan lui lança un regard dur :

— Vous voulez un rapport complet, ou je vous fais un résumé plein de blancs, style SOC ?

— Oh, arrête, bon Dieu, s'écria le comédien. On se marre pas ! Dis-nous vite s'il va bien ou…

Bolan prit tout son temps pour allumer une autre cigarette.

Toby se laissa tomber sur le sol et remonta ses genoux sous son menton.

— O.K., Capitaine-Gentil, fit-elle d'une voix éteinte. On capitule. Mais, bon Dieu…

— Il est vivant, et à peu près en forme. Pour l'instant, du moins.

Sans un mot, Anders s'éloigna vivement, pour s'occuper de nettoyer les dégâts de sa bière.

Toby s'étendit sur le plancher, et remonta sa jupe jusqu'au nombril. Puis, les bras en croix, elle ferma les yeux. Son visage immobile ne trahissait en rien son émotion mais de minuscules gouttes cristallines commençaient à perler sous les paupières baissées.

Bolan s'approcha d'elle et tira une longue bouffée de sa cigarette. Puis, taquinant du bout de sa godasse, une cuisse appétissante, il grogna :

— Arrête ton char, Toby, tu veux. Qu'est-ce que ça veut dire, ce cinéma ?

— Tu devrais comprendre, quand même, fit-elle, d'une toute petite voix repentante. T'as gagné, j'ai perdu. Alors, je m'offre à vous deux. Allez-y ! Profitez.

— T'as du bol, mon chou, ce n'est ni l'endroit, ni le moment.

— Maintenant, assieds-toi, Sergent, reprit Anders. Il est temps de mettre les choses au clair.

Toby ouvrit les paupières, cligna un peu des yeux pour en chasser les larmes, et appuya :

— Oui, s'il te plaît, assieds-toi.

C'était leur façon à eux de s'excuser.

— O.K., fit Bolan, merci.

— Bon, attaqua Anders, maintenant revenons à nos moutons. Le trafic de drogue n'est qu'un prétexte. Tu l'as compris depuis longtemps, le but de l'opération, depuis le début, c'est ton ami Nick Copa. Tout le reste, pour le moment, c'est du flou.

— Bien sûr, la came, c'était un marchepied super-commode, intervint Toby.

— Mais alors, pourquoi tous ces ronds de fesse ? demanda Bolan. Pourquoi ne pas avoir…

— Tu sais pourquoi on traîne ici ? demanda Anders. Si ça se trouve, Nashville est la patrie de notre prochain Président. Et, politiquement parlant, c'est un territoire très mouvant.

Toby : – Et pour la Mafia, c'est un territoire quasiment vierge.

Bolan : – Vierge, on l'est ou on l'est pas, en général.

Anders : – Parlons, si tu préfères de virginité politique.

Toby : – Donc, c'est un territoire vierge, ou considéré comme tel.

Anders : – Ce qu'on veut dire, vois-tu, c'est que les petits gars, ici, ils se sont toujours contentés de faire joujou entre eux. Ils ont jamais cherché des contacts à l'extérieur. D'accord, ça fait pas mal de temps qu'ils sont mûrs pour se faire foutre le grappin dessus, mais…

Toby : – Et c'est d'ailleurs devenu presque inévitable le jour où un certain sénateur, tout jeune encore, est devenu un politicien de niveau national. Si ça se trouve, il risque d'être candidat aux prochaines présidentielles.

Anders : – Comme tu vois, l'enjeu, c'est pas des vulgaires saucisses, même fourrées au H.

Bolan eut un sourire aigre :

— Les gens du SOC, ils préfèrent toujours les hautes sphères, pas vrai ? Question de prestige…

— Exact, répliqua vivement Toby. Maintenant, écoute, Terreur de Choc, on n'essaye pas de te couillonner, mais c'est une opération super-délicate, chatouilleuse à mort. Nous, on a ordre de la mener avec nos gants de velours les plus fins.

— Tiens, tiens, murmura Bolan.

— Exact, appuya Anders. Ce sénateur du Tennessee, il est relativement clair, du moins autant qu'on peut l'être. Mais c'est un politicien.

— Et Copa, il a quelque chose à voir avec lui ? demanda Bolan.

— Pas encore. Mais t'inquiète, il s'en occupe.

— Tu sais, cette ordure, reprit Toby, il n'a pas froid aux yeux : quand il n'arrive pas à dégotter ce qu'il lui faut, il se démerde pour le fabriquer.

Anders : – On croit d'ailleurs savoir, qu'il n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà coincé deux ou trois types. Mais, comprends, comme l'a dit Toby, c'est une magouille foutrement chatouilleuse. Si on avait débarqué ici en fanfare, un gros gourdin à la main, tu imagines le résultat : que le gars soit clair ou pas, il en ressort toujours couvert de merde. Tu sais comment ça se passe, en politique.

Toby : – Dans ces cas-là, c'est toujours le négatif qui ressort. Si on t'accuse une fois, t'as beau prouver mille fois que t'es innocent, tu resteras toujours trouble.

— Et puis, il y a un autre problème, avec ces politicards, reprit Anders. Si nous on laisse transpirer la moindre magouille, on est jamais à l'abri du salaud qui va en profiter un jour, pour beugler à tort et à travers.

Toby : – En particulier, en période de campagne électorale, si tu vois ce qu'on veut dire…

Anders : – C'est pour ça que nous, les saloperies, faut qu'on les étouffe. Si le type en question est vraiment candidat à la présidence, il se présentera contre l'administration actuelle. Nous, on a pour consigne de maintenir la sérénité dans le secteur.

— Le tout, sans faire de bruit, ajouta Toby.

— Le Président actuel a bien l'intention d'être réélu, de toute façon, expliqua Anders. Et il ne veut surtout pas de scandale, même fabriqué de toutes pièces, même dirigé contre son adversaire. Il n'a pas tort, d'ailleurs, car cela rejaillirait obligatoirement sur son administration passée.

Bolan demanda alors d'un air très détaché :

— Et vous, Messieurs-Dames, vous travaillez pour la Maison Blanche ?

Les deux comparses échangèrent un rapide coup d'œil :

— Si on va au fond des choses, oui, évidemment, répliqua Anders. Après tout, le président, c'est notre Chef suprême à tous, pas vrai ? Mais nous sommes au service de la fonction, pas de l'homme.

— Il me semble que j'ai déjà entendu cette phrase, soupira Bolan.

— Elle est assez logique dans notre position, non ? demanda Toby.

Mais sans prendre la peine de lui répondre, Bolan poursuivit :

— Et vous avez pour mission de maintenir la léthargie dans la région. Ça veut dire quoi exactement ?

Anders : – Exactement ça : nous devons neutraliser discrètement toute influence subversive.

— Subversive dans quel sens ?

— Subversive pour l'intérêt de la Nation. On ne prépare pas une campagne électorale, si c'est ça que tu veux dire. Ce qu'on veut, c'est détendre le climat politique ou, si tu préfères, empêcher qu'il ne se politise.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

A nouveau, Anders lança un coup d'œil furtif à Toby, avant de répondre :

— Et bien, justement, vois-tu, c'est le problème.

— Tu sais, reprit Toby, ça ressemble beaucoup à un jeu de dominos. Si nous étions sûrs qu'il s'agisse d'un incident strictement local mais apparemment, ce n'est pas le cas. Et puis, il n'y a pas que le côté politique. Ces, enfin les gens ici, ils ont un superbe échiquier tout neuf. Et partant de là, ils peuvent essaimer dans le monde entier. Et crois-moi, ils ne sont pas manchots. Ils ont déjà des jalons un peu partout.

— Je m'en doute, fit laconiquement Bolan.

— On a eu très peur que tu sortes Copa du jeu, poursuivit Toby. Avec toi, on ne sait jamais.

Mais Anders s'empressa d'ajouter :

— Tu comprends, les choses ne sont pas si simples. Sur le plan de la magouille nationale, Copa, ce n'est pas grand-chose : un freluquet de province. D'accord, on n'en sait pas encore assez à son sujet, il est peut-être davantage qu'un pantin de banlieue. Mais si on lui coupe d'emblée ses ficelles, cela nous mène à quoi ? A rien. On se retrouve au point de départ. Et pendant qu'on s'active à trouver un nouveau pantin, on perd la manche. Donc, on n'a rien à gagner à effacer Copa d'emblée.

— C'est pour ça que Carl est essentiel à l'opération, fit Toby. On a besoin d'un vers dans le fruit pourri. C'est encore la meilleure position.

— Et pourquoi Singapour ? demanda doucement Bolan.

C'est Anders qui répondit :

— C'est un autre problème. On a une opération en cours en Orient. L'affaire du Tennessee, on est tombés dessus pratiquement par hasard.

— Sacré coup de chance, hein ? constata Bolan.

— Si l'on veut. Mais ne te moque pas. On fait avec ce qu'on a. Ça sentait déjà le talc, au Tennessee. Et notre pêche miraculeuse n'a fait que confirmer les présomptions de notre QG. Je te le répète, nous, on prend ce que l'on trouve. Pas toi ?

Bolan eut un sourire grinçant :

— Généralement oui. En l'occurrence, j'ai trouvé Molly Franklin et je l'ai prise.

— Morte, ou vivante ? demanda Toby sans broncher d'un cheveu.

Il lui lança un regard dur :

— Bien vivante, crois-moi. Elle avait besoin d'air, je lui en ai donné.

— Il est pas mignon celui-là, explosa Toby, acide. Alors, comme ça, tu arrêtes ta montre, tu sapes le jeu, et tu voles au secours de…

— Arrête, Toby, tu veux ! intervint Anders.

— Pardon, marmonna-t-elle, maussade.

— Les gars de la Mafia, ils sont comme vous, fit Bolan. Ils prennent ce qu'ils trouvent. Je ne pense pas qu'ils aient débarqué ici pour y exploiter une magouille politique. Ce qu'ils voulaient, au Tennessee, c'est toujours la même chose : du gros pognon rapide. Copa a dégotté son filon et il s'est installé en plein, ici. Vous avez parlé tout à l'heure de territoire vierge : eh bien c'est à peu près ça. Mais moi, personnellement, je ne renifle pas de méga-conspiration : je ne vois pas de pantin, pas de grand diable, et pas de super-maître-guignol, tirant de mystérieuses ficelles. Je n'ai flairé que de la mauvaise combine au ras des pâquerettes. Copa essaye de se construire un petit empire, c'est vrai. Et s'il a une aide extérieure, je ne pense pas que cela dépasse un soutien financier. Bien sûr, quand ça commencera à juter sérieux, cela risque de changer. Nashville peut devenir un nouvel empire. Mais pour l'instant, ce n'est guère qu'un fief. Et Copa en est le seigneur, pas un pantin. Il est l'homme fort du coin, et si vous le dégringoliez maintenant, tout son business s'effondrerait.

— Ben mon Dieu, en voilà un beau discours ! railla Toby.

— Ta gueule, Toby, gronda Anders. Et s'adressant à Bolan : t'es vraiment sûr de tout ça, Sergent ?

Bolan les regarda tour à tour, puis, se prenant la nuque à deux mains, il contempla le plafond. Au bout d'un moment, il déclara :

— De toute façon, quelle importance, puisque nous avons Carl.

— Où est-il ?

— Dans une petite baraque, en dehors de la ville près des Percy Priest Reservoir.

— Et quel est son statut officiel ?

— Prisonnier de guerre.
— Quelle guerre ?
— La guerre qui oppose Nick Copa à Gordy Mazzarelli.
— Tu as l'intention de le laisser moisir longtemps, là-bas ?
Bolan soupira, et regarda ses deux interlocuteurs :
— Je suppose que cela dépend de vous.
Anders prit un air pensif. Quant à Toby, elle commença à dire quelque chose, mais se reprit.
— Tu disais, Toby ? demanda Bolan.
— Je crois que c'est à Tommy de décider, avoua-t-elle.
— On a pas intérêt à brûler Copa tout de suite, fit tranquillement Anders. Il faut d'abord que l'on soit sûr.
— Ouais. Ça pouvait se comprendre.
— Cette came, il peut encore la livrer, Carl ? demanda Bolan.
— Bien sûr, on l'a mise en lieu sûr. On la lui refile dès qu'il nous téléphone.
— C'est très important, malgré tout, fit Toby. D'accord, c'est pas le but de l'opération, Tommy te l'a expliqué, mais c'est quand même un moyen assez sûr de s'introduire dans ce dédale des milieux underground. Si ça se trouve, avec cette livraison, on va pouvoir démasquer un paquet de grossistes. Et puis, ça nous branchera aussi sur d'autres choses, avec un peu de chance.
— Et vous voulez que Carl livre Nick Copa ?
— C'est l'idée depuis le début, répondit Anders.
— Donc, Lyons devient la cheville ouvrière de Copa. Et après ?
— Après, on peut commencer à dégoupiller Copa.
— Comment ?
— Ça, c'est l'affaire de Carl. Sitôt qu'il sera en place, évidemment.
— Et comment va-t-il s'y prendre ?
Anders eut un sourire finaud :
— Très prudemment.
— On lui fait confiance, grinça Bolan.
— Y a intérêt.
— O.K., fit Bolan. Maintenant, avant que j'oublie, faites-moi une fleur, l'un ou l'autre. Dites à Hal de prévenir Sticker que la Main Pleine a fonctionné super. Sticker est un anxieux. Faut le soigner, sinon il nous ferait, un jour, un mauvais ulcère.

Hal, c'était Harold Brognola, le chef de Police Fédérale. Quant à « Sticker » c'était le nom de code du redoutable Léo Turrin, un Fédé déguisé en *capo,* besognant dans les hautes sphères de la Mafia.

— Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire, répliqua Anders, mais je te promets de pas manger la commission. Une Main Pleine, c'est bien ça ?

— Ouais, fit Bolan, et elle est tous les jours un peu plus pleine. Maintenant Tommy je crois que tu devrais battre le rappel de tes lignes arrière. Mais laisse-moi quand même un peu de champ libre.

— Tu es sur un nouveau coup ?

— Ouais, et d'un genre pas ordinaire : je veux sauver un empire.

Toby pinça illico les narines :

— Je croyais qu'on jouait cartes sur table ?

— C'est ce que j'ai fait depuis le début, répliqua Bolan. Et vous, vous pouvez en dire autant ?

— Touché, Capitaine-Copain, répliqua-t-elle avec un sourire malicieux. Mais tu ne pourrais pas nous mettre dans le secret des Dieux, pour une fois ?

Capitaine-Copain ne se laissa pas enjôler :

— Je vous demande le champ libre, fit-il paisiblement. Vous êtes mal placés pour me refuser une faveur, non ?

CHAPITRE XVII

Les conditions n'étaient pas précisément idylliques pour une opération de nuit ! Pleine lune, ciel sans nuages, et pas un souffle d'air. Mais il lui faudrait bien faire avec.

Il avait passé sa combinaison noire de combat et ses chaussures de toile également noire. Le gros Auto Mag 44 trônait sur sa hanche droite, et le Beretta à silencieux reposait, pas très loin du cœur, confortablement logé dans un harnais spécial. Il avait également glissé deux stylets, genre bistouris, dans les deux poches plaquées de ses mollets, et enfin, avait passé plusieurs garrots de nylon autour de sa taille.

Il les reluquait depuis plus d'une heure, savait maintenant exactement combien ils étaient, et avait eu tout le loisir de se rendre compte que Gordy-le-Dingue était tout, sauf dingue. Le lascar était un vrai pro au contraire et, pour organiser ses lignes de défense, il était vraiment champion. Il avait placé dehors dix sentinelles silencieuses comme la nuit, postées à tous les points stratégiquement faibles.

Bolan avait effectué une petite reconnaissance des lieux un peu plus tôt, mais comme il faisait jour, il n'avait pas pu s'approcher. Il avait cependant repéré Carl Lyons qui faisait les cent pas devant le bungalow, serré de près par deux anges gardiens. A part eux, la planque lui avait paru déserte. En revanche maintenant, l'air grouillait de présences invisibles.

Cela augmentait un peu la difficulté de la manœuvre. Evidemment, tout aurait été plus simple et moins risqué s'il avait pu agir quand tous les gorilles étaient à l'œuvre à l'Académie Juliana.

Le bungalow était un peu à l'écart. « Percy Priest Reservoir », c'était le nom d'un énorme château d'eau, autour duquel on avait implanté tout un complexe de loisirs de plein air avec, en particulier, un immense parc public au bord de l'eau. Dans la journée, l'endroit était très fréquenté. La nuit par contre, on n'y rencontrait pas une âme.

Sauf ce soir, bien sûr, aux abords du bungalow niché au milieu des arbres.

Ça bourdonnait, ça vibrait, ça guettait.

Presque toutes les sentinelles étaient armées de fusils à canon scié. Des armes automatiques, sans doute. Deux costauds arboraient fièrement une mitraillette : ceux-là serraient la baraque de près.

Et puis, il y avait un franc-tireur baladeur : un gus isolé, avec rien d'autre qu'un beau gros revolver, dans un baudrier en bandoulière. C'était le plus vulnérable, il serait donc le premier à morfler.

Le franc-tireur creva, sans avoir eu le temps de l'imaginer. Un spectre noir, silencieux comme la nuit, surgit de derrière un arbre, au moment où il passait. Le stylet, tranchant comme un rasoir, trouva du premier coup le point sensible entre les vertèbres cervicales, et Cavalier-Seul s'effondra avec un soupir.

Très discrètement, Bolan trimbala le corps un peu plus loin et le fouilla. Maigre butin : le mec ne possédait rien d'intéressant, hormis un petit micro-émetteur accroché à la ceinture. A la lueur de la lune, Bolan déchiffra la marque gravée sous le petit appareil : *pocketcom*. Un joli joujou à plusieurs fréquences. Il le fourra dans sa poche, et regagna doucement le champ de bataille. Sans bruit, il se posta à moins de dix pas de la sentinelle protégeant l'aile gauche du camp retranché. Le type était perché sur la fourche d'un arbre, à vingt mètres environ au-dessus du sol, bien en vue, dans la clarté lunaire. Bolan chercha dans sa poche le bouton d'appel du *pocketcom*. Là-haut dans l'arbre, un bip-bip lui répondit; mais la sentinelle ne moufeta pas. Bolan appela à nouveau et cette fois, on s'activa là-haut :

— Qu'est-ce que tu viens foutre ? fit une voix étouffée.

— Le bip sonne pour toi, mon gars.

Bolan était déjà en branle et la sentinelle perchée mourut, victime de son inattention. Bolan l'abandonna sur place et continua rapidement sa progression.

Cette petite radio rigolote était un don du ciel. Gordy en avait équipé tous ses hommes. Bolan détenait le seul positionné en émetteur. Les autres étaient des récepteurs si bien que chaque fois que Bolan appuyait sur son bouton, le bip-bip des autres lui répondait. Pratique, pour les localiser. Il eut largement le temps de

déblayer le flanc gauche avant que les survivants de fortune commencent à grogner :

— *Qui est-ce qui déconne, avec ces putains de radios ?*

— *Henny ?*

— *Quelqu'un a vu Henny ?*

— *Il vient de passer, il y a deux minutes.*

— *Coupez vos saloperies de radios ! Silence !*

Bolan avait reconnu la voix rauque, dure comme un coup de trique.

— *Quelqu'un s'amuse avec cette saloperie de bip-bip, Gordy ! Ou alors, il y en a un de nous dans la merde.*

— *Va vérifier, Henny. Et sonne-moi quand t'en auras le cœur net.*

Le garrot siffla comme un serpent en rut, autour du cou de la sentinelle arrière.

— *Henny ! Si tu m'entends, tire en l'air.*

Le monstrueux Auto Mag rugit dans la nuit et sa charge de feu fonça droit vers la lune. Un nouveau costaud se dégagea de l'ombre, flingue braqué en avant, le cou tendu pour mieux scruter les ténèbres. Le gros canon cracha à nouveau sa grenaille en furie droit dans le cou tendu. Il explosa comme une baudruche sanguinolente.

— *C'est pas Henny ! Tuss les gars !*

Dans le bungalow, les lumières s'éteignirent. Dehors, la nuit frémit : les rats commençaient à bouger. Bolan en profita pour s'approcher de la porte. Sauf erreur, il avait fait sept macabs. Les trois sentinelles restantes se trouvaient donc nécessairement entre le bungalow et le chemin d'accès.

Elles approchaient maintenant, doucement, prudemment, essayant de garder un semblant dérisoire de dignité…

A l'intérieur de la baraque, pas un bruit, pas un souffle, pas un son de voix. Ils ne devaient pas être pléthore, là-dedans. Deux peut-être… Un prisonnier et l'autre…

Il attendit que les trois survivants apparaissent en terrain dégagé. Trois : le compte était bon. L'un d'eux avait une mitraillette. Bolan le cueillit en premier : un chouette pruneau en plein front, qui fit jaillir un jet rougeâtre et plein de miasmes au beau milieu d'un rayon de lune. Mais sans s'attarder, l'Exécuteur s'occupait des deux derniers.

Deux coups de feu explosèrent pratiquement en même temps. En direction de quoi ? De qui ? Difficile à dire. Certainement pas du bungalow. De toute façon, les deux tueurs ne le dirent jamais…

Maintenant, la place était nette : dix sur dix.

Restait cette ordure de Gordy.

Bolan enfila un nouveau chargeur dans l'Auto Mag, et d'un coup de pied, ouvrit grand la porte. A l'intérieur, tout était sombre, mais le canon d'un revolver refléta un instant la lueur de la lune. Une énorme balle frôla Bolan en sifflant, tandis qu'il reculait d'un bond pour se mettre à couvert.

— Montre-toi, Gordy, cria-t-il.

— Qui est là ?

— T'as pas encore pigé ?

Un silence pesant, puis :

— Je peux toujours pas les blairer, tes putains de gratte-ciel.

— Ton Chicago, pour moi, c'est toujours de la merde, gloussa Bolan.

Il balança le râtelier vide de l'Auto Mag par la fenêtre. Un coup de feu explosa aussitôt, et les vitres volèrent en éclats.

Silence. Puis :

— T'es toujours là, Oméga ?

— Où veux-tu que je sois ?

— Pourquoi t'es venu foutre la merde ?

— C'est toi qui m'as fait venir, mon gars.

— Tu parles. On peut quand même pas empêcher les pauvres mecs comme moi de gagner leur chienne de vie.

— T'en as fait un peu trop, Gordy. T'aurais dû te méfier.

— Qui ne tente rien, n'a rien. C'est bien ça, qu'on dit non ?

— Peut-être. Tu veux encore tenter quelque chose ?

— J'ai pas le choix.

Gordy tout à coup, avait exactement la même voix que Lou Costello.

— T'as pas tort. Je suis venu chercher ton scalp, Gordy.

— Parce que tu crois que je l'avais pas compris, peut-être ? Je t'ai démasqué dès le début. O.K., si c'est ma gueule que tu veux, faut que tu viennes la cueillir sur pieds.

— C'est ton dernier mot ?

— J’espère pas.

Le salopard n’avait pas changé de position pendant toute la conversation. Grâce à sa voix, Bolan savait à peu près où il se tenait. Il espérait seulement qu’il était seul.

Il lança un dernier ballon d’essai pour s’en assurer :

— Nick m’a demandé de te faire la bise. Mais j’y ai dit que t’étais vachement trop laid.

— Nick est un…

Mais Bolan ne connaîtrait jamais l’ultime opinion de Gordy-le-Dingue sur son Boss, le Seigneur Copa. Avant même qu’il ait prononcé la première syllabe, l’Exécuteur avait bondi, pour plonger au milieu des éclats de verre. Le flingue de Gordy péta en même temps que l’Auto-Mag aboyait, déchirant les ténèbres de sa langue de feu meurtrière. La gueule déformée de Gordy se figea brutalement dans le masque de la mort, comme l’énorme balle se fixait droit entre ses dents, transformant sa bouche en cratère sanglant.

Bolan resta un instant plaqué au sol, haletant. Il avait essuyé un restant de flammèche lui aussi et n’avait pas vraiment envie de mesurer l’ampleur des dégâts.

Mais bientôt, une petite voix faible lui parvint du fond de la pièce, un peu comme une lueur vacillante surgie du fin fond des ténèbres :

— C’est toi, Sergent ?

— Ouais.

— T’es O.K. ?

— Ouais, et toi ?

— Oh, j’ai eu droit au traitement de faveur : gymnastique en plein air, deux fois par jour et – mais dis-moi, t’as des nouvelles de Smiley ?

— Elle est O.K., Carl.

— Ouf, merci mon Dieu ! Bon, t’as l’intention de rester couché ici longtemps, ou tu me tires de ce merdier ?

— Je suis bien ici, je souffle. Et toi ?

— Moi, dans ces conditions, je n’ai pas le choix.

— Ah, ah ?

— Je suis ligoté, bon Dieu !

— Fallait le dire.

Bolan palpait doucement son flanc gauche. Oui, il n'était pas passé loin. La combinaison noire était déchirée au niveau de la hanche, laissant apparaître un peu de viande bien saignante. Rien de grave, mais il s'en fallait d'un ou deux millimètres…

Bolan se remit sur ses pieds et bougea ses membres prudemment : tout était en place, tout fonctionnait.

— T'es sûr que t'es opérationnel ? demanda Lyons d'une voix plus faible.

— A peu près autant que toi, je suppose, soupira Bolan. T'es prêt à mettre les voiles ?

— Putain, c'est à moi que tu poses la question ? Le problème c'est que je vais avoir du mal à me trimbaler sur mes jambes, Sergent.

— T'as besoin d'une monture, ou d'une ambulance ?

— Pas d'ambulance, surtout ! Je retourne au boulot. Je viens de passer une semaine au vert, presque peinard, tu sais.

Bolan en doutait un peu : les plans de Gordy étaient trop ambitieux pour tuer la poule aux œufs d'or sans lui avoir préalablement extirpé tout ce qu'elle avait dans le bide. Mais il existe bien des manières de torturer un homme, sans l'achever…

Il éclaira avec le minuscule faisceau de sa lampe-stylo : Mazzarelli n'était pas chouette à voir. Le bungalow non plus, d'ailleurs. Une sorte de grande pièce unique, avec kitchenette incorporée, le tout dans un état lamentable.

Lyons gisait sur un vieux plumard en ferraille, pieds et poings liés.

Bolan repéra l'interrupteur et alluma.

Le pauvre mec était bleuâtre et violacé, de la tête aux pieds. Des gnons déjà anciens sur lesquels se rajoutaient d'autres plus récents, encore vaguement sanguinolents.

Mais, Dieu merci, il était là, vivant, et entier !

CHAPITRE XVIII

Grimaldi brandit son pouce gauche en disant :

— Décidément, ça devient une habitude malsaine, chez toi ! Gaffe à ton cul !

Bolan desserra la ceinture de sécurité :

— Cette fois-ci, relax, Max. C'est du gâteau.

— Je te croirai quand je serai sûr de voir cette putain de piaule pour la dernière fois, grommela Grimaldi.

— Je te promets que ça ne va pas tarder, sourit Bolan.

Il mit pied à terre sur le petit héliport de la ferme Franklin et se dirigea vers la maison. A mi-chemin il s'arrêta, posa son paquet, et alluma un cigarillo. Puis il attendit l'accueil du comité de réception.

Il sentait du monde partout, mais personne n'était en vue. Toutes les lumières intérieures et extérieures étaient allumées, si bien que les abords de la baraque ressemblaient à un parking de centre commercial, une veille de Noël.

Mais apparemment, on ne lui avait pas préparé d'accueil officiel.

Il reprit son paquet et continua d'avancer. L'intendant de la maison, l'accueillit sur le seuil de la porte.

— Alors, Lenny, ça boume ? demanda Bolan, jovial.

Le gars n'avait pas l'air frais :

— Comme ci, comme ça, Monsieur, répondit-il. Monsieur Copa ne se sent pas très bien non plus. Il vous demande de vous installer au jardin. Il sera à vous, dans quelques minutes. Oh, excusez-moi, Monsieur… Que contient ce paquet ?

— Un cadeau pour ton Boss, Lenny.

— Oh, je vois… Je vois… Monsieur. Hum, vous retrouverez le chemin tout seul ? Je suis mal secondé, aujourd'hui.

Tu parles qu'il était à court de gros bras !

Bolan trouva sans difficulté le chemin du Paradis, pas de mignonnes dans la piscine, cette fois, pas de costauds en veste blanche non plus. L'endroit était sinistre et silencieux comme un cimetière maudit.

Il posa le sac en papier sur le dallage du patio, puis tira une chaise au bord de la piscine et s'y laissa tomber, cigarillo au bec, aux premières loges pour zieuter tout autour.

Quelqu'un brancha les projecteurs étanches, à l'intérieur de la piscine.

Avec un gloussement d'aise, Bolan balança son cigarillo dans l'eau lumineuse.

Copa apparut quelques minutes plus tard, le crâne recouvert d'un monumental pansement. Sûr qu'il avait perdu un peu de sa tignasse, pauvre vieux. Il n'avait pas vraiment sa gueule des grands jours.

— J'ai pris un gnon, expliqua-t-il.

Il s'était arrêté à dix pas environ de Bolan, juste à côté du sac en papier.

— Ça m'est revenu aux oreilles, fit Bolan. Vous avez eu un sacré bol, il me semble. Ça fait très mal ?

— Ouais, le Doc m'a dit que j'avais eu du pot, mais qu'est-ce que c'est douloureux !

— Allons, Nick, les blessures guérissent vite au Paradis.

— Ne me parlez pas de Paradis, grommela Copa. En ce moment, j'ai l'impression que tous les démons de l'enfer font la sarabande dans mon crâne.

Bolan haussa les épaules avec philosophie :

— Vous vous en remettrez. Et puis, ça vous fera un chapitre palpitant pour votre biographie.

Le gus fronça les sourcils et demanda d'une voix rauque :

— Vous essayez de vous payer ma gueule, ou quoi ?

— Pas du tout, sincèrement, je pense que vous devriez écrire ce livre, un jour. Mais n'oubliez pas de changer les noms, tout de même.

— Comme vous dites.

Le Seigneur de Nashville alluma un cigare.

— Lenny m'a averti que vous n'étiez pas venu les mains vides. Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

— Un petit cadeau spécial pour vous, dit Bolan d'une voix de marbre. La preuve de l'estime où je vous tiens, si vous préférez.

Copa se pencha prudemment et ouvrit le sac en papier du bout des doigts. Il en contempla longuement le contenu, puis se redressa avec un sourire torve :

— Vous êtes vraiment grand style, Oméga, déclara-t-il tranquillement.

Bolan s'y attendait. En entrant dans le jeu, il faut savoir en respecter le rituel… en toutes circonstances.

— Vous aviez fait claquer vos doigts, non, rappela-t-il à son hôte ?

— Exact, nom de Dieu, gloussa Copa. Et il fila un méchant coup de pied dans le sac en papier.

La tête encore ensanglantée de Gordy-le-Dingue roula sur le dallage et, après quelques mauvais rebonds, piqua dans la piscine illuminée. Charmant détail, dans ce décor de Paradis.

Bolan alluma un nouveau cigarillo.

Copa regarda quelques instants le truc immonde qui coulait lentement au fond de l'eau, puis il tira une chaise et s'assit près de Bolan.

— Vous êtes venu ici combien de fois, aujourd'hui ? demanda-t-il froidement.

— C'est ma troisième descente, répondit Bolan d'une voix égale.

Le mec mâchonna son cigare un moment :

— Ouais, ça colle. Comment vous vous êtes démerdé, je m'en fous royalement. Mais dites-moi pourquoi ?

Bolan sourit :

— Disons que j'ai agi sur une inspiration subite.

— Une inspiration de qui ?

— Elle, bien sûr. Elle m'a dit qu'elle avait besoin d'aide, et je l'ai crue.

— Il faut me la ramener ! aboya Copa. Vous m'entendez, je la veux ici !

— La lune de miel est finie, Nick. La jeune femme ne veut plus revenir.

— Qu'elle me le dise elle-même !

Mais Bolan secoua la tête :

— Trop tard. Nous avons conclu un marché, elle et moi.

— Vous vous payez ma gueule, ou quoi ! Un marché ! Nous, nous avons un marché…

— Je ne parle pas de vous Nick, je parle d'elle et de moi. Elle m'a demandé de prendre le large. Je l'y ai aidée.

— Mais c'est insultant, nom de Dieu !

Nick avait pâli subitement :

— Dites, vous ne l'avez tout de même pas…

Bolan ne le laissa pas poursuivre :

— Ne vous inquiétez pas, elle se porte comme le Pont-Neuf. Je crois que je vous ai rendu service à tous les deux. Elle était devenue un poids pour vous, et dans peu de temps, elle serait devenue un poids *mort,* non ? Vous voyez ce que je veux dire ?

Ouais, Copa voyait très bien.

— Alors, vous avez décidé de me faire une superbe fleur, c'est ça ?

— Allons, Nick, c'est votre unique perte. Soyez réaliste, vous auriez pu *tout* perdre.

Le Seigneur de Nashville resta quelques instants sans répondre. Enfin, il demanda d'une voix à peine audible :

— Comment ?

— Vous voulez savoir comment je suis arrivé ici ?

— Non, vous êtes ici parce que je vous ai laissé y venir.

— Faux.

— Faux ?

Bolan tira une carte à jouer de sa poche de poitrine, et la balança au Seigneur de Nashville. La carte voltigea, avant de s'abattre aux pieds de Copa. Côté pile ou côté face, quelle importance ? Elle portait un As de Pique sur les deux faces.

Copa posa un pied rageur sur la carte et demanda :

— C'est pour moi, ce coup-ci ?

— Ça a bien failli.

— Pourquoi ?

— C'était pas très clair, Nick. Ils commençaient à se poser des questions.

— A *mon* sujet.

— Oh, ils trouvent qu'il y a trop de coulage dans votre coin. Ça vous étonne ?

Le mec lui sortit un sourire mielleux.

— J'imagine. Mais ils sont au clair maintenant, pas vrai ?

— Ils vont l'être, en tout cas, sitôt que je leur ferai mon rapport.

— Alors, perdez pas trop de temps ici, hein ?

Bolan eut un sourire glacé :

— Le rapport sera fait en son temps. Mais terminons de mettre les choses au clair, Nick.

Copa eut un petit rire mi-figue mi-raisin. Puis soudain, il se reprit, et demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que ça a à foutre avec ma femme, tout ça ?

— Rien.

— Comment, rien ?

— C'est une affaire entre vous et moi.

— Je pige pas.

Bolan se remit sur ses pieds et shoota dans le sac en papier, pour l'envoyer dinguer dans la piscine. Puis, il reprit son siège :

— La jeune dame m'a filé la main. Je lui ai renvoyé l'ascenseur. Question de savoir vivre. Mais laissez-la, maintenant, Nick. De vous à moi, je vous le dis, laissez-la.

Seigneur Copa rapprocha encore son siège. Il était fou de rage, mais essayait de ne pas le montrer :

— O.K., fit-il enfin, je pense que je peux survivre. Et je vous en souhaite autant. Vous savez où vous foutez les pieds, j'imagine. Pour moi, disons que c'est pas une perte tellement colossale.

— Je le pensais.

— Ouais.

— Je rêve, ou vous m'avez dit merci, Nick ?

— Non, vous ne rêvez pas. Maintenant, parlons de la combine à Léonetti.

— C'est bien ce qu'on avait flairé tous les deux, reprit Bolan. Gordy voulait le gâteau pour lui tout seul. Il a barboté le môme, et l'a séquestré dans un bungalow, près de Percy Priest Reservoir.

— Ça alors, j'ai jamais entendu parler de cette piaule !

— Gordy a toujours été le roi des planques super-secrètes. Il ne mettait jamais personne au courant et surtout pas son patron.

— Gordy-le-Dingue était une immonde crapule, grommela Copa.

— Oh, bien pire, c'était une ordure qui volait ceux qui l'avaient réchauffé dans leur sein.

— Ouais, fit Copa, un tas de merde !

Il cracha dans la piscine.

— De toute façon, reprit Bolan, Léonetti, c'était l'occase. Gordy n'a jamais eu l'intention de se mettre en cheville avec lui. Il voulait

lui faucher sa livraison. En d'autres termes, il voulait le blouser. Il a foutu le gosse au frigo, en attendant de voir venir. Il le travaillait au corps, pour lui faire cracher ce qu'il avait.

— C'est-à-dire ?

— Que dalle, fit Bolan avec un sourire amer.

— Pas possible !

— Le môme était clair. Son chargement, il était étiqueté : Mazzarelli-Clemenza, pas Mazzarelli-Léonetti. Mais il a flairé une combine malpropre, alors il a foutu la combine en l'air. Il essayait de vous contacter, quand Gordy l'a bâché au passage.

Copa eut un sourire finaud :

— Depuis le début vous saviez qu'il était clair, pas vrai ? C'est pour ça que vous avez joué au chat et à la souris, avec Gordy et moi, hein ? Vous vouliez voir de vos propres yeux qui mordrait le premier au fromage.

Bolan rendit son sourire au Seigneur de Nashville.

— Vous êtes un sacré mec, Nick. Je suis content que l'histoire se solde comme ça.

Un sourire royal éclaira le visage du Seigneur.

— Moi aussi, fit-il, magnanime. Vous êtes un putain de bonhomme, vous aussi. Eh bien, maintenant que tout est pour le mieux, nous devrions célébrer cela, vous ne croyez pas ?

Mais Bolan se leva et lui tendit la main :

— Ne m'en veuillez pas, Nick, mais je ne peux pas m'attarder. Léonetti est à *l'Holiday-Inn*. Il n'est pas très frais, après une semaine de flirt avec Gordy-le-Dingue. Mais je suis sûr qu'il aimerait bien célébrer vos retrouvailles, lui aussi. Il attend votre coup de téléphone. Ce môme, il a tenu une semaine entière, Nick ! Il faut de sacrées tripes pour ça, hein, on le sait tous les deux.

Sûr, Lord Nick le savait. Ses yeux prirent un éclat inhabituel et il déclara :

— Il y a longtemps que je cherche un môme avec des couilles au cul, Oméga. Faut bien penser à l'avenir, non ?

— Oh, oui, assura Oméga.

— Qu'est-ce que c'est, le prénom du gosse ?

— Carlo. Mais on lui dit Carl.

— Eh bien, Carl et moi on devrait s'entendre, je crois.

L’As de Pique n’en doutait pas. Non, pas une seconde. Du moins, aussi longtemps que durerait l’avenir de Nick Copa.

Ce qui après tout ne voulait peut-être pas dire très longtemps.

EPILOGUE

Bolan venait de rendre sa voiture de location. Il sortit dans la nuit, sur le tarmac de service, pour attendre son pilote. Comme par miracle, Toby Ranger était là :

— Alors, Capitaine-Courageux, fit-elle, on part sans dire au revoir ?

— C'est pour ça que tu as fait tout ce chemin ?

Elle passa un bras sous le sien et répondit :

— Non, je voulais seulement te donner encore une chance.

— Une chance de quoi ?

— Une chance de profiter de moi. Tu ne sais pas où aller cette nuit, pas vrai ?

— Hélas si, fit-il à regret.

Il était profondément sincère.

— Une autre fois, Toby.

— J'ai bien peur que non, plaisanta-t-elle, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Bon, d'accord, mais ne te plains pas, et ne dis jamais que je ne t'offre rien. Les autres te font leurs amitiés. Carl a reçu son coup de fil. Et il a rendez-vous avec Copa à minuit.

— Parfait.

— T'es un sacré mec, tu sais ?

— Merci. T'es une sacrée nénette.

— Alors, on efface tout ?

— Y a rien à effacer. On a fait le boulot, point à la ligne, pas vrai ?

Elle se tortilla un peu mal à l'aise :

— Je veux dire… Enfin, tu sais, ma langue parfois m'échappe. Et je dis des choses que je ne pense pas toujours. Qu'est-ce que tu veux, c'est à cause de ce foutu turbin.

Ouais, ça devait être ça, songea Bolan.

— Si tu veux la vérité, Mack, tout le long de l'affaire, j'étais complètement obsédée par l'image de Georgette. Cette horrible nuit à Détroit, tu te rappelles ?

Bien sûr, Bolan n'avait pas oublié.

— Et j'étais terrifiée à l'idée que tu allais découvrir Carl ou Smiley dans… Enfin, dans le même état. Et je savais que si par hasard cela arrivait, tu perdrais les pédales.

Pas tort, la môme.

— C'est pour ça que j'étais un peu nerveuse. Tu sais que je t'aime. Et tu sais aussi que je déteste te savoir en danger.

Non, ça, il n'était pas au courant.

— Toby, fit-il…

— Non, ne dis rien, ne te crois surtout pas obligé de faire des phrases. Je voulais seulement un peu… Enfin… M'excuser, si tu veux.

— Et ça te fait vachement mal, non ? grinça Bolan.

— Comme tu dis, fit-elle avec un sourire pauvre.

Il l'attira dans ses bras, et l'embrassa. Un long baiser plein de chaleur, plein de tendresse.

— Nous aurons d'autres moments, Toby lui murmura-t-il à l'oreille.

— Je sais, murmura-t-elle. Soigne-toi bien, hein ?

— Toi aussi.

Elle s'évanouit rapidement comme tant des rêves de Mack Bolan.

Il avait encore les yeux fixés sur l'endroit où elle venait de disparaître, quand une voix forte sortit de l'ombre du bâtiment :

— Eh bien, Striker, elle a bien failli te violer, cette fois ! Je me sentais presque de trop !

Un homme se dégageait du mur : un vrai banquier de Wall Street, mais Bolan le reconnut instantanément, malgré son apparence. Harold Brognola, le seul, l'unique, le chef d'état-major, nommé par le gouvernement américain, pour conduire la guerre contre le crime.

Bolan lui serra la main avec chaleur :

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? C'est bizarre de te trouver dans un bled pareil. T'arrives un peu tard, d'ailleurs. La fête est finie.

Brognola eut un sourire plein de sous-entendus, avant de répondre :

— Je suis arrivé à Nashville avant toi, si tu veux tout savoir. Tu te débrouilles donc pas trop mal, pour échapper aux flics qui te collent aux fesses.

— J'ai eu du bol !

— Du bol, mon œil ! La chance, chacun se la forge pour soi. Là-dessus, je n'ai rien à t'apprendre. En tout cas, le Département te remercie.

— Tu n'es quand même pas venu jusqu'ici, uniquement pour me porter vos remerciements, non ?

— Non, en effet. J'ai une proposition pour toi.

— Laquelle ?

— Tu sais ce que c'est, quand on se promène en forêt : tous ces arbres immenses, ils ont l'air pareil. Parfois même, on dirait seulement une masse, dont on ne distingue pas les éléments. C'est parce que l'on est trop près. Je te propose donc un survol plus général de la forêt.

— O.K.

— Ça fait longtemps que tu n'as pas pris un peu de recul, non ? Notre forêt à nous, elle est bien débroussaillée, maintenant. Grâce à toi, d'ailleurs. On commence à y voir clair, surtout depuis ton Opération-Propreté sur New York. Là, tu les as sérieusement touchés. T'as ébranlé leur belle assurance, sapé leur confiance : ils ne sont plus sûrs de rien, ni de personne, ils ont les foies, et se méfient de tout et de tous. A Washington, je te le signale, tout le monde sait la part que tu as jouée dans le démantèlement de l'Organisation.

— Merci pour le plébiscite, fit laconiquement Bolan. Maintenant, revenons aux choses pratiques : où veux-tu en venir ?

— Tu leur as coupé l'herbe sous le pied au Tennessee et tu nous as donné les moyens de leur tordre définitivement le cou.

— Allons, Hal, n'essaie pas de me la faire, tu veux ? Tes copains ne sont pas au bout de leurs peines, crois-moi.

— Bien sûr, mais la machine est en marche et le résultat final, inéluctable. La stratégie générale est en place. Reste seulement la guérilla des rues, au jour le jour.

— Je ne demande qu'à te croire, soupira Bolan. Mais, pour moi, en clair, tu proposes quoi ?

— Nous avons eu plusieurs réunions à ton sujet, en haut lieu. Et nous sommes arrivés à une conclusion unanime : tu es un soldat bien trop efficace pour gaspiller tes compétences dans les bagarres de rues. Il y a plein de monde pour se charger de ça, parfois même plus

qualifié que toi. D'autres tâches t'attendent, Bolan. Beaucoup plus vastes, beaucoup plus importantes, et nous avons besoin de toi.

— Pour quoi faire ?

— Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour : la Mafia n'est pas le seul cancer qui bouffe les hommes.

— Parle-moi de choses pratiques, Hal. J'aime pas tes façons de rester délibérément dans le vague.

Le chef d'état-major soupira et prit un air penaud :

— Ecoute-moi mais, surtout, ne me bondis pas sur le paletot : on m'a chargé de te faire une offre. En clair, elle sous-entend la rémission de tous tes péchés, une réhabilitation officielle et les mains libres.

— Libres jusqu'où ?

— Libres autant qu'il est possible, dans une forme de gouvernement comme le nôtre. Tu dépendrais directement du Conseil National de Sécurité. Tu…

— Ça me fait une belle jambe, Hal ! Navré, mais…

— Je t'en prie, je t'ai demandé de m'écouter jusqu'au bout. Moi aussi, je dépends du CNS, et tu sais ce que cela veut dire ? Le seul à qui j'ai des comptes à rendre, c'est le président. Bon, maintenant, on vient de créer une nouvelle commission au Conseil National de Sécurité. Si tu la veux, elle est à toi.

— Je ferais un bureaucrate dégueulasse.

— Moi aussi, et alors ? Tu m'as déjà vu jouer leur jeu ?

Bolan gloussa :

— Et comment ils l'ont appelée, leur nouvelle Commission, tu peux me dire ?

Brognola hésita un instant, histoire de ménager ses effets :

— *Opération Sensible,* avoua-t-il à mi-voix, comme s'il craignait les oreilles indiscrètes.

Ce fut au tour de Bolan d'hésiter, mais ses raisons étaient bien différentes :

— Tu voudrais que je sois le Chef du SOC, c'est ça ?

— Exact. Le poste vient d'être créé. Tu aurais le même rang que moi, dans la hiérarchie. Qu'en penses-tu ?

— Pas mal, à première vue, si tu me dis bien toute la vérité.

— Allons, mon vieux, je n'essaie pas de t'entuber, tu le sais bien.

C’est vrai, Bolan pouvait lui faire confiance. Il répondit lentement :

— Faut que je réfléchisse.

— Evidemment, il faudrait que tu changes de personnage, et d’identité, mais vraiment, ça serait le pied, pour toi. Si tu savais les problèmes invraisemblables que nous allons devoir débrouiller ! T’es vraiment l’homme qu’il nous faut, taillé sur mesure, si on peut dire. Et puis, songe aussi aux bons côtés : tu seras débarrassé à jamais des derniers Mafiosi. Tant qu’il en restera, tu sais qu’ils chercheront ta peau. Et enfin, tu n’auras plus tous les flics au cul.

— Parle-moi des problèmes.

— Ça, il suffit de plonger la main dans le chapeau : le terrorisme international, la magouille politique, dans les pays en voie de développement, les opérations militaires et diplomatiques clandestines. Tu as du pain sur la planche…

— Je ne pourrais jamais rester dans un bureau, Hal.

— T’inquiète pas, tu n’auras pas de bureau.

— Je pourrai choisir mes hommes ?

— Naturellement.

— Tu crois que la Mafia, c’est quasi de l’histoire ancienne, hein ?

Brognola se tortilla, vaguement mal à l’aise :

— A brève échéance, en tout cas. Mais bien entendu on te demandera de veiller à ce que le phénix ne renaisse pas de ses cendres. Avec une engeance pareille, tout est possible. D’ailleurs, dans toutes tes opérations, tu retrouveras sans doute, toujours en filigrane, le fantôme de la Mafia. C’est la même vieille guerre, mon ami, la même race d’ennemis. Tu ne t’es pas battu contre des individus, mais bien contre une *condition*.

Ouais, Bolan le savait mieux que personne.

— Laisse-moi réfléchir, Hal, tu veux ? dit-il.

Le Fédé lui tendit alors un mince porte-documents en cuir :

— Tiens, voilà certaines enquêtes préliminaires sur des opérations qui t’attendent. Lis tout ça attentivement, puis brûle-le. Après quoi, rassemble les cendres dans un cendrier, et mets-y le feu à nouveau. Et fais-moi connaître ta décision dans vingt-quatre heures.

Bolan prit la serviette, sourit gravement à son ami, et sans un mot, se dirigea vers l’avion qui attendait.

Chef du SOC ! Marrant, en tout cas. Un nouveau personnage, une nouvelle vie, et peut-être de nouvelles espérances… pourquoi pas ?

Et la fin aussi de cette harassante route du sang.

Ouais, c'était une proposition intéressante. Il allait y réfléchir un peu sérieusement.

---

[i] Voir Exécuteur n° 31 *Embuscade en Arizona*.